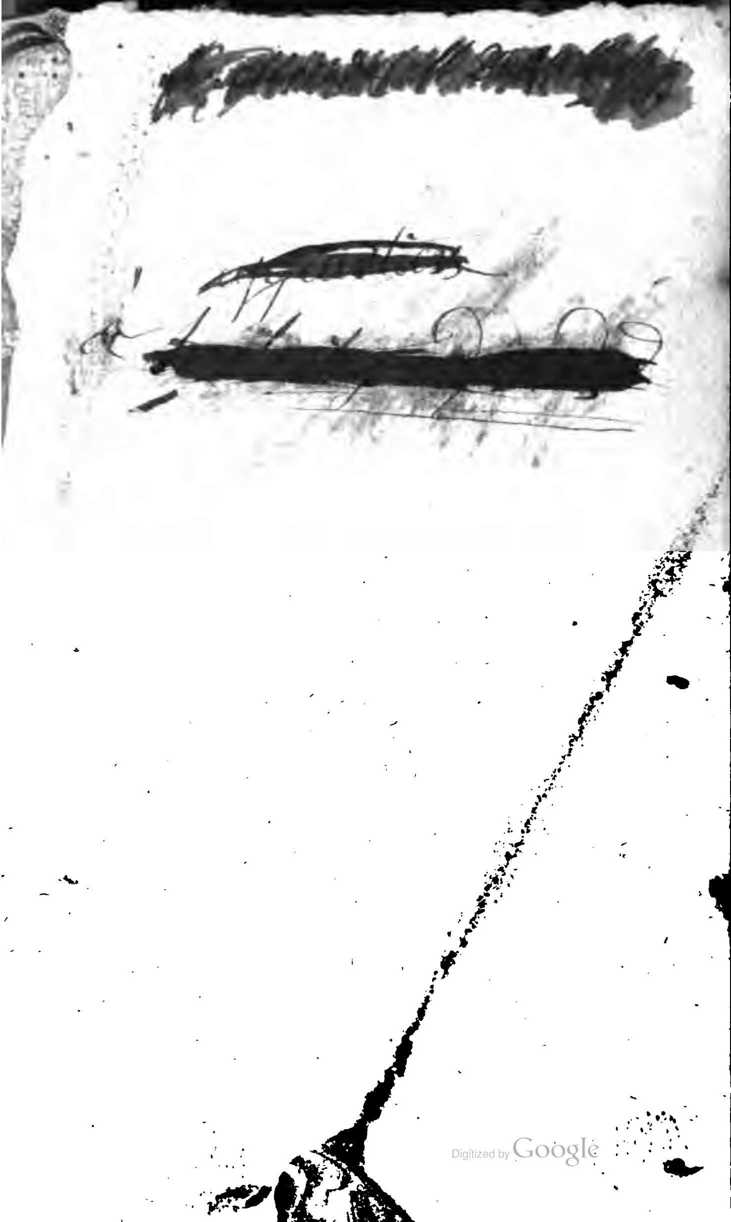






LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE,

PAR MESSIRE

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE FENELON,

Précepteur de Messeigneurs les Enfants de France, & depuis Archevêque de Cambray, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée & corrigée sur le Manuscrit original de l'Auteur.

Avec des Remarques pour l'intelligence de ce Poëme Allégorique.

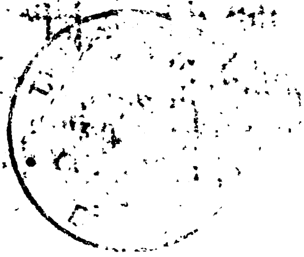
TOME SECOND.



A LONDRES,

Suivant l'Edition faite en 1725 à ROTTERDAM,

Chez JEAN HOFHOUT. 1765.



LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.

SOMMAIRE.

Nestor, au nom des Alliés, demande du secours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor, qui veut policer la Ville de Salente, & exercer le Peuple à l'Agriculture, fait en sorte qu'ils se contentent d'avoir Télémaque à la tête de cent Nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revue exacte dans la Ville & dans le Port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en sept classes, le Peuple, dont il distingue les rangs & la naissance par la diversité des habits, lui fait retrancher le luxe & les Arts inutiles, pour appliquer les Artisans au labourage, qu'il met en honneur.

TOUTE l'Armée des Alliés dressoit déjà ses tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatigués attendoient le sommeil. Quand les Rois avec leur suite furent entrés dans la Ville, ils parurent étonnés qu'en si peu de temps on eût pu faire tant de bâ-

timents magnifiques, & que (9) l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette Ville naissante de croître & de s'embellir tout-à-coup.

On admira la sagesse & la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un si beau Royaume, & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les Alliés seroient bien puissants, s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer; il ne put rejetter une si juste proposition, & il promit des troupes. Mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un Etat florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient. Il le prit en particulier, & lui parla ainsi:

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au Ciel la gloire, & d'égaler la sagesse de Minos, votre aïeul, dans le gouvernement de vos Peuples. Je continue à vous parler librement, supposant que vous le voulez, & que vous détestez toute flatterie. Pendant que ces Rois ont loué votre magnificence, je pensois en moi-même à la témérité de votre conduite.

A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublerent, il rougit, & peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un

(9) Quoiqu'Idoménée ne soit pas l'emblême de Louis XIV. à tous égards, ce qui est dit ici, ne laisse pas de regarder le Monarque François. L'embarras de la guerre ne l'empêcha jamais de satisfaire sa passion pour ses bâtiments & pour les jardins; & ces dépenses énormes, jointes à celles qu'il lui fallut faire pour soutenir la guerre, ont enfin épuisé le Royaume, & l'ont réduit au pitoyable état où nous le voyons aujourd'hui.

ton modeſte & reſpectueux, mais libre & hardi: Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien. Tout autre que moi auroit eu tort de s'en ſervir; car il faut reſpecter les Rois & ménager leur délicateſſe, même en les reprenant. La vérité par elle-même les bleſſe aſſez, ſans y ajouter des termes forts. Mais j'ai crû que vous pouviez ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſement, pour vous découvrir votre faute. Mon deſſein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choſes par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conſeils ſur votre conduite, ils n'oſeront jamais vous dire tout ce qu'ils penſeront: Il faudra, ſi vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront ſur les choſes qui vous ſeront déſavantageuſes. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles ſelon votre beſoin. Mais il vous eſt utile qu'un homme ſans intérêt & ſans conſéquence vous parle en ſecret un langage dur. Nul autre n'oſera jamais vous le parler: vous ne verrez la vérité qu'à demi, & ſous de belles enveloppes.

A ces mots Idoménée, déjà revenu de ſa premiere promptitude, parut honteux de ſa délicateſſe. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le ſalut de mon nouveau Royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche. Mais ayez pitié d'un Roi que la flatterie avoit empoiſonné, (10) & qui n'a pu, même

(10) Louis XIV avoit cela de commun avec Idoménée; empoiſonné, dès l'enfance, par la flatterie, il n'a pu, même dans ſes malheurs, trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la vérité. Il étoit extrêmement délicat ſur tout ce qui avoit ſeulement l'apparence de réprimande: on

dans ſes malheurs, trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne qui m'ait aſſez aimé, pour vouloir me déplaire, en me diſant la vérité toute entiere.

En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embraſſa tendrement Mentor. Alors ce ſage Vieillard lui dit: C'eſt avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choſes dures; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité? Mettez-vous en ma place; ſi vous avez été trompé juſqu'ici, c'eſt que vous avez bien voulu l'être; c'eſt que vous avez craint des Conſeillers trop ſinceres. Avez-vous cherché les gens les plus déſintéreſſés & les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris ſoin de choiſir les hommes les moins empreſſés à vous plaire, les plus déſintéreſſés dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos paſſions & vos ſentiments injuſtes? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés? Vous en êtes-vous défié? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous diſois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre Royaume encore mal établi, vous ne ſongiez, au-dedans de votre nouvelle Ville, qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'eſt ce qui vous a coûté tant de mauvai-

étoit ſi ſûr de lui déplaire, en lui diſant les choſes comme elles étoient, que Madame de Maintenon eut toujours grand ſoin de les lui cacher.

ſes nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuiſé vos richeſſes; vous n'avez ſongé ni à augmenter votre Peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette Côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choſes comme les deux fondements eſſentiels de votre puiſſance? avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir. Il falloit une longue paix dans ces commencements, pour favoriſer la multiplication de votre Peuple. Vous ne deviez ſonger qu'à l'Agriculture & à l'établiſſement des plus ſages Loix. Une vaine ambition vous a pouſſé juſqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez penſé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; ſuſpendez tous vos grands ouvrages; renoncez à ce faſte qui ruineroit votre nouvelle Ville; laiſſez en paix reſpirer vos Peuples; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages; ſachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des Peuples à gouverner, & que votre puiſſance doit ſe meſurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui ſeront attachés à vous obéir. Poſſédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue; couvrez-la de Peuples innombrables, laborieux & diſciplinés; faites que ces Peuples vous aiment: vous êtes plus puiſſant, plus heureux, & plus rempli de gloire, que tous les Conquérants qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois, reprit Idoménée? Leur avouerai-je ma foibleſſe? Il eſt vrai que j'ai négligé l'Agriculture, & même le Commerce, qui m'eſt ſi facile ſur cette Côte. Je n'ai ſongé qu'à faire une Ville magni-

fique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me déshonorer dans l'aſſemblée de tant de Rois, & découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux; je le ferai ſans héſiter, quoiqu'il m'en coûte; car vous m'avez appris qu'un vrai Roi, qui eſt fait pour ſes Peuples, & qui ſe doit tout entier à eux, doit préférer le ſalut de ſon Royaume à ſa propre réputation.

Ce ſentiment eſt digne du pere des Peuples, reprit Mentor; c'eſt à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre Ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt de votre Royaume. Laiſſez-moi faire; je vais faire entendre à ces Rois que (11) vous êtes engagé à rétablir Ulyſſe s'il eſt encore vivant, ou du moins ſon fils, dans la puiſſance Royale à Ithaque, & que vous voulez en chaſſer par force tous les Amants de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des Troupes nombreuſes. Ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accablant. Vous ſauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette Ville naiſſante, dont vous cachez l'épuiſement à tous mes voi-

(11) *Vous êtes engagé à rétablir Ulyſſe, &c.* C'eſt encore ici une contrevérité qui a un grand fondement dans la conduite de Louis XIV. Il étoit engagé à rétablir le Roi Jacques : cependant il fit une diverſion en Allemagne lors de la priſe de Philipsbourg, qui l'empêcha de ſecourir ce Roi fugitif auſſi efficacement qu'il auroit dû. Il comptoit que les ſeules forces de l'Angleterre ne ſuffiroient pas à y établir le Prince d'Orange, & qu'en occupant ailleurs les Hollandois, il feroit échouer ce deſſein; mais il fut trompé dans ſes vues, comme il a paru par l'événement.

ſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des Troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Télémaque ſon fils, pendant que Télémaque lui-même eſt engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens? Ne ſoyez point en peine, repliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous enverrez pour l'établiſſement de votre commerce, iront ſur la Côte de l'Epire. Ils feront deux choſes à la fois; l'une, de rappeller ſur votre Côte les Marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre, de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Grece d'avec l'Italie, & on aſſure qu'on l'a vu chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune eſpérance de le revoir, vos vaiſſeaux rendront un ſignalé ſervice à ſon fils. Ils répandront dans Ithaque & dans tous les Pays voiſins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croit mort comme ſon pere. Les Amants de Pénélope ſeront étonnés d'apprendre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecours d'un puiſſant Allié. Les Ithaciens n'oſeront ſecouer le joug. Pénélope ſera conſolée, & refuſera toujours de choiſir un nouvel époux. Ainſi vous ſervirez Télémaque, pendant qu'il ſera en votre place avec les Alliés de cette Côte d'Italie contre les Dauniens....

A ces mots Idoménée s'écria : Heureux le Roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils! Un ami ſage & fidele vaut mieux à un Roi que des Armées victorieuſes. Mais doublement heureux le Roi qui ſent ſon bonheur, & qui ſait en profiter par le bon uſage des ſages conſeils! Car ſouvent il arrive qu'on éloigne de ſa confiance

les hommes sages & vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui flattoit mes passions, dans l'espérance que je flatterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux Rois alliés qu'Idoménée devoit se charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contenterent d'avoir dans leur Armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner. C'étoit la fleur de la jeune Noblesse que le Roi avoit emmenée de Crete. Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, disoit-il, avoir soin pendant la paix de multiplier le Peuple. Mais de peur que toute la Nation ne s'amollisse & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangeres la jeune Noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la Nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'expérience de l'Art militaire.

Les Rois alliés partirent de Salente contents d'Idoménée, & charmés de la sagesse de Mentor. Ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les Rois alliés faisoient leurs adieux, & juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque serré entre ses bras, & il se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Télémaque, à la joie d'aller acqué-

rir de la gloire; je ne ſuis touché que de la douleur de notre ſéparation. Il me ſemble que je vois encore ce temps infortuné où les Egyptiens m'arracherent d'entre vos bras & m'éloignerent de vous, ſans me laiſſer aucune eſpérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le conſoler : Voici, lui diſoit-il, une ſéparation bien différente. Elle eſt volontaire, elle ſera courte; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux. Accoutumez-vous à mon abſence, vous ne m'aurez pas toujours. Il faut que ce ſoit la ſageſſe & la vertu, plutôt que la préſence de Mentor, qui vous inſpirent ce que vous devez faire.

En diſant ces mots, la Déeſſe, cachée ſous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de ſon égide; elle répandit au-dedans de lui l'eſprit de ſageſſe & de prévoyance, la valeur intrépide & la douce modération qui ſe trouvent ſi rarement enſemble. Allez, diſoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il ſera utile que vous y alliez. (12) Un Prince ſe déshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puiſſe être douteux. S'il eſt néceſſaire à un Peuple de conſerver ſon

(12) *Un Prince ſe déshonore encore plus, &c.* Louis XIV alla pluſieurs fois à la guerre; mais il évita toujours ſoigneuſement les dangers dans les combats. Rien ne fut plus douteux que ſon courage, comme il parut ſur-tout en 1676 au ſiege de Bouchain, où la bataille étant inévitable avec le P. d'Orange, le Maréchal de Schomberg, qui vit pâlir le Roi dans le Conſeil de guerre, détourna adroitement les avis qui alloient tous à donner combat.

Chef ou ſon Roi, il lui eſt encore plus néceſſaire de ne le point voir dans une réputation douteuſe ſur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modele de tous les autres : ſon exemple doit animer toute l'Armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque ! & périſſez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront le plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous expoſer au péril dans les occaſions néceſſaires, (13) feront les premiers à dire en ſecret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occaſions. Mais auſſi n'allez pas chercher les périls ſans utilité. La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle eſt réglée par la prudence ; autrement c'eſt un mépris inſenſé de la vie & une ardeur brutale. La valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne ſe poſſede point dans les dangers, eſt plutôt fougueux que brave. Il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au-deſſus de la crainte, parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble ; il perd la liberté de ſon eſprit, qui lui feroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions, pour renverſer les ennemis, & pour ſervir ſa Patrie. S'il a toute l'ardeur d'un Soldat, il n'a point le diſcernement d'un Capitaine ; encore même n'a-t-il pas le

(13) *Seront les premiers à dire, &c.* C'eſt ce qui fut dit pluſieurs fois à la Cour, où les Princes même faiſoient des railleries du Roi, qui demeuroit tranquillement enfermé avec Madame de Maintenon, qu'ils appelloient ſa vieille, pendant que ſes Généraux expoſoient leur vie ſur les Frontieres, ouvertes de tous côtés aux irruptions des ennemis.

vrai courage d'un simple Soldat; car le Soldat doit conserver dans le combat la présence d'esprit & la modération nécessaire pour obéir. Celui qui s'expose témérairement, trouble l'ordre de la discipline des Troupes, donne un exemple de témérité, & expose souvent l'Armée entiere à de grands malheurs. Ceux qui préferent leur vaine ambition à la sûreté de la cause commune, méritent des châtiments, & non des récompenses.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver, est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus révérer, qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de s'exposer au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance & de courage qui aillent toujours en croissant. Au reste, souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté ne soyez point jaloux du succès des autres. Louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange; mais louez avec discernement, disant le bien avec plaisir; cachez le mal, & n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir; écoutez-les avec déférence, consultez-les; priez les plus habiles de vous instruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur.

Enfin, n'écoutez jamais des discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si vous croyez

qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raiſons. S'ils ſont capables de ſentir la nobleſſe de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en attendre. Si, au contraire, ils ne ſont pas aſſez raiſonnables pour entrer dans vos ſentiments, vous ſerez inſtruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuſte à ſouffrir; vous prendrez vos meſures pour ne vous plus commettre, juſqu'à ce que la guerre finiſſe, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais ſur-tout, ne dites jamais à certains flatteurs qui ſement la diviſion, les ſujets de peine que vous croirez avoir contre les Chefs de l'Armée où vous ſerez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour ſecourir Idoménée dans le beſoin où il eſt de travailler pour le bonheur de ſes Peuples, & pour achever de lui faire réparer les fautes que ſes mauvais conſeils & les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établiſſement de ſon nouveau Royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque ſurpriſe, & même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton ſévere. Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus eſtimables ſont encore hommes, & montrent encore quelques reſtes des foibleſſes de l'humanité parmi les pieges innombrables & les embarras inſéparables de la Royauté? (14) Idoménée, il eſt vrai, a été nourri dans des

(14) *Idoménée a été nourri dans des idées de faſte & de hauteur, &c.* On ne peut mieux dépeindre l'éducation de Louis XIV, qui s'eſt trop laiſſé prévenir par ſes Miniſtres, & qui ne pouvoit guères ſe défendre de leurs pieges, ayant été mis ſi jeune entre leurs mains.

idées de faste & de hauteur ; mais quel Philosophe auroit pu se défendre de la flatterie, s'il avoit été en sa place ? Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévénir par ceux qui ont eu sa confiance; mais les plus sages Rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut se passer de Ministres qui le soulagent, & en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un Roi connoît beaucoup moins que les Particuliers, les hommes qui l'environnent. On est toujours masqué auprès de lui : on épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talents qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le Public. (15) Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilités, leurs jalousies. On ne les persuade ni on ne les corrige guères. Plus on a de Peuples à gouverner, plus il faut de Ministres, pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; & plus on a besoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée, quand

(15) *Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilités, &c.* Ceci regarde Mr. de Louvois & Mr. Colbert, qui ne s'accordoient jamais ensemble, & dont l'incompatibilité a causé de grands préjudices au Roi & à l'Etat.

on y joint un peu d'eſprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, releve des talents éblouiſſants, & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il eſt éloigné. Mais c'eſt l'autorité qui met tous les talents à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts. La grandeur eſt comme certains verres qui groſſiſſent tous les objets. Tous les défauts paroiſſent croître dans ces hautes places, où les moindres choſes ont de grandes conſéquences, & où les plus légeres fautes ont de violents contre-coups. Le monde entier eſt occupé à obſerver un ſeul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent, n'ont aucune expérience de l'état où il eſt. Ils n'en ſentent point les difficultés, & ils ne veulent plus qu'il ſoit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un Roi, quelque bon & ſage qu'il ſoit, eſt encore homme. Son eſprit a des bornes, & ſa vertu en a auſſi. Il a de l'humeur, des paſſions, des habitudes, dont il n'eſt pas tout-à-fait le maître; il eſt obſédé par des gens intéreſſés & artificieux; il ne trouve point les ſecours qu'il cherche; il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ſes paſſions, & tantôt par celles de ſes Miniſtres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle eſt la condition des Rois les plus éclairés & les plus vertueux.

Les plus longs & les meilleurs regnes ſont trop courts & trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté, ſans le vouloir, dans les commencements. La Royauté porte avec elle toutes ces miſeres. L'impuiſſance humaine ſuccombe ſous un fardeau ſi accablant. Il faut plaindre les Rois & les excuſer. Ne ſont-ils pas à plaindre

plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes sont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un Roi, qui n'est qu'un homme semblable à eux; car il faudroit des Dieux pour redresser les hommes. Mais les Rois ne sont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'est-à-dire, foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité : Idoménée a perdu par sa faute le Royaume de ses Ancêtres en Crete; (16) & sans vos conseils, il en auroit perdu un second à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes. Mais cherchez dans la Grece & dans tous les autres Pays les mieux policés, un Roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont dans leur tempérament & dans le caractere de leur esprit, des défauts qui les entraînent, & les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître & de réparer leurs égarements.

Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre pere, qui est le modele des Rois de la Grece, n'ait pas aussi ses foiblesses & ses défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il succombé dans les périls & dans les embarras où la fortune s'est jouée de lui? Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou

(16) *Idoménée a perdu par sa faute le Royaume de ses Ancêtres.* C'est ainsi que le Roi Jacques II a perdu son Royaume par sa faute, & pour avoir voulu changer la constitution de l'Etat, dont il devoit protéger & observer les Loix,

redressé, pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfections. Vous lui en verrez sans doute. La Grece, l'Asie & toutes les Isles des mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, & l'étudier sans cesse comme votre modele.

Accoutumez-vous, ô Télémaque! à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse sans expérience se livre à une critique présomptueuse, qui la dégoûte de tous les modeles qu'elle a besoin de suivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non-seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre pere, quoiqu'il ne soit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée.

Malgré tout ce que j'ai repris en lui, (17) il est naturellement sincere, droit, équitable, libéral, bienfaisant. Sa valeur est parfaite. Il déteste la fraude quand il la connoît, & qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talents extérieurs sont grands & proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publique-

(17) *Il est naturellement sincere, droit, équitable, &c.* Il paroît par ce caractere que la personne d'Idoménée n'est pas l'emblême de Louis XIV, quoiqu'il ait fait plusieurs choses qu'on a eu en vue d'appliquer au dernier. Mais, comme on l'a déjà dit, il étoit à propos de mêler ainsi les caracteres, pour les déguiser un peu plus aux yeux de la Cour.

ment ses fautes, & pour se mettre par-là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes un homme très-médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un Roi, si long-temps séduit par la flatterie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé.

Idoménée a fait les fautes que presque tous les Rois font; mais aucun Roi ne fait pour se corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me lasser de l'admirer dans les moments même où il me permettoit de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Télémaque: c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité, que je vous donne ce conseil.

Mentor fit sentir à Télémaque par ce discours, combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, & sur-tout contre ceux qui sont chargés des embarras & des difficultés du gouvernement. Ensuite il lui dit: Il est temps que vous partiez; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls; mais sachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Télémaque crut sentir la présence de la Déesse, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, si la Déesse n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui disant: N'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris pendant votre enfance pour

vous rendre ſage & courageux comme votre Pere. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le ſoleil ſe levoit déjà, & doroit le ſommet des montagnes, quand les Rois ſortirent de Salente pour rejoindre leurs Troupes. Ces Troupes, campées autour de la Ville, ſe mirent en marche ſous leurs Commandants. On voyoit de tous côtés le fer des piques hériſſées; l'éclat des boucliers éblouiſſoit les yeux; un nuage de pouſſiere s'élevoit juſqu'aux nues. Idoménée avec Mentor conduiſoit dans la campagne les Rois alliés qui s'éloignoient des murs de la Ville. Enfin, ils ſe ſéparerent, après s'être donné, de part & d'autre, les marques d'une vraie amitié, & les Alliés ne douterent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit repréſenté bien différent de ce qu'il étoit. C'eſt qu'on jugeoit de lui, non par ſes ſentiments naturels, mais par les conſeils flatteurs & injuſtes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'Armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la Ville. Voyons, diſoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la Ville, & dans la Campagne; faiſons-en le dénombrement; examinons combien vous avez de Laboureurs parmi ces hommes; voyons combien vos terres portent, dans les années médiocres, de bled, de vin, d'huile, & des autres choſes utiles. Nous ſaurons par cette voie, ſi la terre fournit dequoi nourrir tous ſes habitants, & ſi elle produit encore dequoi faire un commerce utile de ſon ſuperflu avec les Pays étrangers. Examinons auſſi

combien vous avez de vaisseaux & de Matelots. C'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le Port, & entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du Pays où chaque vaisseau alloit faire le commerce, quelles marchandises il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation, les prêts que les Marchands se faisoient les uns aux autres, les sociétés qu'ils faisoient entre eux, pour savoir si elles étoient équitables & fidélement observées; enfin, les hazards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des Marchands, qui, par l'avidité du gain, entreprennent souvent des choses qui sont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît sévérement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi, ne le sont presque jamais de témérité. En même-temps il fit des regles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des Magistrats à qui les Marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses & de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus, ils faisoient en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls, & la police de ces Sociétés étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs, la liberté du commerce étoit entiere. Bien-loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les Marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle Nation.

Ainsi les Peuples y accoururent bientôt en

foule de toutes parts. (18) Le commerce de cette Ville étoit semblable au flux & reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre. Tout y étoit apporté & en sortoit librement. Tout ce qui y entroit, étoit utile. Tout ce qui en sortoit, laissoit en sortant d'autres richesses en sa place. La justice sévere présidoit dans le Port au milieu de tant de Nations. La franchise, la bonne foi, la candeur sembloient, du haut de ces superbes Tours, appeller les Marchands des Terres les plus éloignées. Chacun de ces Marchands, soit qu'il vînt des rives Orientales, où le Soleil sort chaque jour du sein des ondes; soit qu'il fût parti de cette grande mer, où le Soleil, lassé de son cours, va éteindre ses feux, vivoit paisible & en sûreté dans Salente comme dans sa Patrie.

(19) Pour le dedans de la Ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'Artisans & toutes les Places publiques. Il défendit toutes les marchandises des Pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la mollesse. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs & l'ornement des maisons pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornements d'or & d'argent, & il dit à Idoménée: Je ne connois qu'un seul moyen pour rendre votre Peuple modeste dans sa dépense; c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple.

(18) *Le commerce de cette Ville*, &c. Tout ceci s'entend de la Ville d'Amsterdam, digne de servir de modele à toutes les autres pour la liberté du commerce.

(19) *Pour le dedans de la Ville*, &c. Tout ce qui suit est une leçon admirable qui sert en même-temps de critique au luxe que Louis XIV a introduit à Paris & à la Cour. Ce Prince a toujours aimé le faste, & a porté la magnificence plus loin qu'aucun de ses Prédécesseurs.

Il eſt néceſſaire que vous ayiez une certaine majeſté dans votre extérieur; mais votre autorité ſera aſſez marquée par vos Gardes, & par les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine, teinte en pourpre. Que les principaux de l'Etat après vous, ſoient vêtus de la même laine, & que toute la différence ne conſiſte que dans la couleur & dans une légere broderie d'or que vous aurez ſur le bord de votre habit. Les différentes couleurs ſerviront à diſtinguer les différentes conditions, ſans avoir beſoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naiſſance; mettez au premier rang ceux qui ont une nobleſſe plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, ſeront aſſez contents de venir après ces anciennes & illuſtres Familles, qui ſont dans une ſi longue poſſeſſion des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même nobleſſe, leur céderont ſans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne ſe point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui ſeront modeſtes dans la proſpérité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie, eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'Ancêtres.

Pour la vertu, elle ſera aſſez excitée, & l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'Etat, pourvu que vous donniez des couronnes & des ſtatues aux belles actions, & que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfants de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du premier rang après vous ſeront vêtues de blanc avec une frange d'or au bas

de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, & au col une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu: ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troisiemes de verd, sans anneau & sans frange, mais avec la médaille. Les quatriemes d'un jaune d'aurore. Les cinquiemes d'un rouge pâle ou de roses. Les sixiemes de gris de lin. Les septiemes, qui seront les derniers du Peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voilà les habits de sept conditions différentes pour les hommes libres. Les esclaves seront habillés de gris brun. Ainsi, sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, & on bannira de Salente tous les Arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les Artisans qui seront employés à ces Arts pernicieux, serviront ou aux Arts nécessaires qui sont en petit nombre, ou au Commerce, ou à l'Agriculture. (20) On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits; car il est indigne que des hommes destinés à une vie sérieuse & noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusements seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor, semblable à un habile Jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile,

(20) *On ne souffrira jamais aucun changement, &c.* Ceci est une critique des modes qui se sont sur-tout introduites en France sous le regne de Louis XIV. On ne trouve point dans tout le reste de l'Histoire de France, tant de changements à cet égard, qu'il en est arrivé seulement pendant la jeunesse du Roi.

tile, tâchoit ainsi de retrancher le faste qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute chose à une noble & frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des Citoyens & des esclaves. Quelle honte, disoit-il, que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragoûts, par lesquels ils amollissent leur ame, & ruinent incessamment la santé de leur corps? Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité, pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très-agréable. C'est elle qui donne, avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs & les plus constants. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appetit au-delà des vrais besoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser le habitants de sa nouvelle Ville amollir & corrompre leurs mœurs, en violant toutes les Loix de Minos sur la sobriété. Mais le sage Mentor lui fit remarquer que les Loix mêmes, quoique renouvellées, seroient inutiles, si l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussi-tôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du Pays, qui est fort & agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siege de Troye. Personne n'osa se plaindre d'une regle que le Roi s'imposoit lui-même, & chacun se corrigea ainsi de la profusion & de la délicatesse où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite (21) la musique molle & efféminée qui corrompoit toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique bacchique, qui n'enivre guères moins que le vin, & qui produit des mœurs pleines d'emportement & d'impudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les Temples, pour y chanter les louanges des Dieux, & des Héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. (22) Il ne permit aussi que pour les Temples les grands ornements d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques. Il donna des modeles d'une architecture simple & gracieuse, pour faire, dans un médiocre espace, une maison gaie & commode pour une famille nombreuse, en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logements en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conservassent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un sallon & un petit péristile, (*a*) avec de petites chambres pour toutes les personnes libres; mais il défendit très-sévérement la multitude superflue & la magnificence des logements.

Ces divers modeles de maisons, suivant la grandeur des familles, servirent à embellir à peu

(21) *La musique molle & efféminée, &c.* Jamais Prince n'eut une musique plus excellente que Louis XIV, aussi n'y eut-il jamais de Cour plus corrompue que la sienne. On sait que ce Prince ne s'endormoit jamais qu'au son d'une douce symphonie qui étoit dans son antichambre.

(22) *Il ne permit aussi que pour les Temples, &c.* Ceci est une critique de la somptuosité du Château de Versailles, où le Roi a prodigué des sommes immenses en vains ornements.

(*a*) *Le péristile est un bâtiment environné de colonnes en-dedans, comme les Cloîtres.*

de fraix une partie de la Ville, & à la rendre réguliere; au-lieu que l'autre partie déjà achevée suivant le caprice & le faste des Particuliers, avoit, malgré sa magnificence, une (b) disposition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle Ville fut bâtie en très-peu de temps, parce que la Côte voisine de la Grece fournit de bons Architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de Maçons de l'Epire & de plusieurs autres Pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, & serviroient à peupler la campagne.

La Peinture & la Sculpture parurent à Mentor des Arts qu'il n'est pas permis d'abandonner. Mais il voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces Arts. Il établit une Ecole, où présidoient des Maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes Eleves. (23) Il ne faut, disoit-il, rien de bas & de foible dans les Arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent, on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tendent à la perfection. Les autres, qui sont nés pour les Arts moins nobles, seront employés fort utilement aux besoins ordinaires de la République. Il ne faut employer les Sculpteurs & les Peintres, que pour conserver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtiments publics, ou dans

(b) *Une disposition moins agréable & moins commode. Telle est celle des anciens quartiers de Paris, que l'on travaille à réparer tous les jours, en rendant la face des maisons uniforme.*

(23) *Il ne faut, disoit-il, rien de bas, &c.* Voici un parallele glorieux à Louis XIV. Il a établi, comme Idoménée, des Académies de Peinture & de Sculpture, d'où il n'est rien sorti que d'achevé.

les tombeaux, qu'on doit conſerver des repréſentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le ſervice de la Patrie. Au reſte, la modération & la frugalité de Mentor n'empêcherent point qu'il n'autoriſât tous ces grands bâtiments deſtinés aux courſes des chevaux & des chariots, aux combats des Lutteurs, à ceux du Ceſte, & à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étoffes façonnées, des (24) broderies d'un prix exceſſif, des vaſes d'or & d'argent, avec des figures de Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin, des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maiſon fuſſent ſimples, & faits de maniere à durer long-temps. En ſorte que les Salentins, qui ſe plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à ſentir combien ils avoient de richeſſes ſuperflues; mais c'étoient des richeſſes trompeuſes qui les appauvriſſoient, & ils devenoient effectivement riches, à meſure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'eſt s'enrichir, diſoient-ils eux-mêmes, que de mépriſer de telles richeſſes qui épuiſent l'Etat, & que de diminuer ſes beſoins en les réduiſant aux vraies néceſſités de la nature.

Mentor ſe hâta de viſiter les Arcenaux & tous les Magaſins, pour ſavoir ſi les armes & toutes les autres choſes néceſſaires à la guerre, étoient

(24) *Des broderies d'un prix exceſſif, des vaſes d'or & d'argent, &c.* Ceci eſt encore une critique de la ſomptuoſité des Palais de Louis XIV, où il y avoit quantité de vaſes & de meubles d'argent maſſif, & des ameublements des plus riches étoffes.

en bon état. Car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par-tout. Aussi-tôt on assembla des Ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier & sur l'airain. On voyoit s'élever, des fournaises ardentes, des tourbillons de fumée & des flammes semblables à ces feux souterreins que vomit le mont Etna. Le marteau résonnoit sur l'enclume, qui gémissoit sous les coups redoublés. Les montagnes voisines & les rivages de la mer en retentissoient; on eût cru être dans cette Isle, où Vulcain, animant les Cyclopes, forge des foudres pour le Pere des Dieux; & par une sage prévoyance, on voyoit, dans une profonde paix, tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la Ville avec Idoménée, & trouva (25) une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes : d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des Laboureurs, qui, manquant d'hommes & de bestiaux, manquoient aussi de courage & de moyens pour mettre l'Agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne désolée, dit au Roi : La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitants; mais les habitants manquent à la terre. Prenons donc tous ces Artisans superflus qui sont dans la Ville, & dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous

(25) *Une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes*, &c. Ceci est une peinture de l'état où étoit la France dès la premiere guerre, où les enrôlements forcés avoient dépeuplé la campagne de Laboureurs.

ces hommes, exercés à des Arts qui demandent une vie ſédentaire, ne ſoient point exercés au travail; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & appeller à leur ſecours des Peuples voiſins, qui feront ſous eux le plus rude travail. Ces Peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenſes convenables ſur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront. Ils pourront dans la ſuite en poſſéder une partie, & être ainſi incorporés à votre Peuple, qui n'eſt pas aſſez nombreux. Pourvu qu'ils ſoient laborieux & dociles aux Loix, vous n'aurez point de meilleurs Sujets, & ils accroîtront votre puiſſance. Vos Artiſans de la Ville, tranſplantés dans la campagne, éleveront leurs enfants au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les Maçons des Pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre Ville, ſe ſont engagés à défricher une partie de vos terres, & à ſe faire Laboureurs. Incorporez-les à votre Peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la Ville. Ces ouvriers feront ravis de s'engager à paſſer leur vie ſous une domination qui eſt maintenant ſi douce. Comme ils ſont robuſtes & laborieux, leur exemple ſervira pour exciter au travail les Artiſans tranſplantés de la Ville à la campagne, avec leſquels ils feront mêlés. Dans la ſuite tout le Pays ſera peuplé de familles vigoureuſes & adonnées à l'Agriculture.

Au reſte, ne ſoyez point en peine de la multiplication de ce Peuple. Il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La maniere de les faciliter eſt bien ſimple. Preſque tous les hommes ont l'inclination de ſe marier. Il n'y a que la miſere qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'im-

pôts, ils vivent ſans peine avec leurs femmes & leurs enfants; car la terre n'eſt jamais ingrate; elle nourrit toujours de ſes fruits ceux qui la cultivent ſoigneuſement. Elle ne refuſe des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les Laboureurs ont d'enfants, plus ils ſont riches, ſi le Prince ne les appauvrit pas; car leurs enfants, dès leur plus tendre jeuneſſe, commencent à les ſecourir. Les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages; les autres, qui ſont plus avancés en âge, menent déjà les grands troupeaux. Enfin, les plus âgés labourent avec leur pere. Cependant la mere & toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux & à ſes chers enfants, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée. Elle a ſoin de traire ſes vaches & ſes brebis, & on voit courir des ruiſſeaux de lait. Elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paiſible prend plaiſir à chanter tout le ſoir en attendant le doux ſommeil. Elle prépare des fromages, des châtaignes & des fruits conſervés dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cueillir.

Le Berger revient avec ſa flûte, & chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons qu'il a appriſes dans les Hameaux voiſins. Le Laboureur rentre avec ſa charrue, & ſes bœufs fatigués marchent le cou penché d'un pas lent & tardif malgré l'aiguillon qui les preſſe. Tous les maux du travail finiſſent avec la journée. Les pavots que le ſommeil, par l'ordre des Dieux, répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement. Chacun s'endort ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hom-

mes sans ambition, sans défiance, sans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon Roi, qui ne trouble point leur joie innocente! Mais (26) quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des desseins pleins de faste & d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale Nature & de la sueur de leur front. La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés & laborieux. Mais c'est l'orgueil & la mollesse de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferai-je, disoit Idoménée, si ces Peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & sans prévoyance, (27) ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs Sujets qui sont les plus vigilants & les plus industrieux pour faire valoir leurs biens: c'est qu'ils esperent en être payés plus facilement. En même-temps ils chargent moins ceux que leur paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompense le vice, & qui introduit une négligence aussi funeste au Roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puni-

(26) *Quelle horrible inhumanité, &c.* Ceci réfléchit sur les tailles & les autres impôts qui laissoient à peine aux gens de la campagne de quoi subvenir à leurs besoins les plus pressants.

(27) *Ne songent qu'à charger d'Impôts, &c.* Ce mauvais ordre pratiqué en France avec la derniere inhumanité, a bientôt réduit les plus vigilants & les plus industrieux à l'état des plus misérables.

riez des ſoldats qui abandonneroient leur poſte dans la guerre. Au contraire, donnez des graces & des exemptions aux familles qui ſe multiplient, augmentez-les à proportion de la culture de leur terre. Bientôt leurs familles ſe multiplieront, & tout le monde s'animera au travail: il deviendra même honorable. La profeſſion de Laboureur ne ſera plus mépriſée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charrue, maniée par les mains victorieuſes qui auront défendu la Patrie. Il ne ſera pas moins beau de cultiver l'héritage de ſes Ancêtres, pendant une heureuſe paix, que de l'avoir défendu généreuſement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira. Cérès ſe couronnera d'épis dorés. Bacchus foulant ſous ſes pieds les raiſins, fera couler, du penchant des montagnes, des ruiſſeaux de vin plus doux que le Nectar. Les creux vallons retentiront des concerts des Bergers, qui le long des clairs ruiſſeaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondiſſants paîtront ſur l'herbe & parmi les fleurs, ſans craindre les loups.

Ne ſerez-vous pas trop heureux, ô Idoménée! d'être la ſource de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de Peuples dans un ſi aimable repos? Cette gloire n'eſt-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par-tout, & preſque autant chez ſoi, au milieu même des victoires, que chez les Etrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la conſternation, la cruelle faim, & le déſeſpoir? (28)

(28) La plupart des conquêtes de Louis XIV n'ont preſque produit à ſes Sujets d'autres fruits que les maux qui ſont décrits ici: c'eſt que faiſant la guerre par ambition,

O heureux le Roi aſſez aimé des Dieux, & d'un cœur aſſez grand pour entreprendre d'être ainſi les délices des Peuples, & de montrer à tous les ſiecles dans ſon regne un ſi charmant ſpectacle! La terre entiere, loin de ſe défendre de ſa puiſſance par des combats, viendroit à ſes pieds le prier de régner ſur elle.

Idoménée lui répondit: Mais quand les Peuples ſeront ainſi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corromptont, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'eſt un prétexte qu'on allegue toujours pour flatter les Princes prodigues, qui veulent accabler leurs Peuples d'impôts. Le remede eſt facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'Agriculture, rendront leur vie laborieuſe; & dans leur abondance ils n'auront que le néceſſaire, parce que nous retranchons tous les Arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuſe, & ayant peu de terre, aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la molleſſe & l'oiſiveté qui rendent les Peuples inſolents & rébelles. Ils auront du pain à la vérité, & aſſez largement; mais ils n'auront que du pain & des fruits de leur propre terre, gagnés à la ſueur de leur viſage.

Pour tenir votre Peuple dans cette modération, il faut régler dès à préſent l'étendue de terre que chaque famille pourra poſſéder. Vous

il avoit moins en vue d'aſſurer leur bonheur, que d'acquérir une fauſſe gloire; & que plus il faiſoit de conquêtes, plus il chargeoit ſes Peuples pour en tirer de quoi fournir à de nouveaux projets.

ſavez que nous avons diviſé tout votre Peuple en ſept claſſes, ſuivant leurs différentes conditions. Il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque claſſe, de pouvoir poſſéder que l'étendue de terre abſolument néceſſaire pour nourrir le nombre de perſonnes dont elle ſera compoſée. Cette regle étant inviolable, les Nobles ne pourront faire des acquiſitions ſur les pauvres. Tous auront des terres; mais chacun en aura fort peu, & ſera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue ſuite de temps les terres manquoient ici, on feroit des Colonies qui augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laiſſer jamais le vin devenir trop commun dans votre Royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache. Le vin eſt la ſource des plus grands maux parmi les Peuples. Il cauſe les maladies, les querelles, les ſéditions, l'oiſiveté, le dégoût du travail, le déſordre des familles. Que le vin ſoit donc conſervé comme une eſpece de remede, ou comme une liqueur très-rare, qui n'eſt employée que pour les ſacrifices ou pour les Fêtes extraordinaires. Mais n'eſpérez point de faire obſerver une regle ſi importante, ſi vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs, il faut faire garder inviolablement les Loix de Minos pour l'éducation des enfants; il faut établir des Ecoles publiques, où l'on enſeigne la crainte des Dieux, l'amour de la Patrie, le reſpect des Loix, la préférence de l'honneur aux plaiſirs & à la vie même.

Il faut avoir des Magiſtrats, qui veillent ſur les familles & ſur les mœurs des Particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes Roi, c'eſt-

à-dire, Pasteur du Peuple, que pour veiller nuit & jour sur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de désordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord sévérement. C'est une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur. Mais (29) quelle détestable maxime de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression des Peuples? Ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au désespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyrannique domination; est-ce là le moyen de régner sans trouble? est-ce là le chemin qui mene à la gloire?

Souvenez-vous que les Pays où la domination du Souverain est plus absolue, sont ceux où les Souverains sont moins puissants. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possedent seuls tout l'Etat; mais aussi tout l'Etat languit, les campagnes sont en friche & presque désertes. Les Villes diminuent chaque jour. Le commerce tarit. Le Roi qui ne peut être Roi tout seul, & qui n'est grand que par ses Peuples, s'anéantit lui-même peu-à-peu par l'anéantissement insensible des Peuples, dont il tire ses richesses & sa puissance.

(29) *Quelle détestable maxime*, &c. Ce qui suit jusqu'à la fin du Livre, est un recueil des maximes que Louis XIV a prises pour regles de son gouvernement. On en laisse faire l'application au Lecteur, qui y trouvera une parfaite conformité avec l'état où se trouve encore aujourd'hui la France.

Son Etat s'épuiſe d'argent & d'hommes. Cette derniere perte eſt la plus grande & la plus irréparable; ſon pouvoir abſolu fait autant d'eſclaves qu'il a de Sujets. On le flatte, on fait ſemblant de l'adorer; on tremble au moindre de ſes regards. Mais attendez la moindre révolution. Cette Puiſſance monſtrueuſe pouſſée juſqu'à un excès trop violent, ne ſauroit durer. Elle n'a aucune reſſource dans les cœurs des Peuples. Elle a laſſé & irrité tous les Corps de l'Etat. Elle contraint tous les Membres de ce Corps de ſoupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'Idole ſe renverſe, ſe briſe, & eſt foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le reſſentiment, la défiance, en un mot toutes les paſſions ſe réuniſſent contre une autorité ſi odieuſe. Le Roi, qui, dans ſa vaine proſpérité, ne trouvoit pas un ſeul homme aſſez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans ſon malheur aucun homme qui daigne ni l'excuſer, ni le défendre contre ſes ennemis.

Après ce diſcours, Idoménée, perſuadé par Mentor, ſe hâta de diſtribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les Artiſans inutiles, & d'exécuter tout ce qui avoit été réſolu. Il réſerva ſeulement pour les Maçons les terres qu'il leur avoit deſtinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la Ville.

Fin du douzieme Livre.





LIVRE XIII.

SOMMAIRE.

Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protésilas, & les artifices de ce Favori, qui étoit de concert avec Timocrate, pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui-même : il lui avoue que, prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa flotte; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'Isle de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Polimene, que lui Idoménée avoit nommé dans son ordre par écrit; que, malgré la trahison de Protésilas, il n'avoit pû se résoudre à se défaire de lui.

DÉJA la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée attire en foule de tous côtés des Peuples qui viennent s'incorporer au sien, & chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déjà ces campagnes qui avoient été si long-temps couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moissons, & des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue, & prépare ses richesses pour récompenser le Laboureur. L'espérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons & sur les collines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de genisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissements. Ces troupeaux servent à engraisser les campa-

gnes. C'eſt Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conſeille à Idoménée de faire avec les Peucetes, (*a*) Peuples voiſins, un échange de toutes les choſes ſuperflues qu'on ne vouloit plus ſouffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même-temps, la Ville & les Villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeuneſſe qui avoit langui long-temps dans la miſere, & qui n'avoit oſé ſe marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des ſentiments d'humanité, & qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux par leſquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chanſons des Bergers & des Laboureurs qui célébroient leurs hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan (*b*) avec une foule de Satyres & de Faunes mêlés parmi les Nymphes, & danſant au ſon de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant. Mais la joie étoit modérée, & ces plaiſirs ne ſervoient qu'à délaſſer des longs travaux. Ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les Vieillards étonnés de voir ce qu'ils n'auroient oſé eſpérer dans la ſuite d'un ſi long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendreſſe. Ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Béniſſez, diſoient-ils, ô grand Jupiter! le Roi qui vous reſſemble, & qui eſt le plus grand don que vous nous ayiez fait. Il eſt né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le

(*a*) *Les Peucetes étoient des Peuples voiſins des Dauniens, qui habitoient cette Partie de l'Italie appellée aujourd'hui la Terre de Barri, dans le Royaume de Naples.*

(*b*) *Pan étoit le Dieu de la nature, adoré particuliérement par les Bergers & par les Paſteurs. Il devint amoureux de la Nymphe Sirinx, & l'ayant changée en roſeau, il en fit ſa flûte.*

bien que nous recevons de lui. Nos Arriere-neveux, venus de ces mariages qu'il favoriſe, lui devront tout juſqu'à leur naiſſance, & il ſera véritablement le pere de tous ſes Sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épouſoient, ne faiſoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie ſi douce leur étoit venue. Les bouches & encore plus les cœurs étoient ſans ceſſe remplis de ſon nom. On ſe croyoit heureux de le voir; on craignoit de le perdre. Sa perte eût été la déſolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais ſenti de plaiſir auſſi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, diſoit-il; il me ſembloit que toute la grandeur des Princes ne conſiſtoit qu'à ſe faire craindre; que le reſte des hommes étoit fait pour eux: & tout ce que j'avois ouï dire des Rois qui avoient été l'amour & les délices de leurs Peuples, me paroiſſoit une pure fable. J'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoiſonné mon cœur dès ma plus tendre jeuneſſe ſur l'autorité des Rois. C'eſt ce qui a cauſé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration.

(1) Protéſilas, qui eſt un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus. Son naturel vif & hardi étoit ſelon mon goût. Il entra dans mes plaiſirs, il flatta mes paſſions: il me rendit ſuſpect un autre jeune homme

(1) Protéſilas eſt le Marquis de Louvois, que le Roi admit dans ſa familiarité, qui entra dans ſes plaiſirs, & qui flatta toutes ſes paſſions; mais il lui rendit bientôt ſuſpect le Vicomte de Turenne, déſigné ci-après par Philoclès.

homme que j'aimois aussi, & qui se nommoit Philoclès. (2) Celui-ci avoit la crainte des Dieux, & l'ame grande, mais modérée. Il mettoit la grandeur non à s'élever, mais à se vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts, &, lors même qu'il n'osoit me parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencements cette sincérité me plaisoit, & je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préserver des flatteurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor! mais ses maximes étoient bonnes. Je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protésilas, qui étoit jaloux & plein d'ambition, me dégoûterent de Philoclès. Celui-ci étoit sans empressement, & laissoit l'autre prévaloir. Il se contenta de me dire toujours la vérité, lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien, & non sa fortune, qu'il cherchoit.

Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est (3) au dessus de tous les

(2) *Celui-ci avoit la crainte des Dieux, & l'ame grande, mais modérée.* Toute la vie de Mr. de Turenne fut une suite d'actions grandes, nobles & généreuses. Le Roi prenoit un singulier plaisir dans sa conversation, il l'écoutoit avec confiance, & recevoit de lui d'excellentes leçons sur la guerre. Ce fut cette confiance qui excita la jalousie de Louvois.

(3) *Au-dessus de tous les honneurs*, Mr. de Turenne pré-

honneurs. Il ajouta que ce jeune homme, qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guères, & qu'en rabaissant ainsi ma réputation, il vouloit, par l'éclat d'une vertu austere, s'ouvrir un chemin à la Royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingénuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foiblesses commençoit à me lasser. Les complaisances de Protésilas, & son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentir encore plus impatiemment l'austérité de l'autre.

Cependant Protésilas ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ses paroles. Voici comment il acheva de me tromper: Il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; (c) & pour m'y déterminer, il me dit: Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne. (4) J'avoue qu'il a du courage & du

féra toujours son titre de Vicomte à celui de Maréchal de France, & crut ne pouvoir porter le dernier sans s'abaisser.

(c) *Carpathie, aujourd'hui Scarpanto, est une Isle de la mer Méditerranée, à l'entrée de l'Archipel, entre Candie & Rhodes.*

(4) *J'avoue qu'il a du courage & du génie pour la guerre.* Le Marquis de Louvois ne pouvoit refuser cette justice au mérite du Vicomte de Turenne; mais il se servit de ce prétexte pour éloigner d'auprès du Roi ce concurrent qu'il n'y voyoit qu'avec envie.

génie pour la guerre. Il vous fervira mieux qu'un autre, & je préfere l'intérêt de votre fervice à tous mes reffentiments contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protéfilas, à qui j'avois confié l'adminiftration de mes plus grandes affaires. Je l'embraffai dans un tranfport de joie, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroiffoit ainfi au-deffus de toute paffion & de tout intérêt. Mais, hélas! que les Princes font dignes de compaffion! Cet homme me connoiffoit mieux que je ne me connoiffois moi-même. Il favoit que les Rois font d'ordinaire défiants & inappliqués; défiants, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus dont ils font environnés; inappliqués, parce que les plaifirs les entraînent, & qu'ils font accoutumés à avoir des gens chargés de penfer pour eux, fans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui feroit pas difficile de me mettre en défiance & en jaloufie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, & fur-tout l'abfence lui donnant une entiere facilité de lui tendre des pieges.

Philoclès en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre; que vous n'écouterez que mon ennemi; & qu'en vous fervant au péril de ma vie, je courrai rifque de n'avoir d'autre récompenfe que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je; Protéfilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui. Il vous loue, il vous eftime, il vous croit digne des plus importants emplois. S'il commençoit à me

parler contre vous, il perdroit ma confiance. Ne craignez rien, allez, & ne songez qu'à me bien servir. Il partit, & me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avouer, Mentor, je voyois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succès des affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protésilas m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fonds de probité & de maximes équitables, qui ne se faisoit point sentir de même dans Protésilas. Mais j'avois laissé prendre à Protésilas un ton décisif, auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre ces deux hommes que je ne pouvois accorder; & dans cette lassitude, j'aimois mieux, par foiblesse, hazarder quelque chose aux dépens des affaires, & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre. Mais cette honteuse raison que je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir secrétement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faisois.

(5) Philoclès surprit les ennemis, remporta

(5) *Philoclès surprit les ennemis, &c.* Ceci regarde la campagne de 1675 en Allemagne, où le Vicomte de Turenne battit Montecuculi, & se hâtoit de revenir parce qu'il commençoit à manquer de vivres; mais Louvois y fit marcher le Maréchal de Créqui avec un détachement des troupes de Flandres pour l'y retenir. Le Vicomte ayant reçu ce renfort, se disposoit à donner combat aux Impériaux, lorsqu'il fut tué d'un coup de canon à la journée d'Altenheim.

une pleine victoire, & se hâta de revenir pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre. Mais Protésilas, qui n'avoit pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je desirois qu'il fît une descente dans l'Isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pouvois facilement faire la conquête de cette Isle. Mais (6) il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquerent à Philoclès dans cette entreprise, & il l'assujettit à certains ordres qui causerent divers contretemps dans l'exécution. Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu, que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusques aux moindres choses, pour lui en rendre compte, quoiqu'ils parussent ne se voir guères & n'être jamais d'accord en rien.

Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse. Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre Armée navale pour se faire Roi de l'Isle de Carpathie. Les Chefs des Troupes sont attachés à lui, tous les Soldats sont gagnés par ses largesses, & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre; il est enflé de sa victoire. Voilà une Lettre qu'il a écrite à un de ses Amis sur son projet de se faire Roi. On n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

(7) Je lus cette Lettre, & elle me parut de

(6) *Il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquerent, &c.* C'est ainsi que Louvois en usa envers les Généraux qui lui portoient ombrage; il les laissa manquer de tout, & les rendit responsables des mauvais succès dont il étoit lui-même la cause.

(7) *Je lus cette Lettre, & elle me parut de la main de Philoclès.* Ceci regarde la disgrace du Duc de Navailles, dont

la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité son écriture, & c'étoit Protésilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette Lettre me jetta dans une étrange surprise. Je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philoclès, repassant dans mon esprit troublé toutes les marqués touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement & de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire? Quel moyen de résister à une Lettre, où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philoclès?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserai-je, me dit-il en hésitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette Lettre? Philoclès dit à son Ami, qu'il peut parler en confiance à Protésilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre. (8) Assurément Protésilas est entré dans le dessein de Philoclès, & ils se sont accommodés à vos dépens. Vous savez que c'est Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain

on a déjà parlé. On lui attribua la Lettre que le Marquis de Vardes & le Comte de Guiche firent tomber entre les mains de la Reine, à qui ils découvrirent l'intrigue du Roi avec la Valiere. On a déjà averti que Mr. de Cambray mêle souvent ses caracteres pour donner le change aux yeux de la Cour. C'est par cette raison qu'il ne faut pas prétendre y trouver beaucoup de suite.

(8) *Sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre.* On peut encore entendre par cette Lettre le projet trouvé dans les papiers de Mr. Fouquet, de fortifier Belle-Isle, & de s'y cantonner en cas d'oppression. Alors Timocrate sera l'Abbé Fouquet, qui trahit son frere en le découvrant au Cardinal Mazarin. Auquel de ces deux exemples qu'on applique cet endroit, il suffit pour faire voir jusqu'où alla la crédulité du Roi, qui condamna légérement ces deux hommes, dont l'un n'étoit point coupable, & l'autre l'étoit beaucoup moins qu'on ne se l'imaginoit.

temps il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuse en toute occasion. Ils se voient, depuis quelque temps, avec assez d'honnêteté. Sans doute Protésilas a pris avec Philoclès des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entreprise contre toutes les regles, & qu'il s'expose à faire périr votre Armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensemble? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, & peut-être pour renverser le Trône où vous régnez. En vous parlant ainsi, je sais que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sinceres vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité.

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi. Je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, & je me défiai de Protésilas, comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'Isle de Carpathie, il ne sera plus temps d'arrêter ses desseins. Hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes ; je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide. Mais je craignois Protésilas, & je ne savois comment faire à son égard. Je

craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin, dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris; il me représenta sa conduite droite & modérée; il m'exagéra ses services : en un mot, il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès, pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois sont malheureux, & exposés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblants à leurs pieds.

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protésilas, en envoyant secrétement à l'Armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente. Il manquoit de tout; car Protésilas ne sachant si la Lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même-temps une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. (9) Celui-ci soutenoit cette

(9) *Celui-ci soutenoit, &c.* Mr. de Turenne soutint ainsi plusieurs fois la guerre en Allemagne, où il manquoit souvent de tout, plutôt par son courage, par son génie, & par l'amour que les Troupes avoient pour lui, que par aucun autre secours.

cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, & par l'amour que les Troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'Armée que cette descente étoit téméraire & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût eu sa vie & son bonheur attachés au succès. Chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un Chef si sage & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce Chef au milieu d'une Armée qui l'aimoit avec tant de passion : mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux Capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès. Il leur promit de ma part de grandes récompenses; & ensuite il dit à Philoclès, qu'il étoit venu pour lui dire, par mon ordre, des choses secretes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux Capitaines. Philoclès se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès. Le coup glissa & n'enfonça guères avant. Philoclès, sans s'étonner, lui arracha le poignard, s'en servit contre lui & contre les deux autres. En même-temps il cria; on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui, étant troublés, l'avoient attaqué foiblement. Ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'Armée étoit

grande, si Philoclès n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate, qui craignoit qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; & comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie, en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protésilas.

Philoclès effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération. Il déclara à toute l'Armée que Timocrate étoit innocent; il le mit en sûreté, & le renvoya en Crete: il céda le commandement de l'Armée à Polimene, que j'avois nommé, dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin, il exhorta les Troupes à la fidélité qu'elles me devoient, & passa pendant la nuit dans une légere barque, qui le conduisit dans l'Isle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes, trompeurs & injustes; mais sur-tout des Rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée. Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-temps à découvrir la vérité? Non, répondit Idoménée. Je compris peu à peu les artifices de Protésilas & de Timocrate. Ils se brouillerent même; car les méchants ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abyme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous

défaire de l'un & de l'autre ? Hélas, répondit Idoménée, est-ce que vous ignorez la foiblesse & l'embarras des Princes ? Quand ils sont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus, sont ceux qu'ils traitent le mieux & qu'ils comblent de bienfaits. (10) J'avois horreur de Protésilas, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion ! je me savois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs, je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flatter mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin, j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse. C'est que je ne connoissois pas de véritable vertu, faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires. Je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus désintéressé, ni plus sincere que lui. Cependant l'Armée navale commandée par Polimene, revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'Isle de Carpathie, & Protésilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il étoit affligé de savoir que Philoclès étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée, pour

(10) *J'avois horreur de Protésilas, & je lui laissois toute l'autorité, &c.* Le Roi étoit sur la fin fort dégoûté de Mr. de Louvois, & cependant il n'avoit pas la force de s'en défaire, parce qu'il s'étoit livré à lui, & qu'il en étoit gouverné.

lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protésilas. (11) J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains. Il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & instruire un nouvel homme. C'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux, pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolois seulement, en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé. Je faisois même de temps en temps sentir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment. Mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrément à la charge. Il usoit tantôt de manieres pressantes, tantôt de souplesse & d'insinuation. Sur-tout quand il s'appercevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusements propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire & de faire valoir son zele pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette

(11) *J'étois trop ennemi des affaires & trop inappliqué, &c.* Voilà précisément la raison pour laquelle le Roi ne put se résoudre à éloigner un Ministre qui lui étoit devenu nécessaire. Il trouvoit de la commodité à employer un homme qui le servoit bien, quoiqu'il lui vendît souvent bien cher ses services.

maniere de flatter mes passions m'entraînoit toujours. Il savoit mes secrets ; il me soulageoit dans mes embarras ; (12) il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin, je ne pus me résoudre à le perdre. Mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes Conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi. L'erreur qui prépare la chûte des Rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux même qui avoient le plus de zele pour l'Etat & pour ma Personne, se crurent dispensés de me détromper après un si terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flatteurs ; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumiere m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse & l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espece de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on éleve les Rois. Ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, & que se donner la

(12) *Il faisoit trembler tout le monde par mon autorité.* Tout ce qui précede & tout ce qui suit contient le portrait au naturel de Mr. de Louvois. Il s'étoit rendu si nécessaire au Roi, & si redoutable à tout le Royaume, que le Monarque ne voyoit que par ses yeux, & que personne n'osoit l'aborder.

peine de revenir de ſon erreur, il faut ſe laiſſer tromper toute ſa vie. (13) Voilà l'état des Princes foibles & inappliqués. C'étoit préciſément le mien, lorſqu'il fallut que je partiſſe pour le ſiege de Troye.

En partant je laiſſai Protéſilas maître des affaires. Il les conduiſoit, en mon abſence, avec hauteur & inhumanité. Tout le Royaume de Crete gémiſſoit ſous ſa tyrannie. Mais perſonne n'oſoit me mander l'oppreſſion des Peuples. On ſavoit que je craignois de voir la vérité, & que j'abandonnois à la cruauté de Protéſilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Mais moins on oſoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la ſuite il me contraignit de chaſſer le vaillant Mérion, qui m'avoit ſuivi avec tant de gloire au ſiege de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous ſachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs ſont venus delà. Ce n'eſt pas tant la mort de mon fils qui cauſa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irrités contre mes foibleſſes, & la haine des Peuples que Protéſilas m'avoit attirée. Quand je répandis le ſang de mon fils, les Crétois, laſſés d'un gouvernement rigoureux, avoient épuiſé toute leur patience; & l'horreur de cette derniere action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-temps dans le fond des cœurs.

Timocrate me ſuivit au ſiege de Troye, &

(13) *Voilà l'état des Princes foibles & inappliqués*, &c. Tel fut préciſément l'état de Louis XIV pendant tout ſon regne : il fut trompé toute ſa vie, parce que la fauſſe gloire d'un côté l'empêcha toujours de reconnoître ſes erreurs, & que de l'autre, perſonne n'oſa entreprendre de lui découvrir la vérité.

rendoit compte ſecrétement par ſes Lettres à Protéſilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je ſentois bien que j'étois en captivité. Mais je tâchois de n'y penſer pas, déſeſpérant d'y remédier. Quand les Crétois, à mon arrivée, ſe révolterent, Protéſilas & Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient, ſans doute, abandonné, ſi je n'euſſe été contraint de m'enfuir preſque auſſi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes inſolents pendant la proſpérité, ſont toujours foibles & tremblants dans la diſgrace. (14) La tête leur tourne auſſi-tôt que l'autorité abſolue leur échappe. On les voit auſſi rampants qu'ils ont été hautains; & c'eſt en un moment qu'ils paſſent d'une extrêmité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient que connoiſſant à fond ces deux méchants hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois? Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils vous aient ſuivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprends même que vous aviez fait une action généreuſe de leur donner un aſyle dans votre nouvel établiſſement; mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences?

Vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences ſont inutiles aux Princes amollis & inappliqués, qui vivent ſans réflexion. Ils ſont mécontents de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redreſſer. Tant

(14) *La tête leur tourne.... on les voit auſſi rampants, &c.* Tel étoit encore le Marquis de Louvois. Dès que le Roi lui témoignoit quelque froideur, il étoit au déſeſpoir, il faiſoit mille baſſeſſes, & il eut beſoin plus d'une fois du crédit de Madame de Maintenon pour ſe rétablir.

d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obſédoient à toute heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenſes exceſſives que vous avez vues; ils ont épuiſé cet Etat naiſſant; ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai ſentis en Crete. Mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inſpiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſais ce que vous avez fait en moi; mais depuis que vous êtes ici, je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idoménée, quelle étoit la conduite de Protéſilas dans ce changement des affaires. (15) Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous; mais je voyois divers gens qui venoient m'avertir que ces deux Etrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe; l'autre eſt un homme caché, & d'un eſprit profond. Ils ſont accoutumés à errer de Royaume en Royaume. Qui ſait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui-ci? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les Pays où ils ont paſſé. Voici un Etat naiſſant & mal affermi; les moindres mouvements pourroient le renverſer.

(15) *Rien n'eſt plus artificieux*, &c. Louvois étoit très-artificieux & très adroit à jetter des ſoupçons dans l'eſprit du Roi contre toutes les perſonnes qui l'approchoient. Il parvint enfin à en écarter tout le monde, & l'on ne pouvoit aborder au Trône que par ſon moyen.

Protésilas ne disoit rien; mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, disoit-il, les Peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & seront toujours prêts à se révolter. (16) Il n'y a que la foiblesse & la misere qui les rende souples, & qui les empêche de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zele pour mon service. En voulant soulager les Peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance Royale, & par-là vous faites au Peuple même un tort irréparable; car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos.

A tout cela je répondois, que je saurois bien tenir les Peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse, en punissant avec fermeté tous les coupables; enfin, en donnant aux enfants une bonne éducation, & à tout le Peuple une exacte discipline, pour le tenir dans une vie simple, sobre & laborieuse.

Hé quoi! disois-je, ne peut-on pas soumettre un Peuple sans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité! Quelle politique brutale! Combien voyons-nous de Peuples traités doucement, & très-soumis à leurs Souverains? Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition & l'inquiétude

(16) *Il n'y a que la foiblesse & la misere qui les rendent souples, &c.* Ç'a toujours été la maxime des Ministres de France depuis Richelieu, de charger le Peuple François, pour l'empêcher de se révolter. Louis XIV s'est cru d'autant plus puissant, que ses Sujets étoient plus foibles & plus misérables.

des Grands d'un Etat, quand on ne ſait pas les tenir dans le devoir, & qu'on a laiſſé leurs paſſions s'étendre ſans bornes : c'eſt la licence dans les autres ordres de l'Etat, ſi on néglige de la réprimer; c'eſt la multitude des grands & des petits qui vivent dans la molleſſe, dans le luxe & dans l'oiſiveté; c'eſt la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le temps de paix; enfin, c'eſt le déſeſpoir des Peuples maltraités; c'eſt la dureté, la hauteur des Rois, & leur molleſſe qui les rend incapables de veiller ſur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. (17) Voilà ce qui cauſe les révoltes, & non pas le pain qu'on laiſſe manger en paix au Laboureur, après qu'il l'a gagné à la ſueur de ſon viſage.

Quand Protéſilas a vu que j'étois inébranlable dans les maximes, il a pris un parti tout opposé à ſa conduite paſſée. Il a commencé à ſuivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire; il a fait ſemblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé làdeſſus; il va au-devant de tout ce que je pourrois ſouhaiter. Pour ſoulager les pauvres, il eſt le premier à me repréſenter leurs beſoins, & à crier contre les dépenſes exceſſives. Vous ſavez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus ſi bien avec Protéſilas. Il a ſongé à

(17) *Voilà ce qui cauſe les révoltes.* Il n'y a jamais eu, en effet, que le déſeſpoir des Peuples maltraités par la dureté des Miniſtres, qui ait porté les François à ſecouer un joug devenu trop peſant. Tant qu'il eſt ſupportable, ils le ſouffrent par l'affection naturelle qu'ils ont pour leurs Princes, qui les ont de bonne heure accoutumés à un joug modéré.

ſe rendre indépendant. Protéſilas en eſt jaloux, & c'eſt en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor, ſouriant, répondit ainſi à Idoménée: Quoi donc! vous avez été foible juſqu'à vous laiſſer tyranniſer pendant tant d'années par deux traîtres, dont vous connoiſſiez la trahiſon! Ah! vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux ſur un Roi foible & inappliqué, qui s'eſt livré à eux pour toutes ſes affaires. D'ailleurs, je vous ai déja dit que Protéſilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public.

Mentor reprit ainſi le diſcours d'un air grave: Je ne vois que trop combien les méchants prévalent ſur les bons auprès des Rois; vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux ſur Protéſilas, & ils ſont encore fermés pour laiſſer le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchants ne ſont point des hommes incapables de faire le bien. Ils le ſont indifféremment, de même que le mal, quand il peut ſervir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun ſentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient. Mais auſſi ils ſont le bien ſans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reſte des hommes. A proprement parler, ils ne ſont pas capables de la vertu, lors même qu'ils paroiſſent la pratiquer; mais ils ſont capables d'ajouter à tous les autres vices, le plus horrible des vices, qui eſt l'hypocriſie. Tant que vous voudrez abſolument faire le bien, Protéſilas ſera prêt à le faire avec vous pour conſerver l'autorité. Mais ſi

peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obſede à toute heure, & que vous ſavez le ſage & le fidele Philoclès pauvre & déshonoré dans l'Iſle de Samos?

Vous reconnoiſſez bien, ô Idoménée! que les hommes trompeurs & hardis, qui ſont préſents, entraînent les Princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les Princes ont encore un autre malheur, qui n'eſt pas moindre : c'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes, eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux. Ils ne ſont frappés que de ce qui eſt préſent, & qui les flatte. Tout le reſte s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit & les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimés, (18) puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs?

(18) Louis XIV ne fut point aimé, parce qu'il rapporta tout à lui-même, & qu'il crut que tous les autres hommes n'étoient nés que pour contribuer à ſa grandeur & à ſes plaiſirs.

Fin du treizieme Livre.



LIVRE XIV.

SOMMAIRE.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protésilas & Timocrate en l'Isle de Samos, & à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe, qui est chargé de cet ordre, l'exécute avec joie. Il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philoclès, content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens; mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

APRÈS avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il falloit au plutôt chasser Protésilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès. J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis, depuis ma tendre jeunesse, accoutumé à des louanges, à des empressements, à des complaisances que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses manieres étoient respectueuses & modérées, mais seches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor,

que les Princes gâtés par la flatterie, trouvent ſec & auſtere tout ce qui eſt libre & ingénu? Ils vont même juſqu'à s'imaginer qu'on n'eſt pas zélé pour leur ſervice, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame ſervile, & qu'on n'eſt pas prêt à les flatter dans l'uſage le plus injuſte de leur puiſſance. Toute parole libre & généreuſe leur paroît hautaine, critique & ſéditieuſe. Ils deviennent ſi délicats, que tout ce qui n'eſt point flatterie, les bleſſe & les irrite. Mais allons plus loin. Je ſuppoſe que Philoclès eſt effectivement ſec & auſtere; ſon auſtérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuſe de vos Conſeillers? Où trouverez-vous un homme ſans défauts? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'eſt-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'eſt-ce pas un défaut néceſſaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne ſavez vous aimer vous-même, qui vous diſe la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchements; & cet homme néceſſaire, c'eſt Philoclès. Souvenez-vous qu'un Prince eſt trop heureux, quand il naît un ſeul homme ſous ſon regne avec cette généroſité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'Etat; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les: ne vous livrez jamais aveuglément à leur zele indiſcret; mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au

Public que vous savez la distinguer, & sur-tout gardez-vous bien d'être plus long-temps comme vous avez èté jusqu'ici. Les Princes gâtés, comme vous l'étiez, se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idoménée dit, qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre son Favori; car aussi-tôt qu'on est parvenu à rendre les Favoris suspects & importuns à leurs Maîtres, les Princes, lassés & embarrassés, ne cherchent plus qu'à s'en défaire. Leur amitié s'évanouit, les services sont oubliés, la chûte des Favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus.

Aussi-tôt le Roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux Officiers de sa Maison, de prendre Protésilas & Timocrate, & de les conduire en sûreté dans l'Isle de Samos, (*d*) de les y laisser, & de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit-il au Roi, que vous allez charmer vos Sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs & tous ceux de vos Peuples.

(*d*) *Samos est une Isle de l'Archipel, près de la Côte de la Natolie environ à deux lieues d'Ephese; l'invention de la poterie de terre est duc à cette Isle.*

Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrete pour faire périr Mentor. Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison. Elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du Roi. L'architecture étoit de meilleur goût. Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables. Il étoit alors dans un sallon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre, avec une broderie d'or. Il paroissoit las & épuisé de ses travaux. Ses yeux & ses sourcils montroient je ne sais quoi d'agité, de sombre & de farouche. Les plus grands de l'Etat étoient autour de lui rangés sur des tapis, composant leurs visages sur celui de Protésilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde se récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire.

Un des principaux de la troupe lui racontoit, avec des exagérations ridicules, ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le Roi. Un autre lui assuroit, que Jupiter ayant trompé sa mere, lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pere des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des vers

Fig. VII.



G. D. H. sc. Sub Directione Academiae Caesareo Franciscae Aug. Vind.

Protesilas se jette aux pieds d'Hegesippe.

I. W. Baumgartner delineavit

vers, où il disoit, que Protésilas, instruit par les Muses, avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre Poëte encore plus lâche & plus impudent, l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux Arts, & le pere des Peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

(1) Protésilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait & dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de graces de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protésilas sourit, toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit. Mais Protésilas reprenant bientôt son air sévere & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le silence. Plusieurs Nobles cherchoient le moment où Protésilas pourroit se retourner vers eux, & les écouter : ils paroissoient émus & embarrassés. C'est qu'ils avoient à lui demander des graces. Leur posture suppliante parloit pour eux. Ils paroissoient aussi soumis qu'une mere aux pieds des Autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient contents, attendris, pleins d'admiration pour Protésilas, quoique tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilas, & lui déclare, de la part du

(1) *Protésilas écoutoit, &c.* Tout ce qui suit est une peinture naturelle du Marquis de Louvois, de sa conduite envers les Grands, & de la souplesse des Courtisans, qu'il faisoit trembler par ses manieres hautaines & bizarres.

Roi, qu'il va l'emmener dans l'Isle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce Favori tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hégésippe. Il pleure, il hésite, il bégaie; il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, changerent leurs flatteries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le temps, (2) ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi & porté au Roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps, & sa surprise fut extrême; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protésilas, il ne pouvoit être enveloppé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé.

On arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent, avec fureur, l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui sont cause de leur

(2) *Ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets.* Après avoir peint dans tout ce qui précede, le véritable caractere du Marquis de Louvois, on applique ceci à la détention de Mr. Fouquet, arrêté en 1661 pour s'être rendu suspect dans l'administration des Finances. Sa magnificence & son luxe en furent la cause. La description, qui est ci devant, page 64, de la Maison de Protésilas, convient parfaitement à celle de Vaux-le-Vicomte, où Mr. Fouquet fut arrêté. Il y avoit fait des dépenses immenses, qui acheverent de confirmer le Roi dans ses soupçons. On se saisit de lui dans le temps qu'il y pensoit le moins, & il ne put emporter ses papiers, dans lesquels on trouva un projet qui fut une des principales causes de sa perte.

chûte. Ils se trouvent sans espérance de revoir Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfants. Je ne dis pas, loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laissoit dans une Terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail, eux qui avoient passé tant d'années dans les délices & dans le faste. Semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'Isle demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit assez loin de la Ville, sur une montagne, où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il est dans cette Isle, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience, de son travail & de sa tranquillité. N'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien & sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hégésippe s'avance vers cette grotte. Il la trouve vuide & ouverte; car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philoclès, faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte. Une natte grossiere de jonc lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il se nourrissoit pendant l'Eté de fruits nouvellement cueillis, & en Hyver de dattes & de figues seches. Une claire fontaine, qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltéroit. Il n'avoit dans sa grotte que les instruments nécessaires à la sculpture, & quelques Livres qu'il lisoit à cer-

taines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté, & gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

Hégésippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter, dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le Pere des Dieux & des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante. Mais ce qui étoit de plus touchant, étoit une Minerve qui animoit les Arts. Son visage étoit noble & doux, sa taille grande & libre. Elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher. Hégésippe ayant pris plaisir à voir les statues, sortit de la grotte, & vit de loin, sous un grand arbre, Philoclès qui lisoit sur le gazon. Il va vers lui, & Philoclès, qui l'apperçoit, ne sait que croire. N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hégésippe, avec qui j'ai si long-temps vécu en Crete? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une Isle si éloignée? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit, après sa mort, des rives du Styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien Ami? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage? Pourquoi avez-vous abandonné l'Isle de Crete? Est-ce une disgrace semblable à la mienne, qui vous arrache à notre Patrie?

Hégésippe lui répondit : Ce n'est point une disgrace ; au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amene ici. Aussi-tôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chûte de ce Prince, sa fuite sur les Côtes de l'Hespérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télémaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du Roi, & la disgrace des deux traîtres. Il ajouta qu'il les avoit menés à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclès ; & il finit, en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roi, qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes ? j'y ai goûté depuis tant d'années, plus de douceur & de repos, que dans les Palais dorés de l'Isle de Crete. Les hommes ne me trompent plus ; car je ne vois plus les hommes, & je n'entends plus leurs discours flatteurs & empoisonnés. Je n'ai plus besoin d'eux. Mes mains, endurcies au travail, me donnent facilement la nourriture simple qui m'est nécessaire. Il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légere étoffe pour me couvrir. N'ayant plus de besoins, jouissant d'un calme profond & d'une douce liberté, dont la sagesse de mes Livres m'apprend à faire un bon usage, qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconstants ? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le Roi, & me perdre ; mais il ne m'a

fait aucun mal : au contraire, il m'a fait le plus grand des biens. Il m'a délivré du tumulte & de la servitude des affaires. Je lui dois ma chere solitude, & tous les plaisirs innocents que j'y goûte. Retournez, ô Hégésippe ! retournez vers le Roi, aidez-lui à supporter les miseres de sa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux, si long-temps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage, il ne me convient pas de quitter le Port où la tempête m'a heureusement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois sont à plaindre ! ô que ceux qui les servent, sont dignes de compassion ! S'ils sont méchants, combien font-ils souffrir les hommes, & quels tourments leur sont préparés dans le noir Tartare ? S'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre ? Quels pieges à éviter ? Que de maux à souffrir ? Encore une fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement. Il l'avoit vu autrefois en Crete pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé ; c'est que son naturel ardent & austere le consumoit dans le travail. Il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni ; il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainsi ses emplois détruisoient sa santé délicate. Mais à Samos, Hégésippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvellée sur son visage. Une vie sobre, tranquille

& laborieuse lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant. C'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur & cette santé parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miseres? Ne soyez pas plus cruel que Protésilas; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégésippe lui représenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches & vos amis, qui soupirent après votre retour, & que la seule espérance de vous embrasser comble de joie? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de Peuples heureux? Est-il permis de s'abandonner à une Philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du Genre-humain, & d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses Concitoyens? Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le Roi. S'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu. Ce n'est pas le véritable, le bon, le juste Philoclès qu'il a voulu faire périr; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur. Il vous attend. Déjà il vous tend les bras pour vous embrasser. Dans

ſon impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur aſſez dur pour être inexorable à votre Roi & à tous vos plus tendres amis?

Philoclès, qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hégéſippe, reprit ſon air auſtere en écoutant ce diſcours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont ſe briſer en gémiſſant, il demeuroit immobile; & les prieres ni les raiſons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans ſon cœur. Mais au moment où Hégéſippe commençoit à déſeſpérer de le vaincre, Philoclès ayant conſulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiſeaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres préſages, qu'il devoit ſuivre Hégéſippe.

Alors il ne réſiſta plus. Il ſe prépara à partir. Mais ce ne fut pas ſans regretter le déſert où il avoit paſſé tant d'années. Hélas! diſoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le ſommeil paiſible venoit toutes les nuits me délaſſer des travaux du jour! Ici les Parques (*e*) me filoient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or & de ſoie. Il ſe proſterna en pleurant, pour adorer la Naïade qui l'avoit ſi long-temps déſaltéré par ſon onde claire, & les Nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voiſines. Echo entendit ſes regrets, & d'une triſte voix les répéta à toutes les Divinités champêtres.

Enſuite Philoclès vint à la Ville avec Hégé-
ſippe

(*e*) *Les Poëtes feignent qu'il y a trois Parques, Clotho, Lachesis & Atropos, filles d'Erebus & de la Nuit, qui président au deſtin & à la mort. Clotho garnit la quenouille, Lachesis file, & Atropos coupe le fil; c'eſt-à-dire, que la premiere préſide à la naiſſance, la seconde au cours de la vie, & la troisieme à la mort.*

ſippe pour s'embarquer. Il crut que le malheureux Protéſilas, plein de honte & de reſſentiment, ne chercheroit point à le voir, mais il ſe trompoit; car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils ſont toujours prêts à toutes ſortes de baſſeſſes. Philoclès ſe cachoit modeſtement, de peur d'être vu par ce miſérable. Il craignoit d'augmenter ſa miſere, en lui montrant la proſpérité d'un ennemi qu'on alloit élever ſur ſes ruines. Mais Protéſilas cherchoit avec empreſſement Philoclès. Il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop ſincere pour lui promettre de travailler à le faire rappeller; car il ſavoit mieux que perſonne, combien ſon retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compaſſion, tâcha de le conſoler, l'exhorta à appaiſer les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ſes maux. Comme il avoit appris que le Roi avoit ôté à Protéſilas tous ſes biens injuſtement acquis, il lui promit deux choſes, qu'il exécuta fidélement dans la ſuite. L'une fut de prendre ſoin de ſa femme & de ſes enfants, qui étoient demeurés à Salente dans une affreuſe pauvreté, expoſés à l'indignation publique; l'autre étoit d'envoyer à Protéſilas, dans cette Iſle éloignée, quelque ſecours d'argent pour adoucir ſa miſere.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégéſippe impatient ſe hâte de faire partir Philoclès. Protéſilas les voit embarquer. Ses yeux demeurent attachés & immobiles ſur le rivage. Ils ſuivent le vaiſſeau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint

encore l'image dans son esprit. Enfin, troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui, sourde à ses prieres, ne daigne point le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroit déjà dans le Port. Aussitôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor: il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien-loin de paroître une foiblesse dans un Roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'éleve au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le Peuple, & d'entendre le Roi parler avec tant de sagesse & de bonté.

Philoclès, avec un air respectueux & modeste, recevoit les caresses du Roi, & avoit impatience de se dérober aux acclamations du Peuple. Il suivit le Roi au Palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus. C'est que les Dieux, qui ont refusé aux méchants des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble, sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au Roi de se retirer auprès de Salente, dans une solitude, où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le Roi alloit

avec Mentor le voir preſque tous les jours dans ſon déſert. C'eſt là qu'on examinoit les moyens d'affermir les Loix, & de donner une forme ſolide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choſes qu'on examina, furent l'éducation des enfants, & la maniere de vivre pendant la paix. Pour les enfants, Mentor diſoit qu'ils appartiennent moins à leurs parents qu'à la République. Ils ſont les enfants du Peuple, ils en ſont l'eſpérance & la force. Il n'eſt pas temps de les corriger quand ils ſe ſont corrompus. C'eſt peu que de les exclurre des emplois, lorſqu'on voit qu'ils s'en ſont rendus indignes. Il vaut bien mieux prévenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le Roi, ajoutoit-il, qui eſt le pere de tout ſon Peuple, eſt encore plus particuliérement le pere de toute la jeuneſſe, qui eſt la fleur de toute la Nation. C'eſt dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller ſur l'éducation qu'on donne aux enfants. Qu'il tienne ferme pour faire obſerver les Loix de Minos, qui ordonne qu'on éleve les enfants dans le mépris de la douleur & de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richeſſes; que l'injuſtice, le menſonge, l'ingratitude & la molleſſe paſſent pour des vices infames; qu'on leur apprenne, dès leur plus tendre enfance, à chanter les louanges des Héros, qui ont fait des actions généreuſes pour leur Patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats; que le charme de la muſique ſaiſiſſe leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fideles à leurs alliés, équitables pour tous les

hommes, même pour leurs plus cruels ennemis, qu'ils craignent moins la mort & les tourments que le moindre reproche de leurs consciences. Si de bonne heure on remplit les enfants de ces grandes maximes, & qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit, qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques, pour accoutumer la jeunesse aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la mollesse & l'oisiveté qui corrompent les plus beaux naturels. Il vouloit une grande variété de jeux & de spectacles qui animassent tout le Peuple; mais sur-tout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits, souples & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure, & que leurs parents, sans aucune vue d'intérêt, leur laissassent choisir des femmes agréables de corps & d'esprit, auxquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile & passionnée pour la gloire, Philoclès, qui aimoit la guerre, disoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par-là vous affoiblirez insensiblement la Nation, les courages s'amolliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres Peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; & pour avoir voulu éviter

les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. (3) La guerre épuise un Etat, & le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversements de la fortune. Avec quelque supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déjà dans vos mains, & la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis. On dépeuple son Pays, on laisse les terres presque incultes ; on trouble le commerce. Mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures Loix, & on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus qu'aux vices. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les Troupes. La Justice, la Police, tout souffre de ce désordre. Un Roi qui verse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de son Royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il possede pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage

(3) *La guerre épuise un Etat, &c.* Tout ce qui suit est un détail des maux que les guerres presque continuelles du regne de Louis XIV ont causées à la France, qui étoit déjà réduit à l'état qu'on décrit ici, lorsque cet Ouvrage fut mis entre les mains du Duc de Bourgogne.

d'une Nation en temps de paix. Vous avez déjà vu les exercices du corps que nous établissons; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire & de vertu, dont on remplira les ames des enfants presque dès le berceau par le chant des grandes actions des Héros; ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse. Mais ce n'est pas tout: aussi-tôt qu'un Peuple allié de votre Nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, sur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conserverez une haute réputation chez vos Alliés. Votre alliance sera recherchée; on craindra de la perdre. Sans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie & intrépide. Quoique vous ayiez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes, c'est d'honorer les hommes excellents dans cette profession, c'est d'en avoir toujours qui s'y soient exercés dans les Pays étrangers, qui connoissent les forces, la discipline, & les manieres de faire la guerre des Peuples voisins; c'est d'être également incapable, & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par mollesse. Alors étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais.

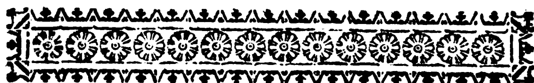
Pour les Alliés, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus solide & plus sûre que celle des Conquérants; vous gagnez l'amour & l'estime des Etrangers: ils

ont tous besoin de vous ; vous régnez sur eux par la confiance, comme vous régnez sur vos Sujets par l'autorité. Vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des Traités, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les Pays les plus éloignés. Votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de Pays en Pays chez les Peuples les plus reculés. En cet état, qu'un Peuple voisin vous attaque contre les regles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé ; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé & secouru ; tous vos voisins s'allarment pour vous, & sont persuadés que votre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des Villes, & que toutes les Places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois qui sachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point ! Ils courent après une ombre trompeuse, & laissent derriere eux le vrai honneur, faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le regardoit ; puis il jettoit les yeux sur le Roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de son cœur toutes les paroles qui sortoient comme un fleuve de sagesse de la bouche de cet Etranger.

* Minerve, sous la figure de Mentor, établissoit dans Salente toutes les meilleures Loix & les plus utiles maximes du Gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque, quand il reviendroit, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les Peuples heureux, & pour donner à un bon Roi une gloire durable.

Fin du quatorzieme Livre.



LIVRE XV.

SOMMAIRE.

Télémaque au Camp des Alliés, gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indisposé contre lui à cause d'Ulysse son Pere. Philoctete lui raconte ses aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée, que le Centaure Nessus avoit donnée à Déjanire. Il lui explique comment il obtint de ce Héros ses fleches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise; comment il fut puni d'avoir trahi son secret, par tous les maux qu'il souffroit dans l'Isle de Lemnos; & comment Ulysse se servit de Néoptoleme pour l'engager à aller au siege de Troye, où il fut guéri de ses blessures par les Fils d'Esculape.

CEPENDANT Télémaque montroit son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Nestor qui l'avoit déjà vu à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eût été son propre Fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse, & tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux Héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage Vieillard, qui avoit vécu trois âges d'homme, étoit comme une histoire des anciens temps, gravée sur le marbre & sur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclination pour Télémaque que Nestor. La haine qu'il avoit nourrie si long-temps dans son cœur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux Héros qui avoient renversé la Ville de Troye. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les ressentiments de Philoctete. Il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce & modeste. Il prenoit souvent Télémaque, & lui disoit: Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainsi) votre Pere & moi, je l'avoue, nous avons été long-temps ennemis l'un de l'autre. J'avoue même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe Ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaisé; & quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingénue & modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctete s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivis par-tout le grand Hercule, qui a délivré la terre de tant de monstres, & devant qui les autres Héros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une passion qui cause tous les désastres les plus affreux; c'est l'amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monstres, ne pouvoit vaincre cette passion honteuse; & le cruel enfant Cupidon se

jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir, sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer (*f*) auprès d'Omphale, Reine de Lydie, comme le plus lâche & le plus efféminé de tous les hommes; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, & presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant, ô Dieux! telle est la foiblesse & l'inconstance des hommes! Ils se promettent tout d'eux-mêmes, & ne résistent à rien. Hélas! le grand Hercule retomba dans les pieges de l'Amour qu'il avoit si souvent détestés: il aima Déjanire. (*g*) Trop heureux s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse. Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, ravit son cœur. Déjanire brûla de jalousie. Elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelque autre. Cette tunique, pleine du sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des fleches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les fleches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient

(*f*) *Auprès d'Omphale, Reine de Lydie. Hercule, après tant d'exploits glorieux, fut si possédé des charmes d'Omphale, qu'il changea pour elle sa massue en une quenouille, prit l'habit de fille, & mena la vie des filles-de-chambre de cette Princesse.*

(*g*) *Déjanire, fille d'Onée, Roi d'Etolie, pour laquelle Hercule tua le Centaure Nessus d'un coup de fleche trempée dans le sang de l'Hydre. Nessus se voyant prêt de mourir, donna sa robe ensanglantée à Déjanire, & cette femme l'envoya à Hercule, qui, l'ayant mise, devint furieux & se brûla lui-même. Déjanire se tua ensuite d'un coup de la massue d'Hercule son mari.*

été trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne, (*b*) & que ce ſang empoiſonnoit ces fleches, en ſorte que toutes les bleſſures qu'elles faiſoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, ſentit bientôt le feu dévorant qui ſe gliſſoit juſques dans la moëlle de ſes os. Il pouſſoit des cris horribles dont le mont Oeta réſonnoit, & faiſoit retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paroiſſoit émue; les taureaux les plus furieux, qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit auſſi affreux. Le malheureux Licas, qui lui avoit apporté, de la part de Déjanire, cette tunique, ayant oſé s'approcher de lui, Hercule, dans le tranſport de ſa douleur, le prit, le fit pirouetter comme un Frondeur fait avec ſa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainſi Licas lancé du haut de la montagne par la puiſſante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher, qui garde encore la figure humaine, & qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les ſages Pilotes.

Après ce malheur de Licas, je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule. Je ſongeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner, ſans peine, d'une main les hauts ſapins & les vieux chênes, qui depuis pluſieurs ſiecles avoient mépriſé les vents & les tempêtes; de l'autre il tâchoit en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique: elle s'étoit collée ſur ſa peau, & comme incorporée à ſes membres. A meſure qu'il la déchi-

(*b*) *Lerne étoit un Marais dans le territoire d'Argos, célebre par cette Hydre ou Serpent à cent têtes qu'Hercule y défit.*

roit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair; son sang ruisseloit, & trempoit la terre. Enfin, sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria: Tu vois, ô mon cher Philoctete, les maux que les Dieux me font souffrir; ils sont justes. C'est moi qui les ai offensés; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere. Je péris, & je suis content de périr pour appaiser les Dieux. Mais, hélas! cher ami, où est-ce que tu fuis? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Licas une cruauté que je me reproche. Il n'a pas su quel poison il me présentoit; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir. Mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctete. Philoctete recevra dans son sein mon ame prête à s'envoler; c'est lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctete! Philoctete, la seule espérance qui me reste ici-bas?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui: il me tend les bras, & veut m'embrasser; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre; il en fait un bucher sur le sommet de la montagne; il monte tranquillement sur le bucher; il étend la peau du Lion de Némée, (*i*) qui avoit si long-temps couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout

(*i*) *Némée, forêt dans l'Achaïe, où Hercule tua un Lion prodigieux, de la peau duquel il se couvrit ensuite.*

de la terre à l'autre, abattre les monſtres, & délivrer les malheureux ; il s'appuie ſur ſa maſſue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes & ſaiſies d'horreur, ne purent lui refuſer ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un préſent des Dieux, tant elle lui étoit funeſte. Je craignis même que l'excès de ſes douleurs ne le tranſportât juſqu'à faire quelque choſe d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'Univers. Comme il vit que la flamme commençoit à prendre au bucher : C'eſt maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie. Que les Dieux te le rendent. Je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la terre, ces fleches trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne. Tu ſais que les bleſſures qu'elles font, ſont incurables ; par elles tu ſeras invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'oſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes maux, tu peux me donner une derniere conſolation. Promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel, ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis ; hélas ! je le jurai même en arroſant ſon bucher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ſes yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flamme qui l'enveloppa, étouffa ſa voix, & le déroba preſque à ma vue. Je le voyois encore néanmoins au travers des flammes, avec un viſage auſſi ſerein que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joie d'un feſtin délicieux au milieu de tous ſes amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui ; bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance de sa mere Alcmene. Mais il conserva, par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile & immortelle, cette flamme céleste qui est le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçu du Pere des Dieux. Ainsi il alla avec eux, sous les voûtes dorées du brillant Olympe, boire le nectar, où les Dieux lui donnerent pour épouse l'aimable Hébé, (*k*) qui est la Déesse de la Jeunesse, & qui versoit le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymede eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces fleches qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus des Héros. Bientôt les Rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infame Pâris qui avoit enlevé Hélene, & de renverser l'Empire de Priam. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les fleches d'Hercule.

Ulysse votre pere, qui étoit toujours le plus éclairé & le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siege de Troye, & d'y apporter les fleches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déjà long-temps qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Héros. Les monstres & les scélérats recommençoient à paroître impunément. Les Grecs ne savoient que croire de lui.

(*k*) *Hébé étoit fille de Junon sans pere : elle se laissa tomber en versant à boire à Jupiter, qui se fit dans la suite servir par Ganymede.*

Les uns disoient qu'il étoit mort; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée (*l*) dompter les Scythes. Mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide. Il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes; je ne pouvois plus souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du Mont Oeta, (*m*) où j'avois vu périr mon ami. Je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce Héros, & qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce & puissante persuasion étoit sur les levres de votre pere. Il parut presque aussi affligé que moi; il versa des larmes; il sut gagner insensiblement mon cœur, & attirer ma confiance; il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, & qui ne pouvoient réussir sans moi. Il ne put néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais. Mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais. J'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer. Les Dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule. Ensuite j'allai joindre les Rois ligués, qui me reçurent

(*l*) *L'Ourse est une constellation proche du Pole Arctique ou Septentrion : elle est appellée glacée à cause de l'éloignement où elle est du Soleil.*

(*m*) *Le Mont Oeta est dans la Thessalie, entre le Parnasse & le Pinde ; célebre par le tombeau d'Hercule.*

avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'Isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes fleches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui s'élançoit dans un bois. Je laissai tomber, par mégarde, la fleche de l'arc sur mon pied, & elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussi-tôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes. Je remplissois nuit & jour l'Isle de mes cris. Un sang noir & corrompu coulant de ma plaie, infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'Armée eut horreur de me voir dans cette extrêmité; chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulysse, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grece, & la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bienséance particuliere. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'Armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité & de la plus noire trahison. Hélas! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demeurai presque pendant tout le siege de Troye, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette

cette Isle déserte & sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette solitude, une caverne vuide, dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes. De ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossiérement travaillé, & quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le sang, & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, & livré à la colere des Dieux, je passois mon temps à percer de mes fleches les colombes & les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proie: ainsi mes mains me préparoient dequoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs, en partant, me laisserent quelque provision; mais elles durerent peu: j'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi! disois-je, tirer un homme de sa Patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grece, & puis l'abandonner dans cette Isle déserte pendant son sommeil! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, & combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de

tous côtés dans cette Isle sauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet, il n'y a ni Port, ni commerce, ni hospitalité, ni hommes qui y abordent volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettés, & on n'y peut espérer de société que par des naufrages : encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener. Ils craignoient la colere des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim; je nourrissois une plaie qui me dévoroit; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médecinales pour ma plaie, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de Héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche. Son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras. Il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçants & douloureux, dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur.

O Etranger ! lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette Isle inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. O! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes levres cette Langue que j'ai apprise dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à personne depuis si long-temps dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux; tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptoleme m'eut dit, je suis Grec,

que je m'écriai : O douce parole après tant d'années de silence & de douleur sans consolation ! O mon fils ! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ? Il me répondit : Je suis de l'Isle de Scyros, (*n*) j'y retourne ; on dit que je suis fils d'Achille ; tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité. Je lui dis : O fils d'un pere que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Licomede, (*o*) comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du siege de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premiere expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misere ! la Grece ignore que je souffre ; ma douleur augmente. Les Atrides (*p*) m'ont mis en cet état ; que les Dieux le leur rendent.

Ensuite je lui racontai de quelle maniere les Grecs m'avoient abandonné. Aussi-tôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il..... D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort ? Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton pere. Néoptoleme me répondit : Vous me consolez en m'in-

(*n*) *Scyros, aujourd'hui Scyro, est une des Isles de l'Archipel, à l'entrée du Golfe de Zeiton, à treize lieues de Négrépont, vers le Nord.*

(*o*) *La Mere d'Achille, pour l'empêcher d'aller au siege de Troye, le mit déguisé en fille à la Cour du Roi Licomede, où il devint amoureux de Deïdamie, de laquelle il eut Pirrhus ou Néoptoleme.*

(*p*) *Les Atrides sont fils d'Atrée, savoir Agamemnon & Ménélaüs.*

terrompant. Qu'il m'eſt doux de voir Philoctete pleurer mon pere !

Néoptoleme reprenant ſon diſcours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulyſſe & Phénix me vinrent chercher, aſſurant qu'on ne pouvoit ſans moi renverſer la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, & le deſir d'hériter de ſa gloire dans cette célebre guerre, m'engageoient aſſez à les ſuivre. J'arrive à Sigée. (q) L'Armée s'aſſemble autour de moi ; chacun jure qu'il revoit Achille. Mais, hélas ! il n'étoit plus. Jeune & ſans expérience, je croyois pouvoir tout eſpérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere. Ils me répondent cruellement : Tu auras le reſte de ce qui lui appartenoit ; mais pour ſes armes, elles ſont deſtinées à Ulyſſe.

Auſſi-tôt je me trouble, je pleure, je m'emporte. Mais Ulyſſe, ſans s'émouvoir, me diſoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long ſiege. Tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déjà trop fiérement ; jamais tu ne les auras. Dépouillé injuſtement par Ulyſſe, je m'en retourne dans l'Iſle de Scyros, moins indigné contre Ulyſſe que contre les Atrides. Que quiconque eſt leur ennemi, puiſſe être l'ami des Dieux ! O Philoctete ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptoleme comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injuſtice. Il eſt mort, me répondit-il. Il eſt

(q) *Sigée, aujourd'hui Cap des Janiſſaires, eſt dans la Natolie, à l'entrée du Golfe de Gallipoli, vis-à-vis la pointe de la Romanie. On y voit le village de Trojaki, qui veut dire petite Troye.*

mort, m'écriai-je ! & Ulysse ne meurt pas ? Au contraire il fleurit dans l'Armée. Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor, & de Patrocle si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussi-tôt je m'écriai encore : Quoi, morts ! Hélas ! que me dis-tu ? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, & épargne les méchants. Ulysse est donc en vie, Tersite (r) l'est aussi sans doute. Voilà ce que font les Dieux ; & nous les louerions encore !

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre Pere, Néoptoleme continuoit à me tromper. Il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'Armée Grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage Isle de Scyros. Adieu, je pars, que les Dieux vous guérissent.

Aussi-tôt je lui dis : O mon fils ! je te conjure par les manes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge. Mais il y auroit de la honte à m'abandonner ; jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, par-tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme, mene-moi dans ta Patrie ou dans l'Eubée, (s) qui n'est pas loin du Mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoie-moi à mon pere. Hélas ! que

(r) Tersite étoit un des plus mal faits & des plus lâches de l'Armée des Grecs. & si porté à contredire les plus sages & les plus habiles, qu'Achille indigné de ses manieres, le tua d'un coup de poing.

(s) Eubée, Isle de la mer Egée, aujourd'hui Négrépont.

je crains qu'il ne ſoit mort! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau. Ou il eſt mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſere, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! Souviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité, doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faiſoit dire à Néoptoleme. Il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour! ô aimable Néoptoleme, digne de la gloire de ton pere! Chers compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vécu, comprenez ce que j'ai ſouffert; nul autre n'eût pu le ſouffrir. Mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert, ne ſavent rien : ils ne connoiſſent ni les biens ni les maux; ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainſi, je pris mon art & mes fleches.

Néoptoleme me pria de ſouffrir qu'il baisât ces armes ſi célebres, & conſacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout. C'eſt toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieilleſſe, mes amis, moi-même. Tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être ſeul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Auſſi-tôt Néoptoleme entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me ſaiſit, elle me trouble, je ne ſais plus ce que je fais. Je demande un glaive tranchant pour couper mon pied. Je m'écrie : O mort tant deſirée! que ne

viens-tu ? ô jeune homme ! brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter ! ô terre ! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond. Une grande sueur commença à me soulager, un sang noir & corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil il eût été facile à Néoptoleme d'emporter mes armes & de partir ; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant, je reconnus son embarras. Il soupiroit comme un homme qui ne sait pas dissimuler, & qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je ? Qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siege de Troye. Je repris aussi-tôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc. Je suis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne répond rien ; il me regarde tranquillement. Rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette Isle ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpés ! c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre. Vous êtes accoutumés à mes gémissements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enleve l'arc sacré d'Hercule. Il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi. Il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O ! s'il m'eût attaqué dans ma force ! Mais encore à présent ce n'est que par surprise. Que ferai-je ? Rends, mon fils. Sois semblable à ton Pere, semblable à toi-même. Que dis-tu ? Tu ne dis rien ! O rocher sauvage ! je reviens à toi, nud, misérable, abandonné, sans nourriture. Je mourrai seul dans

cet antre. N'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront. N'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conſeil te pouſſe. Rends-moi mes armes, vas-t-en.

Néoptoleme, les larmes aux yeux, diſoit tout bas : Plût aux Dieux que je ne fuſſe jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? N'eſt-ce pas Ulyſſe ! Auſſi-tôt j'entends ſa voix, & il me répond : Oui, c'eſt moi. Si le ſombre Royaume de Pluton ſe fût entr'ouvert, & que j'euſſe vu le noir Tartare que les Dieux même craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été ſaiſi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos ! je te prends à témoin ! O Soleil ! tu le vois, & tu le ſouffres ! Ulyſſe me répondit ſans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'exécute. Oſes-tu, lui diſois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui ſouffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'eſt pas pour vous tromper, me dit Ulyſſe, ni pour vous nuire que nous venons ; c'eſt pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverſer Troye, & vous ramener dans votre Patrie. C'eſt vous, & non pas Ulyſſe, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inſpirer. Puiſque tu m'as abandonné ſur ce rivage, lui diſois-je, que ne m'y laiſſes-tu en paix ? Vas chercher la gloire des combats & tous les plaiſirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides ; laiſſe-moi ma miſere & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne ſuis plus rien. Je ſuis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autre-fois,

fois, que je ne ſaurois partir; que mes cris, & l'infection de ma plaie troubleroient les ſacrifices? O Ulyſſe! auteur de mes maux, que les Dieux puiſſent te.... Mais les Dieux ne m'écoutent point. Au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma Patrie, que je ne reverrai jamais! O Dieux! s'il en reſte encore quelqu'un d'aſſez juſte pour avoir pitié de moi, puniſſez, puniſſez Ulyſſe; alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainſi, votre Pere, tranquille, me regardoit avec un air de compaſſion, comme un homme qui loin d'être fâché, ſupporte & excuſe le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois ſemblable à un rocher, qui ſur le ſommet d'une montagne ſe joue de la fureur des vents, & laiſſe épuiſer leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainſi votre pere, demeurant dans le ſilence, attendoit que ma colere fût épuiſée; car il ſavoit qu'il ne faut attaquer les paſſions des hommes pour les réduire à la raiſon, que quand elles commencent à s'affoiblir par une eſpece de laſſitude. Enſuite il me dit ces paroles: O Philoctete! qu'avez-vous fait de votre raiſon & de votre courage? Voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu; vous êtes indigne d'être le Libérateur de la Grece & le Deſtructeur de Troye. Demeurez à Lemnos. Ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit deſtinée. Néoptoleme, partons: il eſt inutile de lui parler. La compaſſion pour un ſeul homme ne doit pas nous faire abandonner le ſalut de la Grece entiere.

Alors je me ſentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ſes petits; elle remplit les

forêts de ses rugissements. O caverne! disois-je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau! O séjour de ma douleur! plus de nourriture, plus d'espérance! Qui me donnera un glaive pour me percer? O si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever! je ne les percerai plus de mes fleches. O arc précieux! arc consacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule! s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidele ami; il est dans les mains impures & trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de fleches. Misérable! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase.

Votre pere ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes. Il fit signe à Néoptoleme, qui me les rendit aussi-tôt. Alors je lui dis: Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es, mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une fleche contre votre pere; mais Néoptoleme m'arrêta, en me disant: La colere vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes fleches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité & de cette patience; j'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre. Mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore appaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Néoptoleme me disoit: Sachez que le

divin Hélénus, fils de Priam, étant ſorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inſpiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troye tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les fleches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il ſera devant les murailles de Troye. Les enfants d'Eſculape (*t*) le guériront.

En ce moment je ſentis mon cœur partagé. J'étois touché de la naïveté de Néoptoleme, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc. Mais je ne pouvois me réſoudre à voir encore le jour, s'il falloit céder à Ulyſſe, & une mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me verra-t-on, diſois-je en moi-même, avec Ulyſſe & avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entends une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclatant. Il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ſes traits un peu rudes, ſon corps robuſte & ſes manieres ſimples. Mais il avoit une hauteur & une majeſté qui n'avoient jamais paru ſi grandes en lui quand il domptoit les monſtres. Il me dit: Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu ſais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher ſur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu gué-

(*t*) *Eſculape, fils d'Apollon & de la Nymphe Coronis, étoit ſi ſavant en Médecine, que les Païens en firent un Dieu. On l'adoroit ſous la forme d'un ſerpent, particuliérement à Epidaure & à Pergame.*

tiras, tu perceras de mes fleches Pâris, auteur de tant de maux.' Après la prise de Troye, tu enverras de riches dépouilles à Pœan, ton pere, sur le mont Oeta: ces dépouilles seront mises sur mon tombeau, comme un monument de la victoire due à mes fleches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctete, ni Philoctete sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troye pour guérir Philoctete. Sur-tout, ô Grecs! aimez & observez la Religion; le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai: O heureux jour! douce lumiere! tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, Nymphes de ces prés humides; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, Rivages, où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, Promontoire, où Echo répéta tant de fois mes gémissements. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes si ameres. Adieu, ô Terre de Lemnos! laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des Dieux & de mes amis.

Ainsi nous partîmes, nous arrivâmes au siege de Troye. Machaon & Podalire, par la divine science de leur pere Esculape, me guérirent, ou, du moins, me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus. J'ai retrouvé toute ma vigueur; mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendres. Vous savez le reste. J'avois néanmoins encore je ne sais

qu'elle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le ſouvenir des mes maux; & ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment. Mais la vue d'un fils qui lui reſſemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur, pour le Pere même.

Fin du quinzieme Livre.





LIVRE XVI.

SOMMAIRE.

Télémaque entre en différend avec Phalante pour des Prisonniers qu'ils se disputent : il combat & vainc Hyppias, qui, méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces Prisonniers pour son frere Phalante ; mais étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même temps Adraste, Roi des Dauniens, étant informé que les Rois alliés ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque & d'Hyppias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs Vaisseaux pour transporter ses Troupes dans leur Camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le Quartier de Phalante, tue son Frere Hyppias, & Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

PENDANT que Philoctete avoit raconté ainsi ses aventures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu & immobile; ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit : toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulysse, Néoptoleme, paroissoient tour à tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées dans la suite de cette narration. Quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete, sans y penser; quelquefois il paroissoit rêveur, comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctete dépeignoit l'embarras de Néoptoleme, qui ne savoit point dissimuler, Télémaque pa-

roissoit dans le même embarras, & dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptoleme.

Cependant l'Armée des Alliés marchoit en bon ordre contre Adraste, Roi des Dauniens, qui méprisoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de Rois, jaloux les uns des autres. Il falloit ne se rendre suspect à aucun, & se faire aimer de tous. (4) Son naturel étoit bon & sincere, mais peu caressant. Il ne s'avisoit guères de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres; il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne savoit point donner. Ainsi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il suivoit son goût sans réflexion. Sa mere Pénélope l'avoit nourri, malgré Mentor, dans une hauteur & dans une fierté qui ternissoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes. Les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses desirs, & pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le servir étoit, selon lui, une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impossible quand il s'agissoit de le contenter, & les moindres retardements irritoient son naturel ardent.

(4) *Son naturel, &c.* Tout ceci est un tableau achevé du naturel du Roi dans sa jeunesse. Il n'y a pas un trait qui ne lui convienne parfaitement. Les troubles même de sa minorité ne purent rien rabattre de sa fierté & de sa hauteur.

Ceux qui l'auroient vu ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui-même, qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire & à son plaisir. Mais cette indifférence pour les autres, & cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions. Il avoit été flatté par sa mere dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa premiere jeunesse, n'avoient pu modérer cette impétuosité & cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toujours, comme la palme souple se releve sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroissoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrents n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un seul homme capable de le dompter; Télémaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor. Mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans sa plus grande impétuosité. Il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard : il rappelloit aussi-tôt dans son cœur tous les sentiments de vertu. La sagesse de Mentor rendoit en un moment son visage doux & serein. Neptune, quand il éleve son trident, & qu'il menace les flots soulevés, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque se trouva seul, toutes ses passions, suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours. Il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette Colonie, qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nés pendant le siege de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation. Leur naissance illégitime, le déréglement de leurs meres, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne sais quoi de farouche & de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque.

Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience. Il en faisoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé; il faisoit remarquer aux Chefs de l'Armée ses moindres fautes; il tâchoit de semer par-tout la jalousie, & de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les Alliés.

Un jour Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui, à la tête de ses Lacédémoniens, avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télémaque, trouvant les Dauniens déjà vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Télémaque soutenoit, au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allerent tous deux défendre leur cause dans l'Assemblée des Rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer

Phalante. Ils se fussent battus sur le champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frere nommé Hyppias, célebre dans toute l'Armée par sa valeur, par sa force & par son adresse. Pollux, (a) disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du Ceste; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval : il avoit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'Armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hyppias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé son frere, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'Assemblée. Télémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage. Tel qu'un sanglier écumant, qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin, il le rencontre; & en le voyant, sa fureur se redouble.

Ce n'étoit plus ce sage Télémaque, instruit par Minerve sous la figure de Mentor; c'étoit un frénétique, ou un lion furieux. Aussi-tôt il crie à Hyppias: Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! Arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente. Vas, descends tout-à-l'heure dans les rives sombres du Styx. Il dit, & il lança son dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup. Le dard ne toucha point Hyp-

(a) *Pollux, fils de Jupiter & de Léda, femme de Tindare, partagea l'immortalité avec Castor, étant alternativement une année dans le Ciel, & une année dans les Champs Elisiens.*

pias. Auſſi-tôt Télémaque prend ſon épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de ſa tendreſſe. Laërte s'en étoit ſervi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du ſang de pluſieurs fameux Capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux.

A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hyppias, qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe. L'épée ſe rompt dans leurs mains : ils ſe ſaiſiſſent, & ſe ſerrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles, qui cherchent à ſe déchirer. Le feu brille dans leurs yeux. Ils ſe raccourciſſent, ils s'alongent, ils ſe baiſſent, ils ſe relevent, ils s'élancent, ils ſont altérés de ſang. Les voilà aux priſes, pied contre pied, main contre main. Ces deux corps entrelacés paroiſſoient n'en faire qu'un ; mais Hyppias, d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déjà Télémaque hors d'haleine, ſentoit ſes genoux chanceler. Hyppias le voyant ébranlé, redouble ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe : il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon emportement, ſi Minerve, qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans cette extrémité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur.

Elle ne quitta point le Palais de Salente ; mais elle envoya Iris, (b) la prompte Meſſagere des Dieux. Celle-ci volant d'une aile légere, fend les

(b) *Iris étoit fille de Thaumas & d'Electra, & Meſſagere de Junon, qui étoit Déeſſe de la pluie.*

espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumiere que peignoit un nuage de mille diverses couleurs. Elle ne se reposa que sur les rivages de la mer, où étoit campée l'Armée innombrable des Alliés. Elle voit de loin la querelle, l'ardeur, & les efforts des deux combattants; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair, qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles. Dans le moment où Hyppias, sentant toute sa force, se crut victorieux, elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'Egide que la sage Déesse lui avoit confiée. Aussitôt Télémaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hyppias se trouble; il sent je ne sais quoi de divin, qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque le presse & l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer; enfin, il le jette par terre & tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant. La terre en gémit; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étoit revenue avec la force au-dedans de Télémaque. A peine Hyppias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frere d'un des Rois alliés qu'il étoit venu secourir. Il se rappella lui-même, avec confusion, les sages conseils de Mentor; il eut honte de sa victoire, & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accouroit au secours de son frere. Il eût

percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hyppias, que Télémaque tenoit sous lui dans la poussiere. Le fils d'Ulysse eût pu, sans peine, ôter la vie à son ennemi; mais sa colere étoit appaisée, & il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute, en montrant de la modération. Il se leve, en disant: O Hyppias! Il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance; ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens.

Pendant que Télémaque parloit ainsi, Hyppias se relevoit couvert de poussiere & de sang, plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si généreusement à son frere. Il étoit en suspens, & hors de lui-même. Tous les Rois alliés accourent: ils menent d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hyppias, qui, ayant perdu sa fierté, n'osoit lever les yeux. Toute l'Armée ne pouvoit assez s'étonner que Télémaque, dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hyppias, semblable en force & en grandeur à ces Géants enfants de la terre, qui tenterent autrefois de chasser de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute; & ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissoit de sa promptitude. Il reconnoissoit combien il étoit injuste & déraisonnable dans ses emportements; il trouvoit je ne sais quoi de vain, de foible & de bas

dans cette hauteur démesurée; il reconnoissoit que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie & l'humanité; il le voyoit: mais il n'osoit espérer de se corriger après tant de rechûtes; il étoit aux prises avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, & se punissant soi-même. Hélas! disoit-il, oserai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la division & le désordre dans l'Armée des Alliés? Est-ce leur sang, ou celui des Dauniens, leurs ennemis, que je dois répandre? J'ai été téméraire; je n'ai pas même su lancer mon dard; je me suis exposé avec Hyppias à forces inégales; je n'en devois attendre que la mort, avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? je ne serois plus. Non, je ne serois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas! si je pouvois, au moins, espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait! trop heureux! trop heureux! Mais peut-être qu'avant la fin du jour, je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes, dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire! ô louanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie!

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctete le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit; mais ce sage vieillard reconnoissant bientôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances

en des paroles de tendresse pour adoucir son désespoir.

Les Princes alliés étoient arrêtés par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir reconcilié Télémaque avec Phalante & Hyppias. On craignoit à toute heure que les Troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Télémaque dans cette guerre. Tout étoit dans le trouble pour la faute du seul Télémaque ; & Télémaque, qui voyoit tant de maux présents & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'osoient faire marcher l'Armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque & les Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp, où ils étoient gardés de près. Nestor & Philoctete alloient & revenoient sans cesse de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor, & l'autorité du grand Philoctete, ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frere Hyppias. Télémaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les Troupes étoient consternées ; tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ses proches, & la douce espérance de ses petits enfants.

Dans ce désordre & cette consternation de

l'Armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissements de chevaux, de cris d'hommes ; les uns vainqueurs & animés au carnage, les autres, ou fuyants, ou mourants, ou blessés. Un tourbillon de poussiere forme un épais nuage qui couvre le ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussiere se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, & qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd, semblable à celui des tourbillons de flammes que le mont Etna vomit du fond de ses entrailles embrassées, lorsque Vulcain avec ses Cyclopes y forge des foudres pour le Pere des Dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste vigilant & infatigable avoit surpris les Alliés ; il leur avoit caché sa marche, & il étoit instruit de la leur ; il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les Alliés avoient saisi presque tous les passages. Tenant ces défilés, ils se croyoient en pleine sûreté, & prétendoient même pouvoir, par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derriere la montagne, quand quelques Troupes, qu'ils attendoient, leur seroient venues.

Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur résolution ; car Nestor & Philoctete, ces deux Capitaines, d'ailleurs si sages & si expérimentés, n'étoient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor, dans ce déclin de l'âge, se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange ; Philoctete naturellement parloit moins, mais il étoit prompt ; & si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux

tificieux avoient trouvé la clef de son cœur pour en tirer les plus importants secrets. On n'avoit qu'à l'irriter : alors, fougueux & hors de lui-même, il éclatoit par des menaces ; il se vantoit d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ses moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsidérément, & le secret le plus intime échappoit du fond de son cœur. Semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres, corrompus par l'argent d'Adraste, ne manquoient pas de se jouer de la foiblesse de ces deux Rois. Ils flattoient sans cesse Nestor par de vaines louanges ; ils lui rappelloient ses victoires passées, admiroient sa prévoyance, ne se lassoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté, ils tendoient des pieges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete ; ils ne lui parloient que de difficultés, de contre-temps, de dangers, d'inconvénients, de fautes irrémédiables. Aussi-tôt que ce naturel prompt étoit enflammé, sa sagesse l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Télémaque, malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un secret. Il y étoit accoutumé par ses malheurs, & par la nécessité où il avoit été dès son enfance, de se cacher aux Amants de Pénélope. Il savoit taire un secret sans dire aucun mensonge ; il n'avoit point même certain air réservé & mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets ; il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit garder : on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur

ſes levres. Mais en diſant tout ce que l'on pouvoit dire ſans conſéquence, il ſavoit s'arrêter préciſément & ſans affectation, aux choſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon & entamer ſon ſecret. Par-là ſon cœur étoit impénétrable & inacceſſible; ſes meilleurs Amis même ne ſavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de ſages conſeils, & il n'y avoit que le ſeul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réſerve. Il ſe confioit à d'autres Amis, mais à divers degrés, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur ſageſſe.

Télémaque avoit ſouvent remarqué que les réſolutions du Conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor & Philoctete; mais ces deux hommes ſi expérimentés, ne firent pas aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La vieilleſſe n'a plus rien de ſouple: la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts. Semblable aux arbres dont le tronc rude & noueux s'eſt durci par le nombre des années, & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent preſque plus ſe plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoiſſent, mais trop tard; ils gémiſſent en vain, & la tendre jeuneſſe eſt le ſeul âge où l'homme peut encore tout ſur lui-même pour ſe corriger.

Il y avoit dans l'Armée un Dolope, (c) nommé Eurymaque, flatteur inſinuant, ſachant s'accommoder à tous les goûts, & à toutes les inclinations des Princes; inventif & induſtrieux

(c) *Les Dolopes étoient des Peuples de Theſſalie, que Pélée, leur Roi, envoya au ſiege de Troye ſous la conduite de Phénix.*

pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on ſon avis? il devinoit celui qui ſeroit le plus agréable. Il étoit plaiſant, railleur contre les foibles, complaiſant pour ceux qu'il craignoit, habile pour aſſaiſonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modeſtes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes ſortes de formes. Les hommes ſinceres & vertueux, qui ſont toujours les mêmes, & qui s'aſſujettiſſent aux regles de la vertu, ne ſauroient jamais être auſſi agréables aux Princes, que ceux qui flattent leurs paſſions dominantes. Eurymaque ſavoit la guerre; il étoit capable d'affaires; c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Neſtor, & qui avoit gagné ſa confiance. Il tiroit du fond de ſon cœur, un peu vain & ſenſible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit ſavoir.

Quoique Philoctete ne ſe confiât point à lui, la colere & l'impatience faiſoient en lui ce que la confiance faiſoit dans Neſtor. Eurymaque n'avoit qu'à le contredire; en l'irritant, il découvroit tout. (5) Cet homme avoit reçu de grandes ſommes d'Adraſte, pour lui mander tous les deſſeins des Alliés. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'Armée un certain nombre de tranſfuges, qui devoient l'un après l'autre s'échapper du camp des Alliés, & retourner au ſien. A meſure qu'il y avoit quelque affaire impor-

(5) *Cet homme avoit reçu de grandes ſommes*, &c. Louis XIV faiſoit de même beaucoup de dépenſe en eſpions, dont il étoit très-bien ſervi. Il en avoit dans toutes les Cours & dans toutes les Armées, & ſavoit, par ce moyen, tous les deſſeins des Alliés.

tante à faire ſavoir à Adraſte, Eurymaque faiſoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les ſurprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurymaque ſuſpect.

Cependant Adraſte prévenoit toutes les entrepriſes des Alliés. A peine une réſolution étoit-elle priſe dans le Conſeil, que les Dauniens faiſoient préciſément ce qui étoit néceſſaire pour en empêcher le ſuccès. Télémaque ne ſe laſſoit point d'en chercher la cauſe, & d'exciter la défiance de Neſtor & de Philoctete ; mais ſon ſoin étoit inutile, ils étoient aveuglés.

On avoit réſolu dans le Conſeil d'attendre les Troupes nombreuſes qui devoient arriver, & on avoit fait avancer ſecrétement pendant la nuit cent vaiſſeaux pour conduire plus promptement ces Troupes depuis une Côte de la mer très-rude où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'Armée campoit. Cependant on ſe croyoit en ſûreté ; parce qu'on tenoit avec des Troupes les détroits de la montagne voiſine, qui eſt une Côte preſque inacceſſible de l'Apennin. L'Armée étoit campée ſur les bords du fleuve Galeſe, (*d*) aſſez près de la mer. Cette campagne délicieuſe eſt abondante en pâturages, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une Armée. Adraſte étoit derriere la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit paſſer; mais comme il ſut que les Alliés étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand ſecours,

(*d*) *Galeſe eſt une riviere du Royaume de Naples, qui a ſa ſource près d'Oria, en la Terre d'Otrante, & qui, après avoir coulé vers le Couchant, entre dans le Golfe de Tarente.*

que les vaiſſeaux attendoient des Troupes qui devoient arriver, & que l'Armée étoit diviſée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il ſe hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit ſur le bord de la mer, & paſſa par des chemins qu'on avoit toujours cru abſolument impraticables. Ainſi la hardieſſe & le travail ſurmontent les plus grands obſtacles; ainſi il n'y a preſque rien d'impoſſible à ceux qui ſavent oſer & ſouffrir; ainſi ceux qui s'endorment, comptant que les choſes difficiles ſont impoſſibles, méritent d'être ſurpris & accablés.

Adraſte ſurprit au point du jour les cent vaiſſeaux qui appartenoient aux Alliés. Comme ces vaiſſeaux étoient mal gardés, & qu'on ne ſe défioit de rien, il s'en ſaiſit ſans réſiſtance, & s'en ſervit pour tranſporter ſes Troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galeſe; puis il remonta très-promptement ſur le bord du fleuve. Ceux qui étoient dans les poſtes avancés autour du camp vers la riviere, crurent que ces vaiſſeaux leur amenoient les Troupes qu'on attendoit: on pouſſa d'abord de grands cris de joie. Adraſte & ſes ſoldats deſcendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent ſur les Alliés, qui ne ſe défient de rien; ils les trouvent dans un camp tout ouvert, ſans ordre, ſans Chef, ſans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins, où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrerent avec tant de vigeur, que cette jeuneſſe Lacédémonienne étant ſurpriſe, ne put réſiſter. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarraſſent les uns les autres dans cette confuſion, Adraſte fait mettre le feu au camp. Auſſi-tôt la flamme s'éleve

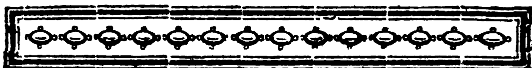
des pavillons, & monte jusqu'aux nues: le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraine par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables & les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flamme de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp est comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante, qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ses Troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp; mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux. Il commence à faire sortir sa jeunesse Lacédémonienne encore à demi désarmée; mais Adraste ne les laisse point respirer. D'un côté une troupe d'Archers adroits perce de fleches innombrables les soldats de Phalante; de l'autre des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit, à la lueur du feu, les Troupes qui s'enfuient. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu; il nage dans le sang; il ne peut s'assouvir de carnage: les lions & les tigres n'égalent point sa furie, quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les Troupes de Phalante succombent, & le courage les abandonne. La pâle mort, conduite par une furie infernale, dont la tête est hérissée de serpents, glace le sang de leurs veines; leurs membres engourdis se refroidissent, & leurs genoux chancelants leur ôtent même l'espérance de la fuite.

Phalante, à qui la honte & le désespoir donne encore un reste de force & de vigueur, éleve les mains & les yeux vers le Ciel; il voit tomber à ses pieds son frere Hyppias sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hyppias étendu par terre, se roule dans la poussiere; un sang noir & bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté; ses yeux se ferment à la lumiere, son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même tout couvert du sang de son frere, & ne pouvant le secourir, se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser; son bouclier est percé de mille traits; il est blessé en plusieurs endroits de son corps; il ne peut plus rallier ses Troupes fugitives. Les Dieux le voient, & ils n'en ont aucune pitié.

Fin du seizieme Livre.





LIVRE XVII.

SOMMAIRE.

Télémaque s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphiclès, fils d'Adraste, repousse l'Ennemi victorieux, & remporteroit sur lui une victoire complette, si une tempête survenant, ne faisoit finir le combat. Ensuite Télémaque fait emporter les blessés, prend soin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obseques de son frere Hyppias, dont il lui va présenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.

JUPITER au milieu de toutes les Divinités céleftes, regardoit, du haut de l'Olympe, ce carnage des Alliés. En même-temps il consultoit les immuables destinées, & voyoit tous les Chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciseau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter, quelle seroit sa volonté. Mais le Pere des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majestueuse : Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les Alliés, vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis ; mais ce spectacle est bien trompeur ; la gloire & la prospérité des méchants est courte ; Adraste, impie & odieux par sa mauvaise foi, ne remportera point une entiere victoire. Ce malheur n'arrive aux Alliés que pour leur apprendre à se corriger, & à mieux garder

le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor & Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déjà brûlée ; que la flamme, poussée par les vents, s'avançoit toujours; que leurs troupes étoient en désordre, & que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, assemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp, pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu & inconsolable, oublie sa douleur. Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui, paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente ; mais qui les avoit fait faire à Vulcain, dans les cavernes fumantes du Mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du soleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui disputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une Ville naissante. Neptune de son trident frappoit la terre, & on en voyoit sortir un cheval fougueux. Le feu sortoit de ses yeux, & l'écume de sa bouche ; ses crins flottoient au gré du vent ; ses jambes souples & nerveuses se replioient avec vigueur & légéreté. Il ne marchoit point ; il sautoit à force de reins, mais avec tant de vîtesse qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitants

de sa nouvelle Ville, l'Olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit son fruit, représentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déesse demeuroit victorieuse par ses dons simples & utiles, & la superbe Athenes portoit son nom.

L'on voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux Arts, qui étoient des enfants tendres & aîlés. Ils se refugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlants se refugient autour de leur mere, à la vue d'un loup affamé, qui, d'une gueule béante & enflammée, s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un visage dédaigneux & irrité, confondoit, par l'excellence de ses ouvrages, la folle témérité d'Arachné, (e) qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres exténués se défiguroient & se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui, dans la guerre des Géants, servoit de conseil à Jupiter même, & soutenoit tous les autres Dieux étonnés. Elle étoit aussi représentée avec sa lance & son égide sur les bords du Xanthe, (f) & du Simoïs, (g) menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillants

(e) *Arachné, fille d'Idomon, du Pays de Lydie, fut changée en Araignée par Minerve, parce qu'elle croyoit mieux travailler en tapisseries que cette Déesse, à qui on en attribue l'invention.*

(f) *Le Xanthe ou Scamandre est une riviere de l'ancien Royaume de Troye, qui tombe dans la mer Egée.*

(g) *Le Simoïs est une riviere du même Pays, qui se mêle avec le Scamandre, & qui tombe avec lui dans la mer Egée.*

Capitaines Troyens, & du redoutable Hector même; enfin, introduisant Ulysse dans cette fatale machine, qui devoit, en une seule nuit, renverser l'Empire de Priam.

D'un autre côté, le bouclier représentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna, qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit les Peuples épars çà & là, cherchant leur nourriture par la chasse, ou cueillant les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentoit une charrue, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue; puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur, avec sa faux, coupoit les doux fruits de la terre, & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance & à faire naître tous les plaisirs. Les Nymphes couronnées de fleurs, dansoient ensemble dans une prairie, sur le bord d'une riviere, auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte, les Faunes & les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres & de plusieurs grappes de raisin. C'étoit une beauté molle, avec je ne sais quoi de noble, de passionné & de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne, (b) lorsqu'il la trouva seule,

(b) *Ariadne, fille de Minos & de Pasiphaë, donna à Thésée un fil pour se conduire dans le Labyrinthe sans s'égarer, & le suivit jusques dans l'Isle de Naxos, où cet ingrat l'aban-*

abandonnée & abymée dans la douleur ſur un rivage inconnu.

Enfin, on voyoit, de toutes parts, un Peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les Temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouſes, laſſés du travail de la journée : les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfants qu'elles careſſoient. On voyoit auſſi des Bergers qui paroiſſoient chanter, & quelques-uns danſoient au ſon du chalumeau. Tout repréſentoit la paix, l'abondance & les délices; tout paroiſſoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups ſe jouer au milieu des moutons. Le lion & le tigre ayant quitté leur férocité, paiſſoient avec les tendres agneaux. Un petit Berger les menoit enſemble ſous ſa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque s'étant revêtu de ces armes divines, au-lieu de prendre ſon bouclier ordinaire, prit la terrible égide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris, prompte Meſſagere des Dieux. Iris lui avoit enlevé ſon bouclier ſans qu'il s'en apperçût, & lui avoit donné en la place cette égide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flammes; il appelle à lui, d'une voix forte, tous les Chefs de l'Armée; & cette voix ranime déjà tous les Alliés éperdus. Un feu divin étincele dans les yeux du jeune Guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre & tranquille, toujours appliqué à donner des ordres,

donna à la merci des bêtes. Ce fut là où Bacchus la vit, & en fut charmé.

comme pourroit faire un ſage vieillard attentif à régler ſa famille, & à inſtruire ſes enfants; mais il eſt prompt & rapide dans l'exécution : ſemblable à un fleuve impétueux, qui non-ſeulement roule avec précipitation ſes flots écumeux, mais qui entraîne encore dans ſa courſe les plus peſants vaiſſeaux dont il eſt chargé.

Philoctete, Neſtor, & les Chefs des Mandu-riens & des autres Nations ſentent dans le fils d'Ulyſſe je ne ſais quelle autorité, à laquelle il faut que tous cedent. L'expérience des vieillards leur manque, le conſeil & la ſageſſe ſont ôtés à tous les Commandants; la jalouſie même, ſi naturelle aux hommes, s'éteint dans tous les cœurs; tous ſe taiſent, tous admirent Télémaque, tous ſe rangent pour lui obéir, ſans y faire de réflexion, & comme s'ils y euſſent été accoutumés. Il s'avance & monte ſur une colline, d'où il obſerve la diſpoſition des ennemis; puis tout-à-coup il juge qu'il faut ſe hâter de les ſurprendre dans le déſordre où ils ſe ſont mis, en brûlant le camp des Alliés. Il fait le tour en diligence, & tous les Capitaines les plus expérimentés le ſuivent; il attaque les Dauniens par-derriere, dans un temps où ils croyoient l'Armée des Alliés enveloppée dans les flammes de l'embraſement. Cette ſurpriſe les trouble. Ils tombent ſous la main de Télémaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'Automne tombent des forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'Hyver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre eſt couverte des hommes que Télémaque renverſe. De ſon dard il perce le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfants d'Adraſte. Celui-ci oſa ſe préſenter contre lui au combat pour ſauver

la vie de ſon Pere, qui penſa être ſurpris par Télémaque.

Le fils d'Ulyſſe & Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adreſſe & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parents; mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, & qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moiſſonneur. Enſuite Télémaque renverſe Euphorion, le plus célebre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin, ſon glaive perce Cléomenes, nouveau marié, qui avoit promis à ſon épouſe de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraſte frémit de rage, voyant la mort de ſon fils, celle de pluſieurs Capitaines, & la victoire qui échappe de ſes mains. Phalante, preſqu'abattu à ſes pieds, eſt comme une victime à demi égorgée qui ſe dérobe au couteau ſacré, & qui s'enfuit loin de l'Autel. Il ne falloit plus à Adraſte qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante noyé dans ſon ſang & dans celui des ſoldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque, qui s'avance pour le ſecourir. En ce moment la vie lui eſt rendue; un nuage qui couvroit déjà ſes yeux, ſe diſſipe. Les Dauniens ſentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante, pour aller repouſſer un plus dangereux ennemi. Adraſte eſt tel qu'un tigre, à qui des Bergers aſſemblés arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les Alliés de leur implacable ennemi. Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'U-

lysse une victoire si prompte & si facile. Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes.

L'impie Adraste fut donc conservé par le Pere des Dieux, afin que Télémaque eût le temps d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter assembla dans les airs, sauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre Pole; & dans le moment où ils éblouissoient les yeux par leurs feux perçants, on retomboit dans les affreuses ténebres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'instant, servit encore à séparer les deux Armées.

Adraste profita du secours des Dieux, sans être touché de leur pouvoir, & mérita, par cette ingratitude, d'être réservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses Troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit jusqu'à la riviere; il le fit avec tant d'industrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressource & de présence d'esprit. Les Alliés animés par Télémaque, vouloient le poursuivre; mais à la faveur de cet orage, il leur échappa, comme un oiseau d'une aile légere échappe aux filets des chasseurs.

Les Alliés ne songerent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leurs pertes. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades & les blessés manquant de forces pour se traîner hors des tentes, n'avoient pu se garantir du feu; ils paroissoient à

demi-brûlés, pouſſant vers le ciel, d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé ; il ne put retenir ſes larmes ; il détourna pluſieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur & de compaſſion : il ne pouvoit voir ſans frémir ces corps encore vivants & dévoués à une longue & cruelle mort : ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on a brûlées ſur les Autels, & dont l'odeur ſe répand de tous côtés.

Hélas ! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pouſſe les malheureux mortels ? Ils ont ſi peu de jours à vivre ſur la terre ; ces jours ſont ſi miſérables ! Pourquoi précipiter une mort déjà ſi prochaine ? Pourquoi ajouter tant de déſolations affreuſes à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie ſi courte ? Les hommes ſont tous freres, & ils s'entre-déchirent ; les bêtes farouches ſont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres ; ils n'attaquent que les animaux d'eſpece différente. L'homme ſeul, malgré ſa raiſon, fait ce que les animaux ſans raiſon ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas aſſez de terre dans l'Univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de Terres déſertes ? Le Genre-humain ne ſauroit les remplir. Quoi donc ! (6) une fauſſe gloire, un vain

(6) *Une fauſſe gloire, un vain titre de Conquérant, &c.* Ce paragraphe renferme une triſte peinture des maux dont Louis XIV a été la cauſe, par les guerres cruelles que ſon ambition a allumées dans toute l'Europe. L'Auteur répete ſouvent le mot de *gloire*, parce qu'en effet ce Monarque n'a preſque jamais allégué d'autre motif dans les guerres qu'il a déclarées à ſes voiſins.

titre de Conquérant, qu'un Prince veut acquérir, allume la guerre dans des Pays immenses! Ainsi un seul homme, donné au monde par la colere des Dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes; que tout ce qui échappe au fer & au feu, ne puisse échapper à la faim, encore plus cruelle; afin que cet homme, qui se joue de la nature humaine entiere, trouve dans cette destruction générale son plaisir & sa gloire. Quelle gloire monstrueuse! Peut-on trop abhorrer & trop mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité?

Non, non, bien-loin d'être des demi-Dieux, ce ne sont pas même des hommes; ils doivent être même en exécration dans tous les siecles, dont ils ont cru être admirés. Oh! que les Rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être justes: ce n'est pas assez; il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du Peuple ne doit être versé que pour sauver ce même Peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité, qui se couvre de beaux prétextes; enfin, les engagements insensibles entraînent presque toujours les Rois dans les guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout sans nécessité, & où ils font autant de mal à leurs Sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonnoit Télémaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades & les mourants; il leur donnoit de

l'argent & des remedes; il les consoloit, & les encourageoit par des discours pleins d'amitié, & envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un se nommoit Traumaphile, & l'autre Nósophuge. Traumaphile avoit été au siege de Troye avec Idoménée, & avoit appris des enfants d'Esculape l'art divin de guérir les plaies. Il répandoit dans les blessures les plus profondes & les plus envenimées, une liqueur odoriférante qui consumoit les chairs mortes & corrompues, sans avoir besoin de faire aucune incision, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les premieres.

Pour Nosophuge, il n'avoit jamais vu les enfants d'Esculape; mais il avoit eu, par le moyen de Mérion, (*i*) un Livre sacré & mystérieux qu'Esculape avoit donné à ses enfants. D'ailleurs, Nosophuge étoit ami des Dieux: il avoit composé des Hymnes en l'honneur des enfants de Latone; (*k*) il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche & sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré.

A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformité de son corps & à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remedes qui faisoient suer, & il montroit par le succès des sueurs, combien la transpiration

(*i*) *Mérion étoit le conducteur du char d'Idoménée & le Chef de l'Armée navale qu'il mena au siege de Troye: c'étoit un Capitaine très-brave & très-expérimenté.*

(*k*) *Latone étoit fille de Cœus: elle eut de Jupiter Apollon & Diane, dans l'Isle d'Asterie.*

facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps : tantôt il donnoit pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, & qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine.

C'est une honte, disoit-il, pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies; car les bonnes mœurs produisent la santé : leur intempérance, disoit-il encore, change en poisons mortels les aliments destinés à conserver la vie. Les plaisirs pris sans modération, abregent plus les jours des hommes, que les remedes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les aliments qui flattent trop le goût, & qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au-lieu de nourrir. Les remedes sont eux-mêmes de véritables maux qui ruinent la nature, & dont il ne faut se servir que dans les pressants besoins. Le grand remede, qui est toujours innocent & toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par-là on fait un sang doux & tempéré, & on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nosophuge étoit moins admirable par ses remedes, que par le régime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remedes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télémaque, pour visiter tous les malades de l'Armée : ils en guérirent beaucoup par leurs remedes;

mais ils en guérirent bien davantage par le ſoin qu'ils prirent pour les faire ſervir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de ſobriété exacte dans leur convaleſcence.

Tous les Soldats touchés de ſes ſecours rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'Armée des Alliés. Ce n'eſt pas un homme, diſoient-ils, c'eſt ſans doute quelque Divinité bienfaiſante ſous une figure humaine. Du moins, ſi c'eſt un homme, il reſſemble moins au reſte des hommes qu'aux Dieux; il n'eſt ſur la terre que pour faire du bien; il eſt encore plus aimable par ſa douceur & par ſa bonté que par ſa valeur. O! ſi nous pouvions l'avoir pour Roi! mais les Dieux le réſervent pour quelque Peuple plus heureux qu'ils chériſſent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il (7) alloit la nuit viſiter les quartiers du camp par précaution contre les ruſes d'Adraſte, entendoit ces louanges qui n'étoient point ſuſpectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent ſouvent en face aux Princes, ſuppoſant qu'ils n'ont ni modeſtie, ni délicateſſe, & qu'il n'y a qu'à les louer ſans meſure, pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulyſſe ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit ſouffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en ſecret loin

(7) *Alloit la nuit viſiter les quartiers, &c.* Le Duc de Savoie a fait la même choſe plus d'une fois: il alloit auſſi *incognitò* dans les Caffés & autres lieux publics de Turin pour entendre ce qu'on y diſoit de lui, avec cette différence qu'il y entendoit ſouvent autre choſe que des louanges. Mais on ne dit pas qu'il ait jamais fait punir perſonne pour cela.

de lui, & qu'il avoit véritablemeut méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-là; il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les Dieux ont attaché à la seule vertu, & que les méchants, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire : mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir; aussi-tôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point sa hauteur naturelle, & son indifférence pour les hommes; il avoit une honte secrete d'être né si dur, & de paroître si inhumain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'est vous, disoit-il, ô grande Déesse! qui m'avez donné Mentor pour m'instruire, & pour corriger mon mauvais naturel; c'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même; c'est vous qui retenez mes passions impétueuses; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux: sans vous je serois haï, & digne de l'être; sans vous je ferois des fautes irréparables; je serois comme un enfant qui, ne sentant pas sa foiblesse, quitte sa mere, & tombe dès le premier pas.

Nestor & Philoctete étoient étonnés de voir Télémaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingénieux pour prévenir tous les besoins : ils ne savoient que croire; ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage, fut le soin qu'il prit des funerailles d'Hyppias : il alla lui-même retirer son corps sanglant & défiguré, de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts; il versa sur lui des larmes pieuses. Il dit : O grande ombre! tu le

fais maintenant combien j'ai eftimé ta valeur. Il eft vrai que ta fierté m'avoit irrité; mais tes défauts venoient d'une jeuneffe ardente. Je fais combien cet âge a befoin qu'on lui pardonne. Nous euffions dans la fuite été fincérement unis: j'avois tort de mon côté. O Dieux! pourquoi me le ravir, avant que j'aie pu le forcer de m'aimer?

Enfuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes; puis on prépara, par fon ordre, un bucher. Les grands pins gémiffant fous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfants de la terre, qui fembloient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes font fi vertes & fi ornées d'un épais feuillage, les hêtres qui font l'honneur des forêts, viennent tomber fur le bord du fleuve Galefe. Là s'éleve, avec ordre, un bucher, qui reffemble à un bâtiment régulier; la flamme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jufqu'au ciel.

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renverfées & leurs yeux baiffés: la douleur amere eft peinte fur ces vifages fi farouches, & les larmes coulent abondamment; puis on voyoit venir Phérécide, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de furvivre à Hyppias, qu'il avoit élevé depuis fon enfance. Il levoit vers le Ciel fes mains, & fes yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hyppias, il refufoit toute nourriture; le doux fommeil n'avoit pu appefantir fes paupieres, ni fufpendre un moment fa cuifante peine: il marchoit d'un pas tremblant, fuivant la foule, & ne fachant où il alloit. Nulle parole ne fortoit de fa bouche; car fon cœur

Fig. VIII.



G. D. Heumann sc. Sub Directione Academiae Caesareo Franciscae Aug. Vindel.

Pompe funèbre d'Hippias.

I. W. Baumgartner delineavit

étoit trop ſerré : c'étoit un ſilence de déſeſpoir & d'abattement. Mais quand il vit le bucher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria : O Hyppias, Hyppias! Je ne te verrai plus; Hyppias n'eſt plus, & je vis encore! O mon cher Hyppias! C'eſt moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriſer la mort : je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu récueillerois mon dernier ſoupir. O Dieux cruels! vous prolongez ma vie pour me faire voir la fin de celle d'Hyppias! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de ſoins! Je ne te verrai plus; mais je verrai ta mere qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe. O chere ombre! appelle-moi ſur les rives du Styx : la lumiere m'eſt odieuſe; c'eſt toi ſeul, mon cher Hyppias, que je veux revoir. Hyppias! Hyppias! ô mon cher Hyppias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hyppias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent. La mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté, & les graces étoient encore à demi peintes ſur ſon viſage pâle : on voyoit flotter autour de ſon cou, plus blanc que la neige, mais penché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys (*l*) ou de Ganimede, qui alloient être réduits en cendres. On remarquoit

(*l*) *Atys étoit un jeune homme de Phrygie, fort aimé de Cibele, & qui préſidoit aux ſacrifices de cette Déeſſe, à condition de garder ſa chaſteté. Mais ayant violé ſon vœu, il s'emporta de fureur contre lui-même, & ſe fit Eunuque. Cibele le changea enſuite en Pin.*

dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait descendre dans le Royaume sombre de Pluton.

Télémaque triste & abattu suivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bucher, le fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hyppias! car je n'ose te nommer mon ami. Appaise-toi, ô ombre! qui as mérité tant de gloire. Si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur. Tu es délivré des miseres où nous sommes encore, & tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! que je serois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre; que les Champs Elisées lui soient ouverts; que la renommée conserve ton nom dans tous les siecles, & que tes cendres reposent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'Armée poussa un cri. On s'attendrissoit sur Hyppias, dont on racontoit les grandes actions; & la douleur de sa mort rappellant toutes ses bonnes qualités, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse & une mauvaise éducation lui avoient donnés; mais on étoit encore plus touché des sentiments tendres de Télémaque. Est-ce donc là, disoit-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre; sans doute Minerve, qui a tant aimé son Pere, l'aime aussi; sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant, avec la sagesse, un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déjà consumé par les flammes. Télé-

Télémaque lui-même arrosa de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante. Celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures, & dans son extrême foiblesse il entrevoyoit de près les portes sombres des Enfers.

Déjà Traumaphile & Nosophuge, envoyés par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de leur Art : ils rappelloient peu à peu son ame prête à s'envoler; de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'insinuoit de veine en veine jusqu'au fond de son cœur; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance cessant, la douleur succéda : il commença à sentir la perte de son frere, qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Hélas! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins de me faire vivre? Ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & suivre mon cher Hyppias? Je l'ai vu périr tout auprès de moi. O Hyppias! la douceur de ma vie, mon frere, mon cher frere, tu n'es plus! Je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes! O Dieux, ennemis des hommes! Il n'y a plus d'Hyppias pour moi! Est-il possible! Mais n'est-ce point un songe? Non, il n'est que trop vrai. O Hyppias! Je t'ai perdu, je t'ai vu mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger; je veux immoler à tes manes le cruel Adraste, teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur,

de peur qu'elle n'augmentât ses maux, & n'empêchât l'effet des remedes. Tout-à-coup il apperçoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires : il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télémaque & Hyppias : la douleur de la perte d'Hyppias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré sanglant & à demi mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres si cheres de son frere Hyppias, il versa un torrent de larmes, il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languissante, entrecoupée de sanglots :

Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer : je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre ; mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher. Sans vous le corps de mon frere auroit été la proie des vautours ; sans vous son ombre, privée de la sépulture, seroit malheureusement errante sur les rives du Styx, toujours repoussée par l'impitoyable Caron. (*m*) Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ? O Dieux ! récompensez-le, & délivrez-moi d'une vie si malheureuse. Pour vous, ô Télémaque ! rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frere, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuisé & abattu d'un excès de douleur. Télémaque se

(*m*) *Caron, fils d'Erebus & de la Nuit, Bâtelier d'Enfer, qui passe les ames dans sa barque sur le fleuve du Styx & les autres fleuves d'Enfer.*

tint auprès de lui ſans oſer lui parler, & attendant qu'il reprît ſes forces. Bientôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baiſa pluſieurs fois, l'arroſa de ſes larmes, & dit : O cheres, ô précieuſes cendres! quand eſt-ce que les miennes ſeront renfermées avec vous dans cette même urne? O ! ombre d'Hyppias, je te ſuis dans les Enfers : Télémaque nous vengera tous deux.

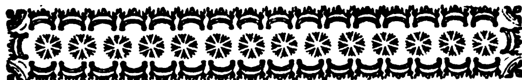
Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour, par les ſoins des deux hommes qui avoient la ſcience d'Eſculape. Télémaque étoit ſans ceſſe avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer ſa guériſon, & toute l'Armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il ſecouroit ſon plus grand ennemi, que la valeur & la ſageſſe qu'il avoit montrées en ſauvant dans la bataille l'Armée des Alliés. En même-temps Télémaque ſe montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre : il dormoit peu, & ſon ſommeil étoit ſouvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit comme du jour, ou par la viſite de tous les quartiers du camp, qu'il ne faiſoit jamais deux fois de ſuite aux mêmes heures, pour mieux ſurprendre ceux qui n'étoient pas aſſez vigilants; il revenoit ſouvent dans ſa tente couvert de ſueur & de pouſſiere : ſa nourriture étoit ſimple; il vivoit comme les ſoldats, pour leur donner l'exemple de la ſobriété & de la patience. L'Armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des ſoldats, en ſouffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie ſi pénible, ſe fortifioit &

s'endurcissoit chaque jour : il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres qui sont comme la fleur de la premiere jeunesse; son teint devenoit plus brun & moins délicat, ses membres moins mous & plus nerveux. (8)

(8) Toute cette peinture du soin que Télémaque prenoit des Soldats, de son attention à les soulager dans leurs besoins, de sa vigilance à les tenir dans une exacte discipline, de sa tendresse à partager toutes leurs incommodités, est un tableau du Vicomte de Turenne, qui étoit appellé le Pere des Soldats, & qui leur distribuoit le pain de sa table, plutôt que de leur voir souffrir la faim.

Fin du dix-septieme Livre.





LIVRE XVIII.

SOMMAIRE.

Télémaque persuadé par divers songes, que son Pere Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les Enfers : il se dérobe du camp, étant suivi de deux Crétois, jusqu'à un Temple près de la fameuse caverne d'Acherontia : il s'y enfonce au travers des ténebres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque : il va se présenter devant Pluton, qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son Pere : il traverse le Tartare, où il voit les tourments que souffrent les ingrats, les parjures, les impies, les hypocrites, & sur-tout les mauvais Rois.

ADRASTE, dont les Troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriere la montagne d'Aulon, (*a*) pour attendre divers secours, & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis; semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts, & rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Télémaque ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu,

(*a*) *Aulon, aujourd'hui Caulo, est une montagne de la Calabre Ultérieure, vers le Cap de Stilo, sur laquelle est une Ville de même nom, autrefois Episcopale, & Suffragante de Reggio.*

& qu'il cacha à tous les Chefs de l'Armée. Il y avoit déjà long-temps qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui représentoient son pere Ulysse. Cette chere image revenoit toujours sur la fin de la nuit, avant que l'aurore vînt chasser du ciel, par ses feux naissants, les inconstantes étoiles, & de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeants. Tantôt il croyoit voir Ulysse nud dans une Isle fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de Nymphes, qui lui jettoient des habits pour se couvrir : tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclatant d'or & d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaisir & admiration. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à-coup dans des festins, où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muses.

Télémaque, en s'éveillant, s'attristoit de ces songes si agréables. O mon Pere! ô mon cher Pere Ulysse! s'écrioit-il, les songes les plus affreux me seroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu dans le séjour des Ames bienheureuses, que les Dieux récompensent de leur vertu par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs Elisées. O qu'il est cruel de n'espérer plus! Quoi donc, ô mon cher Pere! je ne vous verrai jamais; jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine; jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse; jamais je ne baiserai ces mains, ces cheres mains, ces mains victo-

rieuſes qui ont abattu tant d'ennemis! Elles ne puniront point les inſenſés Amants de Pénélope, & Ithaque ne ſe relevera jamais de ſa ruine!

O Dieux ennemis de mon Pere! vous m'envoyez ces ſonges funeſtes pour arracher toute eſpérance de mon cœur; c'eſt m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je? hélas! je ne ſuis que trop certain que mon Pere n'eſt plus; je vais chercher ſon ombre juſques dans les Enfers. Théſée (*b*) y eſt bien deſcendu: Théſée, cet impie, qui vouloit outrager les Divinités infernales; & moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y deſcendit. Je ne ſuis pas Hercule; mais il eſt beau d'oſer l'imiter. Orphée (*c*) a bien touché, par le récit de ſes malheurs, le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable. Il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivants. Je ſuis plus digne de compaſſion qu'Orphée; car ma perte eſt plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille ſemblable à tant d'autres, avec le ſage Ulyſſe, admiré de toute la Grece? Allons, mourons, s'il le faut: pourquoi craindre la mort, quand on ſouffre tant dans la vie? O Pluton! ô Proſerpine! j'éprouverai bientôt ſi vous êtes auſſi impitoyables qu'on le dit. O mon Pere! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir ſi vous n'êtes point dans les ſombres demeures des morts. Si les Dieux me refuſent de vous poſſéder ſur la terre, & de jouir de la lumiere du

(*b*) *Théſée, fils d'Egée, Roi d'Athenes, deſcendit aux Enfers avec Pirithoüs pour enlever Proſerpine. Il y fut enchaîné par l'ordre de Pluton, juſqu'à ce qu'Hercule le vînt délivrer.*

(*c*) *Orphée deſcendit aux Enfers pour enlever ſa femme Euridice. Il l'en auroit retirée, s'il ne l'eût regardée trop tôt, contre le commandement de Proſerpine.*

Soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le Royaume de la nuit.

En disant ces paroles, Télémaque arrosoit son lit de ses larmes. Aussi-tôt il se levoit, & cherchoit par la lumiere à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causée; mais c'étoit une fleche qui avoit percé son cœur, & qu'il portoit par-tout avec lui. Dans cette peine, il entreprit de descendre aux Enfers par un lieu célebre, qui n'étoit pas éloigné du camp. On l'appelloit *Acherontia*, (*d*) à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse, de laquelle on descendoit sur les rives de l'Achéron, par lequel les Dieux même craignent de jurer. La Ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne de laquelle les timides mortels n'osoient approcher. Les Bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur souffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs; on n'y sentoit jamais les doux zéphyrs, ni les graces naissantes du Printemps, ni les riches dons de l'Automne; la terre aride y languissoit: on voyoit seulement quelques arbustes dépouillés, & quelques cyprès funestes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refusoit aux Laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit

(*d*) *Acherontia étoit une Ville de la Pouille, située sur une montagne, à l'extrémité de l'Italie. Au pied de cette montagne est une caverne où le fleuve Achéron se précipite avec tant d'impétuosité, que les Poëtes ont appellé ce lieu une entrée de l'Enfer. C'est par-là qu'Hercule y descendit, & qu'il en tira le Cerbere.*

bloit en vain y promettre ses doux fruits : les grappes de raisin se desséchoient au-lieu de mûrir. Les Nayades tristes ne faisoient point couler une onde pure, leurs flots étoient toujours amers & troubles ; les oiseaux ne chantoient jamais dans cette Terre hérissée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer : ils alloient chanter leurs amours sous un Ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croassement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux. L'herbe même y étoit amere ; & les troupeaux qui la paissoient, ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la genisse, & le Berger, tout abattu, oublioit sa musette & sa flûte.

De cette caverne sortoit, de temps en temps, une fumée noire & épaisse, qui faisoit une espece de nuit au milieu du jour. Les Peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour appaiser les Divinités infernales ; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinités cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit sans cesse sur lui, & qui le couvroit de son Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priere de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux Enfers, pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire aux Rois des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son Empire.

Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit : il marche à la clarté de la Lune, & il in-

voque cette puiſſante Divinité, qui étant dans le Ciel l'aſtre brillant de la nuit, & ſur la terre la chaſte Diane, eſt aux Enfers la redoutable Hécaté. Cette Divinité écouta favorablement ſes vœux, parce que ſon cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à ſon pere.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'Empire ſouterrein mugir. La terre trembloit ſous ſes pas; le Ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui ſembloient tomber ſur la terre. Le jeune fils d'Ulyſſe ſentit ſon cœur ému, & tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur glacée; mais ſon courage le ſoutint: il leva les yeux & les mains au Ciel. Grands Dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces préſages que je crois heureux; achevez votre ouvrage. Il dit; & redoublant ſes pas, il ſe préſenta hardiment.

Auſſi-tôt la fumée épaiſſe, qui rendoit l'entrée de la caverne funeſte à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, ſe diſſipa; l'odeur empoiſonnée ceſſa pour un peu de temps. Télémaque entra ſeul; car quel autre mortel eût oſé le ſuivre? Deux Crétois, qui l'avoient accompagné juſqu'à une certaine diſtance de la caverne, & auxquels il avoit confié ſon deſſein, demeurerent tremblants & à demi-morts aſſez loin delà, dans un Temple, faiſant des vœux, & n'eſpérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulyſſe, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténebres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & ſombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit ſur la terre: il remarque les ombres légeres qui voltigent autour de lui; il les écarte avec ſon épée: enſuite il voit les triſtes bords du fleuve marécageux, dont

Fig. I



Telemaque va aux Enfers.

I. W. Baumgartner delineavit

les eaux bourbeuſes & dormantes ne font que tournoyer; il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la ſépulture, qui ſe préſentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieilleſſe éternelle eſt toujours triſte & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repouſſe, & admet d'abord dans ſa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémiſſements d'une ombre qui ne pouvoit ſe conſoler.

Quel eſt donc, lui dit-il, votre malheur? Qui étiez-vous ſur la terre? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan, Roi de la ſuperbe Babylone: tous les Peuples de l'Orient trembloient au ſeul bruit de mon nom; je me faiſois adorer par les Babyloniens dans un Temple de marbre, où j'étois repréſenté par une ſtatue d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie; jamais perſonne n'oſa me contredire ſans être auſſi-tôt puni. On inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour me rendre la vie plus délicieuſe; j'étois encore jeune & robuſte. Hélas! que de proſpérités ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le Trône! Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu; elle m'a empoiſonné; je ne ſuis plus rien. On mit hier, avec pompe, mes cendres dans une urne d'or; on pleura, on s'arracha les cheveux; on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flammes de mon bucher pour mourir avec moi; on va encore gémir au pied du ſuperbe tombeau où l'on a mis mes cendres; mais perſonne ne me regrette: ma mémoire eſt en horreur même dans ma famille, & ici-bas je ſouffre déjà d'horribles traitements.

Télémaque touché de ce ſpectacle, lui dit: Etiez-vous véritablement heureux pendant votre regne? Sentiez-vous cette douce paix, ſans laquelle le cœur demeure toujours ſerré & flétri au milieu des délices? Non, répondit le Babylonien, je ne ſais même ce que vous voulez dire. Les Sages vantent cette paix comme l'unique bien; pour moi je ne l'ai jamais ſentie; mon cœur étoit ſans ceſſe agité de deſirs nouveaux, de crainte & d'eſpérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes paſſions; j'avois ſoin d'entretenir cette ivreſſe pour la rendre continuelle : le moindre intervalle de raiſon tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui; toute autre me paroît une fable & un ſonge. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainſi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche, qui a été amolli par les proſpérités, & qui n'eſt point accoutumé à ſupporter conſtamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques eſclaves, qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funérailles. Mercure les avoit livrés à Caron avec leur Roi, & leur avoit donné une puiſſance abſolue ſur ce Roi qu'ils avoient ſervi ſur la terre. Ces ombres d'eſclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan : elles la tenoient enchaînée, & lui faiſoient les plus cruelles indignités. L'un lui diſoit : N'étions-nous pas hommes auſſi-bien que toi? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu? & ne falloit-il pas te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes? Un autre, pour lui inſulter, diſoit : Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme; car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit : Hé

bien! où ſont maintenant tes flatteurs? Tu n'as plus rien à donner, malheureux; tu ne peux plus faire aucun mal; te voilà devenu eſclave de tes eſclaves même. Les Dieux ſont lents à faire juſtice; mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan ſe jettoit le viſage contre terre, arrachant ſes cheveux dans un excès de rage & de déſeſpoir. Mais Caron diſoit aux eſclaves : Tirez-le par ſa chaîne; relevez-le, malgré lui; il n'aura pas même la conſolation de cacher ſa honte. Il faut que toutes les ombres du Styx en ſoient témoins, pour juſtifier les Dieux qui ont ſouffert ſi long-temps que cet impie régnât ſur la terre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien! que le commencement de tes douleurs: prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, Juge des Enfers.

Pendant ce diſcours du terrible Caron, la barque touchoit déjà le rivage de l'Empire de Pluton; toutes les ombres accouroient pour conſidérer cet homme vivant, qui paroiſſoit au milieu de ces morts dans la barque. Mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, ſemblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour diſſipe. Caron, montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des Dieux; puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le Royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivants, hâte-toi d'aller où les deſtins t'appellent; vas par ce chemin ſombre au Palais de Pluton, que tu trouveras ſur ſon Trône : il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'eſt défendu de te découvrir le ſecret.

Auſſi-tôt Télémaque s'avance à grands pas:

il voit de tous côtés voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la mer; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête, quand il aborde le noir ſéjour de l'impitoyable Pluton: il ſent ſes genoux chancelants, la voix lui manque; & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles: Vous voyez, ô terrible Divinité! le fils du malheureux Ulyſſe: je viens vous demander ſi mon Pere eſt deſcendu dans votre Empire, ou s'il eſt encore errant ſur la terre.

Pluton étoit ſur un Trône d'ébene; ſon viſage étoit pâle & ſévere, ſes yeux creux & étincelants, ſon front ridé & menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumiere offenſe les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attiroit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur: elle jouiſſoit d'une beauté toujours nouvelle; mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines je ne ſais quoi de dur & de cruel de ſon époux.

Aux pieds du Trône étoit la Mort pâle & dévorante, avec ſa faux tranchante, qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Autour d'elles voloient les noirs ſoucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégoûtantes de ſang & couvertes de plaies, les haines injuſtes, l'avarice qui ſe ronge elle-même, le déſeſpoir qui ſe déchire de ſes propres mains, l'ambition forcenée qui renverſe tout; la trahiſon qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits;

l'envie qui verſe ſon venin mortel autour d'elle, & qui ſe tourne en rage dans l'impuiſſance où elle eſt de nuire; l'impiété qui ſe creuſe elle-même un abyme ſans fond, où elle ſe précipite ſans eſpérance; les ſpectres hideux, les fantômes qui repréſentent les morts pour épouvanter les vivants; les ſonges affreux, les inſomnies auſſi cruelles que les triſtes ſonges. Toutes ces images funeſtes environnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le Palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix ſourde, qui fit mugir le fond de l'Erebe: (e) Jeune mortel, le deſtin t'a fait violer cet aſyle ſacré des ombres: ſuis ta haute deſtinée. Je ne te dirai point où eſt ton pere; il ſuffit que tu ſois libre de le chercher. Puiſqu'il a été Roi ſur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais Rois ſont punis, & de l'autre les Champs Eliſées où les bons Rois ſont récompenſés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Eliſées, qu'après avoir paſſé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de ſortir de mon Empire.

A l'inſtant Télémaque ſemble voler dans ces eſpaces vuides & immenſes, tant il lui tarde de ſavoir s'il verra ſon Pere, & de s'éloigner de la préſence horrible du Tyran qui tient en crainte les vivants & les morts. Il apperçoit bientôt aſſez près de lui le noir Tartare: (f) il en ſortoit une fumée noire & épaiſſe, dont l'odeur empeſtée donneroit la mort, ſi elle ſe répandoit

(e) *Erebe. Dieu des Enfers, pere de la Nuit, engendré du Cahos & de l'Obſcurité, eſt ſouvent pris pour l'Enfer même par les Poëtes: c'eſt dans ce dernier ſens qu'il faut l'entendre ici.*

(f) *Le Tartare eſt le lieu où les méchants ſont tourmentés dans les Enfers.*

dans la demeure des vivants. Cette fumée couvroit un fleuve de feu & de tourbillons de flamme, dont le bruit, semblable à celui des torrents les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abymes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque, secrétement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons & des cruautés: il remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faisant semblant d'aimer la Religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour se jouer des hommes crédules. Ces hommes, qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfants qui avoient égorgé leurs peres & leurs meres; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris; les traîtres qui avoient livré leur Patrie après avoir violé tous les serments, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois Juges des Enfers l'avoient ainsi voulu, & voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchants comme le reste des impies; ils veulent encore passer pour bons, & font, par leur fausse vertu, que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les Dieux, dont ils se sont joués, & qu'ils ont rendu méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leurs insultes.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guères coupables, & que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice, les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu ; enfin, ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître à fond, & qui par-là ont nui à la réputation des innocents.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les Dieux. Quoi donc, disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de reconnoissance pour son pere ou pour son ami, de qui on a reçu quelques secours, & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie & tous les biens qu'elle renferme ? Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au pere & à la mere de qui on est né ? Plus ces crimes sont impunis & excusés sur la terre, plus ils sont dans les Enfers l'objet d'une vengeance implacable, à qui rien n'échappe.

Télémaque voyant les trois Juges qui étoient assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussi-tôt le condamné prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant : que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes ; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes, qui ne sont rien. Tu as été vertueux ; mais tu as rapporté tout à ta vertu, à toi-même, & non

aux Dieux, qui te l'avoient donnée; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été ta Divinité; mais les Dieux, qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits. Tu les as oubliés, ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes auxquels tu as voulu plaire; te voilà seul avec toi-même, qui étois ton idole. Apprends qu'il n'y a point de véritable vertu, sans le respect & l'amour des Dieux à qui tout est dû. Ta fausse vertu, qui a longtemps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles, & sur le bien & sur le mal. Ici une lumiere divine renverse tous leurs jugements superficiels; elle condamne souvent ce qu'ils admirent, & justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce Philosophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter lui-même. La complaisance qu'il avoit eue autrefois à contempler sa modération, son courage & ses inclinations généreuses se changent en désespoir. La vue de son propre cœur, ennemi des Dieux, devient son supplice. Il se voit, & ne peut cesser de se voir; il voit la vanité des jugements des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au-dedans de lui, comme si on bouleversoit toutes ses entrailles; il ne se trouve plus le même; tout ap-

pui lui manque dans ſon cœur. Sa conſcience, dont le témoignage lui avoit été ſi doux, s'éleve contre lui, & lui reproche amérement l'égarement & l'illuſion de toutes ſes vertus, qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin; il eſt troublé, conſterné, plein de honte, de remords & de déſeſpoir. Les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur ſuffit de l'avoir livré à lui-même, & que ſon propre cœur venge aſſez les Dieux mépriſés; il cherche les lieux les plus ſombres pour ſe cacher aux autres morts, ne pouvant ſe cacher à lui-même; il cherche les ténebres, & ne peut les trouver : une lumiere importune le ſuit par-tout; par-tout les rayons perçants de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de ſuivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la ſource de ſes maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O inſenſé! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puiſque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien : tous mes pas ont été des égarements; ma ſageſſe n'étoit que folie; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle; j'étois moi-même mon idole.

Enfin, Télémaque apperçut les Rois qui étoient condamnés pour avoir abuſé de leur puiſſance. D'un côté une Furie vengereſſe leur préſentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groſſiere & avide des plus ridicules louanges; leur dureté pour les hommes, dont ils auroient dû faire la félicité; leur inſenſibilité pour la vertu; leur crainte d'entendre la vérité; leur incli-

nation pour les hommes lâches & flatteurs ; leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste, & leur excessive magnificence fondée sur la ruine des Peuples ; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs Citoyens; enfin, leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes & le désespoir de tant de malheureux. Ils se voient sans cesse dans ce miroir : ils se trouvent plus horribles & plus monstrueux que n'est la Chimere (g) vaincue par Belléraphon, (h) ni l'Hydre de Lerne abattue par Hercule, ni Cerbere même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir & venimeux, qui est capable d'empester toute la race des mortels vivants sur la terre.

En même-temps, d'un autre côté, une autre Furie leur repétoit, avec insulte, toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints. L'opposition de ces deux peintures si contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoitque les plus méchantsd'entre

(g) *La Chimere est une montagne de Lybie, dont le sommet jette des flammes, & est habité par des lions: au milieu les chevres y paissent, & au bas on y voit des serpents. D'où est venue la fable, que c'est un monstre qui a la tête d'un lion, le corps de chevre, & la queue de dragon, ou qui a trois têtes semblables à celles de ces animaux.*

(h) *Bellérophon, fils de Glaucus, Roi de Corinthe, fut accusé par Sténobée d'avoir voulu la forcer, quoique ce fût elle qui l'eût sollicité à commettre un adultere. Prœtus, Roi d'Argos, mari de cette femme, ajoutant foi trop légérement à son accusation, envoya Bellérophon à Jobate, Roi de Lycie, pour l'exposer à la mort : celui-ci le fit combattre contre la Chimere, qu'il vainquit étant monté sur le Cheval Pegaze.*

ces Rois, étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchants sont plus craints que les bons, & qu'ils exigent, sans pudeur, les lâches flatteries des Poëtes & des Orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténebres, où ils ne peuvent voir que les insultes & les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde ; au-lieu que sur la terre ils se jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les servir. Dans le Tartare ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves, qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, & il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité ; ils sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du Mont Etna.

Là, Télémaque apperçut des visages pâles, hideux & consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, & ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature : ils n'ont point besoin d'autre châtiment de leurs fautes, que leurs fautes mêmes : ils les voient sans cesse dans toute leur énormité ; elles se présentent à eux comme des spectres horribles ; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir

où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux : ils demandent aux abymes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute ; mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte, & qui ne tarira jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice : ils la voient, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux : sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes ; elle est comme la foudre : sans rien détruire au-dehors, elle pénetre jusqu'au fond des entrailles : semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'ame est comme fondue par ce feu vengeur : il ne laisse aucune consistance, & il ne consume rien ; il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On est arraché à soi-même ; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant ; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, & par une perte de toute espérance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faisoient dresser les cheveux de Télémaque sur la tête, il vit plusieurs des anciens Rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail pour le soulagement des Peuples, qui doit être inséparable de la Royauté.

Ces Rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils : Ne vous avois-je pas recommandé souvent, pendant ma vieillesse & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence ? Ah ! malheureux pere, disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu ; c'est votre exem-

ple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté & la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de mollesse, & avec tant de lâches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flatterie & les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des Rois, (1) ce que les chevaux & les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes, c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de service & qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru; c'est vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuses malédictions, & paroissoient animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces Rois voltigeoient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vengent les Peuples de la dureté de leurs Rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toujours tyrannique, & la mollesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces Rois sévérement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir négligé les biens qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des Peuples, qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les Loix, étoient imputés aux Rois, qui ne doivent régner qu'afin que les Loix régnent

(1) *Ce que les chevaux & les autres bêtes de charge, &c.* C'est précisément de cette expression que se servoit le Cardinal Mazarin pour inspirer au Roi de ne point ménager les François. Il les comparoit à des mulets, qui marchent mieux plus ils sont chargés.

par leur minister[illegible]n leur imputoit au[illegible] tous les désordres qui [illegible]iennent du faste, [illegible]e & de tous les autres excès, qui jette[illegible]om-mes dans un état violent, & dans la te[illegible]ion de violer les Loix pour acquérir du bien. Surtout on traitoit rigoureusement [illegible]s Rois, qui, au-lieu d'être bo[illegible]& vigilants Pasteurs des Peuples, n'avoient [illegible]gé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorants.

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir, dans cet abyme de ténebres & de maux, un grand nombre de Rois, qui, ayant passé sur la terre pour des Rois assez bons, avoient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'être laissés gouverner par des hommes méchants & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'i[illegible]avoient laissé faire par leur autorité : la pl[illegible]t de ces Rois n'avoient été ni bons ni m[illegible]ants, tant leur foiblesse avoit été grande; [illegible]n'avoient jamais craint de ne pas connoîtr[illegible] vérité; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

Fin du dix-huitieme Livre.



LIVRE

LIVRE XIX.

SOMMAIRE.

Télémaque entre dans les Champs Elysées, où il est reconnu par Arcésius, son Bisaïeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant; qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y régnera après lui. Arcésius lui peint la félicité dont jouissent les hommes justes, sur-tout les bons Rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, & fait le bonheur des Peuples qu'ils ont gouvernés : il lui fait remarquer que les Héros qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux. Il les lui montre dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Télémaque; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des Alliés.

LORSQUE Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé, comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine. Il comprit par ce soulagement le malheur de ceux qui y étoient renfermés, sans espérance d'en sortir jamais; il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pieges, tant de difficultés de connoître la vérité pour se défendre contre les autres & contre soi-même! enfin, tant de tourments horribles dans les Enfers, après avoir été si agité, si traversé dans une vie courte! O insensé celui qui cherche à régner! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible, où la vertu lui est moins difficile!

En faisant ces réflexions, il se troubloit au-dedans de lui-[illegible]e : il frémi[illegible]ba dans une consterna[illegible] qui lui fit se[illegible] chose du désespoir de ces malheureu[illegible]oit de considérer. Mais à mesure qu'il s'é[illegible]oit de ce triste séjour des ténebres, de l'horreur & du désespoir, son courage comm[illegible]ça peu à peu à renaître : il [illegible]piroit, & entrevoyoit déjà de loin la douce [illegible]ure lumiere du séjour des Héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons Rois, qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes : ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchants Princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons Rois jouissoient dans les Champs Elisées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces Rois qui étoient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants & fleuris. Mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, & y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leur doux chant. On voyoit tout ensemble les fleurs du Printemps qui naissoient sous les pas, a[illegible] les plus riches fruits de l'Automne qui pendoient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la Canicule: (a) là jamais les noirs Aquilons n'oserent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'Hyver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord

(a) *La Canicule est un signe céleste qui se leve le sixieme jour de Juillet, & qui fait un tour de six semaines, qu'on appelle jours caniculaires.*

d'une dent venimeuſe, & qui porte des viperes entortillées dans ſon ſein & autour de ſes bras ; ni les jalouſies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains deſirs n'approchent jamais de cet heureux ſéjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ſes ſombres voiles y eſt inconnue. Une lumiere pure & douce ſe répand autour des corps de ces hommes juſtes, & les environne de ſes rayons comme d'un vêtement. Cette lumiere n'eſt point ſemblable à la lumiere ſombre qui éclaire les yeux des miſérables mortels, & qui n'eſt que ténebres ; c'eſt plutôt une gloire céleſte qu'une lumiere : elle pénetre plus ſubtilement les corps les plus épais, que les rayons du Soleil ne pénetrent le plus pur cryſtal ; elle n'éblouit jamais : au contraire, elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne ſais quelle ſérénité. C'eſt d'elle ſeule que les hommes bienheureux ſont nourris : elle ſort d'eux, & elle y entre ; elle les pénetre, & s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la ſentent, ils la reſpirent ; elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & de joie ; ils ſont plongés dans cet abyme de délices, comme les poiſſons dans la mer ; ils ne veulent plus rien : ils ont tout ſans rien avoir ; car le goût de lumiere pure appaiſe la faim de leur cœur. Tous leurs deſirs ſont raſſaſiés, & leur plénitude les éleve au-deſſus de tout ce que les hommes vuides & affamés cherchent ſur la terre ; toutes les délices qui les environnent ne leur ſont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laiſſe aucun ſentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au-dehors. Ils ſont tels que les Dieux, qui, raſſaſiés

de nectar & d'ambroisie, ne daigneroient pas se nourrir de viandes grossieres qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même, qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seroient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus. Seulement ils ont pitié des miseres qui accablent les hommes vivants dans le monde; mais c'est une pitié douce & paisible qui n'altere en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages; mais leur joie n'a rien de folâtre, ni d'indécent: c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité & de la vertu qui les transporte. Ils sont, sans interruption, à chaque moment dans le même saisissement de cœur où est une mere qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort; & cette joie qui échappe bientôt à la mere, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux: ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble & l'aveuglement; ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient & de ce qu'ils goûtent; ils foulent à leurs pieds les molles délices & les vaines grandeurs de leur ancienne condi-

tion, qu'ils déplorent; ils repaſſent avec plaiſir ces triſtes, mais courtes années, où ils ont eu beſoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le ſecours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne ſais quoi de divin coule ſans ceſſe au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils ſont heureux, & ſentent qu'ils le ſeront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne font tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies.

Dans ce raviſſement divin, les ſiecles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; & cependant mille & mille ſiecles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle & toujours entiere. Ils regnent tous enſemble, non ſur des Trônes que la main des hommes peut renverſer, mais en eux-mêmes avec une puiſſance immuable; car ils n'ont plus beſoin d'être redoutables par une puiſſance empruntée d'un Peuple vil & miſérable; ils ne portent plus ces vains diadêmes, dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs ſoucis. Les Dieux même les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchoit ſon Pere, & qui avoit eſpéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut ſi ſaiſi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulyſſe, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner enſuite dans la ſociété des mortels. C'eſt ici, diſoit-il, que la véritable vie ſe trouve, & la nôtre n'eſt

qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir si peu dans les Champs Elisées. Il comprit qu'il y a peu de Rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre puissance, & pour rejetter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons Rois sont très-rares; & la plupart sont si méchants, que les Dieux ne feroient pas justes, si, après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Télémaque, ne voyant point son pere Ulysse parmi tous ces Rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte son grand pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable & plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre. On voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort: c'étoit un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les graces de la jeunesse; car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils sont introduits dans les Champs Elisées. Cet homme s'avançoit avec empressement, & regardoit Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui étoit fort chere. Télémaque, qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine & en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils! lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître. Je suis Arcésius, (*b*) pere de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulysse, mon petit-fils,

(*b*) *Arcésius étoit fils de Jupiter: c'est pourquoi l'on appelle son fils, le divin Laërte.*

partît pour aller au siege de Troye. Alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice. Dès-lors j'avois conçu de toi de grandes espérances : elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton Pere, & que les Dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant ! les Dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton Pere. O heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux ; il vit encore ; il est réservé pour relever notre maison dans l'Isle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumiere, & attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, & qui le soir sont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide : rien ne peut arrêter le temps qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils ; toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive & si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussi-tôt séchée qu'éclose : tu te verras changé insensiblement : les graces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante, & ennemie des plaisirs, viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paroît éloigné.

Hélas! tu te trompes, mon fils : il se hâte; le voilà qui arrive. Ce qui vient avec tant de rapidité, n'est pas loin de toi; & le présent qui s'enfuit, est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude & âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures & par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt ton Pere reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui; mais, hélas! ô mon fils! que la Royauté est trompeuse! Quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices; mais de près tout est épineux. Un particulier peut, sans déshonneur, mener une vie douce & obscure. Un Roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce & oisive aux fonctions pénibles du gouvernement : il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui est jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des Peuples, & quelquefois pendant plusieurs siecles. Il doit réprimer l'audace des méchants, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal; il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'Etat a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même; il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition si périlleuse, arme-toi de courage contre toi-même, contre les passions & contre les flatteurs.

En disant ces paroles, Arcésius paroissoit animé

mé d'un feu divin, & montroit à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie. Quand elle est prise pour remplir ses devoirs & pour conduire un Peuple innombrable, comme un pere conduit ses enfants, c'est une servitude accablante, qui demande un courage & une patience héroïque. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincere vertu, possedent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complette.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télémaque : elles s'y gravoient, comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étoient comme une flamme subtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télémaque : il se sentoit ému & embrasé. Je ne sais quoi de divin sembloit fondre son cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secrétement. Il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression. C'étoit un sentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement. Il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte : il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse, son pere, des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse partit pour le siege de Troye.

Ce ressouvenir attendrit son cœur; des larmes douces & mêlées de joie, coulerent de ses yeux; il voulut embrasser une personne si chere; plusieurs fois il essaya inutilement. Cette ombre vaine échappa à ses embrassements, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir. Tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive; tantôt ses levres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer; ses mains s'étendent avec effort, & ne prennent rien. Ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse: il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin, il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leurs siecles, la gloire & le bonheur du Genre-humain. Tu vois le petit nombre des Rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait, avec fidélité, la fonction des Dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre: ce sont des Héros, à la vérité; mais la récompense de leur valeur & de leurs expéditions militaires ne peut être comparée avec celle des Rois sages, justes & bienfaisants.

Parmi ces Héros, tu vois Thésée qui a le visage un peu triste: il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse, & il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hyppolite. (c) Heureux s'il n'eût point été si

(c) *Hyppolite, fils de Thésée & d'Hyppolite, fut accusé par sa belle-mere Phedre, d'avoir voulu attenter à son honneur. Thésée la crut trop légérement, & non content de bannir Hyp-*

prompt & si facile à irriter ! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, (*d*) à cause de cette blessure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris, & qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste & modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long regne ; mais ils ont eu pitié des (*e*) Phtiotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement régner après Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de Peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours, & il a été comme une fleur à peine éclose, que le tranchant de la charrue coupe, & qui tombe avant la fin du jour où on l'avoit vu naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrents & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes : ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomédon, (*f*) & les injustes amours de Pâris.

polite, il pria encore Neptune de venger ce prétendu crime : de sorte que ce jeune Prince étant sur son chariot pour fuir l'indignation de son Pere, trouva au bord de la mer un monstre marin qui effraya tellement ses chevaux, qu'ils le renverserent par terre, & le tuerent à force de le traîner parmi les rochers.

(*d*) *A cause de cette blessure, &c. Achille avoit été plongé trois fois par sa mere dans l'eau du Styx, qui l'avoit rendu invulnérable, excepté au talon, par où elle le tenoit.*

(*e*) *Les Phtiotes & les Dolopes étoient des Peuples de Thessalie, dont Pélée étoit Roi.*

(*f*) *Laomédon, fils & successeur d'Ilus, bâtit les murailles de Troye avec l'aide d'Apollon & de Neptune, à qui il promit, avec serment, une certaine récompense, qu'il leur refusa ensuite. Ils s'en vengerent par divers maux : de sorte que, pour les appaiser, il fut obligé d'exposer sa fille Hésione à être dévorée des monstres marins. Hercule s'offrit de la délivrer, à condition que Laomédon lui donneroit les chevaux engendrés de semence divine qu'il avoit : ce qui lui fut néanmoins refusé par ce perfide, après qu'Hésione eut été sauvée du danger.*

Après avoir ainſi employé cet inſtrument de leurs vengeances, ils ſe ſont appaiſés, & ils ont refuſé aux larmes de Thétis de laiſſer plus long-temps ſur la terre ce jeune Héros, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverſer les Villes & les Royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce viſage farouche? C'eſt Ajax, fils de Télamon, & couſin d'Achille. Tu n'ignores pas, ſans doute, quelle fut ſa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvoit donner ſes armes à nul autre qu'à lui. Ton pere ne crut pas les lui devoir céder; les Grecs jugerent en faveur d'Ulyſſe. Ajax ſe tua de déſeſpoir: l'indignation & la fureur ſont encore peintes ſur ſon viſage. N'approche pas de lui, mon fils; car il croiroit que tu voudrois lui inſulter dans ſon malheur, & il eſt juſte de le plaindre. Ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre bruſquement dans ce ſombre bocage, parce que nous lui ſommes odieux? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible, ſi le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui paſſe, & qui porte encore ſur lui les marques de la perfidie de Clitemneſtre. O mon fils! je frémis en penſant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La diviſion des deux freres Atrée & Thieſte (g) a rempli cette

(g) *Atrée & Thieſte, fils de Pélops & d'Hyppodamie, avoient une haine implacable l'un pour l'autre. Thieſte, qui ne penſoit qu'à chagriner Atrée, déshonora ſon lit, & ſe retira en lieu de ſûreté. Atrée, qui avoit les enfants de Thieſte en ſon pouvoir, feignit d'avoir oublié tout le paſſé, & l'invita à un feſtin: celui-ci s'y trouva; & après qu'on ſe fut levé de table, Atrée lui montra les têtes & les mains coupées de ſes enfants, lui faiſant entendre qu'il avoit mangé leur chair. Thieſte employa ſon fils naturel Ægiſte pour le venger de ſon frere.*

maiſon d'horreur & de ſang. Hélas! combien un crime en attire d'autres! Agamemnon, revenant, à la tête des Grecs, du ſiege de Troye; n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquiſe : telle eſt la deſtinée de preſque tous les Conquérants. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre; mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Auſſi ne ſont-ils que dans la ſeconde demeure des Champs Eliſées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec juſtice, & ont aimé leurs Peuples : ils ſont les amis des Dieux. Pendant qu'Achille & Agamemnon, pleins de leurs querelles & de leurs combats, conſervent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels; pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuiſſantes & vaines, ces Rois juſtes, étant purifiés par la lumiere divine dont ils ſont nourris, n'ont plus rien à deſirer pour leur bonheur : ils regardent avec compaſſion les inquiétudes des mortels; & les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux, leur paroiſſent comme des jeux d'enfants : leurs cœurs ſont raſſaſiés de la vérité & de la vertu qu'ils puiſent dans la ſource : ils n'ont plus rien à ſouffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes; plus de deſirs, plus de beſoins, plus de crainte; tout eſt fini pour eux, excepté leur joie, qui ne peut finir.

Conſidere, mon fils, cet ancien Roi Inachus, qui fonda le Royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieilleſſe ſi douce & ſi majeſtueuſe; les fleurs naiſſent ſous ſes pas; ſa démarche légere reſſemble au vol d'un oiſeau : il tient dans ſa main une lyre d'ivoire, & dans un tranſport éter-

nel il chante les merveilles des Dieux. Il ſort de ſon cœur & de ſa bouche un parfum exquis; l'harmonie de ſa lyre & de ſa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il eſt ainſi récompenſé pour avoir aimé le Peuple qu'il aſſembla dans l'enceinte de ſes nouveaux murs, & auquel il donna des loix.

De l'autre côté, tu peux voir, entre ces myrthes, Cécrops, Egyptien, qui le premier régna dans Athenes, ville conſacrée à la ſage Déeſſe dont elle porte le nom. Cécrops apportant des Loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la ſource des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des Bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la ſociété. Il fut juſte, humain, compatiſſant : il laiſſa les Peuples dans l'abondance, & ſa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ſes enfants euſſent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre auſſi, dans cette petite vallée, Ericthon (b) qui inventa l'uſage de l'argent pour la monnoie : il le fit en vue de faciliter le commerce entre les Iſles de la Grece; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, diſoit-il à tous ces Peuples, à multiplier chez vous les richeſſes naturelles, qui ſont les véritables; cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourriſſent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine; par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfants, plus vous

(b) *Ericthon, quatrieme Roi d'Athenes, né de la terre & de la ſemence de Vulcain, inventa auſſi l'uſage des chariots.*

ſerez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux; car la terre eſt inépuiſable, & elle augmente ſa fécondité à proportion du nombre de ſes habitants qui ont ſoin de la cultiver : elle les paie tous libéralement de leurs peines, au-lieu qu'elle ſe rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richeſſes, qui ſatisfont aux vrais beſoins de l'homme. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à ſoutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandiſes néceſſaires qui manquent dans votre Pays : encore ſeroit-il à ſouhaiter qu'on laiſsât tomber le commerce à l'égard de toutes les choſes qui ne ſervent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la molleſſe.

Le ſage Ericthon diſoit ſouvent : Je crains bien, mes enfants, de vous avoir fait un préſent funeſte, en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faſte; qu'elle entretiendra une infinité d'Arts pernicieux, qui ne vont qu'à amollir & à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuſe ſimplicité, qui fait tout le repos & toute la ſûreté de la vie; qu'enfin, elle vous fera mépriſer l'agriculture, qui eſt le fondement de la vie humaine & la ſource de tous les vrais biens : mais les Dieux me ſont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin, quand Ericthon apperçut que l'argent corrompoit les Peuples, comme il l'avoit prévu, il ſe retira de douleur ſur une montagne ſauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes juſques à une extrême vieil-

leſſe, ſans vouloir ſe mêler du gouvernement des Villes.

Peu de temps après lui, on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme, (*i*) à qui Cérès avoit enſeigné l'art de cultiver les terres, & de les couvrir tous les ans d'une moiſſon dorée. Ce n'eſt pas que les hommes ne connuſſent déjà le bled, & la maniere de le multiplier en le ſemant; mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptoleme, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la Déeſſe à tous les Peuples qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturelle, & pour s'adonner à un travail aſſidu. Bientôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliſer en déchirant ſon ſein : bientôt les moiſſonneurs ardents & infatigables firent tomber ſous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épics qui couvroient les campagnes. Les Peuples même ſauvages & farouches, qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour ſe nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, & ſe ſoumirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moiſſons, & à ſe nourrir de pain. Triptoleme fit ſentir aux Grecs le plaiſir qu'il y a de ne devoir ſes richeſſes qu'à ſon travail, & à trouver dans ſon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuſe. Cette abondance ſi ſimple & ſi innocente, qui eſt attachée à l'Agriculture, les fit ſouvenir des ſages conſeils d'Erichthon : ils mépri-

(*i*) *Triptoleme étoit fils de Célée, (d'autres diſent d'Eleuſius) Roi d'Eleuſis. Son pere ayant reçu honorablement Cérès, qui cherchoit ſa fille Proſerpine, ravie par Pluton, cette Déeſſe, en reconnoiſſance, enſeigna à Triptoleme l'art de cultiver les bleds.*

ferent l'argent & toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, & qui les détournent du travail, où ils trouveroient tous les biens réels, avec des mœurs pures, dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé, est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses Peres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissants, libres, heureux & dignes de l'être par une solide vertu! Mais, hélas! ils commencent à admirer les fausses richesses; ils négligent peu à peu les vraies, & ils dégénerent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils! tu régneras un jour: alors souviens-toi de ramener les hommes à l'Agriculture, d'honorer cet Art, de soulager ceux qui s'y appliquent, & de ne souffrir point que les hommes vivent, ni oisifs, ni occupés à des Arts qui entretiennent le luxe & la mollesse: ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille & des autres Héros, qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps est au-dessus de l'hyver glacé, & que la lumiere du Soleil est plus éclatante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il apperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lys, & de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour an-

noncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Sésostris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu : il étoit mille fois plus majestueux, qu'il ne l'avoit jamais été sur son Trône d'Egypte. Des rayons d'une lumiere douce sortoient de ses yeux, & ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir, on eût cru qu'il étoit enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius : Je reconnois, ô mon pere ! Sésostris, ce sage Roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas long-temps. Le voilà, répondit Arcésius, & tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons Rois; mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier dans ses guerres les regles de la modération & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des Tyriens, l'engagea à prendre leur Ville. Cette conquête lui donna le desir d'en faire d'autres; il se laissa séduire par la vaine gloire des Conquérants; il subjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte, il trouva que son frere s'étoit emparé de la Royauté, & avoit altéré, par un gouvernement injuste, les meilleurs loix du Pays : ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son Royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire. (2) Il fit atteler à son char les plus su-

(2) *Il fit atteler*, &c. L'on reprend ici la vanité ridicule de Louis XIV. qui souffrit qu'on enchaînât aux pieds de sa statue, dans la Place des Victoires de Paris, quatre des

perbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincus. Dans la ſuite il reconnut ſa faute, & eut honte d'avoir été ſi inhumain. Tel fut le fruit de ſes victoires. Voilà ce que les Conquérants font contre leurs Etats & contre eux-mêmes, en voulant uſurper ceux de leurs voiſins. Voilà ce qui fit décheoir un Roi, d'ailleurs ſi juſte & ſi bienfaiſant; & c'eſt ce qui diminue la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils! dont la bleſſure paroît ſi éclatante? C'eſt un Roi de Carie, nommé Dioclidès, qui ſe dévoua pour ſon Peuple dans une bataille, parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la Nation dont le Roi périroit, ſeroit victorieuſe.

Conſidere cet autre; c'eſt un ſage Légiſlateur, qui ayant donné à ſa Nation des Loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ces Loix pendant ſon abſence. Après quoi il partit, s'exila lui-même de ſa Patrie, & mourut pauvre dans une Terre étrangere, pour obliger ſon Peuple, par ce ſerment, à garder à jamais des Loix ſi utiles.

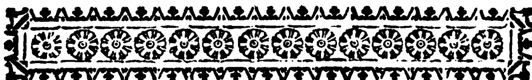
Cet autre que tu vois, eſt Eunéſyme, Roi des Pyliens, & un des Ancêtres du ſage Neſtor. Dans une peſte qui ravageoit la terre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'appaiſer leur colere, en payant, par ſa mort, pour tant de milliers d'hommes innocents. Les Dieux l'exaucerent, & lui firent trouver ici la vraie Royauté, dont toutes celles de la terre ne ſont que de vaines ombres.

principales Nations de l'Europe. Ce Monument fut erigé en 1686.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, eſt le fameux Bélus : il régna en Egypte, & il épouſa Anchinoë, fille du Dieu Nilus, qui cache la ſource de ſes eaux, & qui enrichit les Terres qu'il arroſe par ſes inondations. Il eut deux fils : Danaüs, dont tu ſais l'hiſtoire ; & Egyptus, qui donna ſon nom à ce beau Royaume. Bélus ſe croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit ſon Peuple, & par l'amour de ſes Sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur impoſer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils ; & c'eſt la vie qu'on traîne miſérablement ſur la terre, qui n'eſt qu'une mort : les noms ſeulement ſont changés. Plaiſe aux Dieux de te rendre aſſez bon pour mériter cette vie heureuſe que rien ne peut plus finir ni troubler ! Hâte-toi, il eſt temps d'aller chercher ton Pere. Avant que de le trouver, hélas ! que tu verras répandre de ſang ! Mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Heſpérie ! Souviens-toi des conſeils du ſage Mentor : pourvu que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les Peuples & dans tous les ſiecles.

Il dit, & auſſi-tôt il conduiſit Télémaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut ſortir du ténébreux Empire de Pluton. Télémaque, les larmes aux yeux, le quitta ſans pouvoir l'embraſſer ; & ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des Alliés, après avoir rejoint, ſur le chemin, les deux jeunes Crétois qui l'avoient accompagné juſques auprès de la caverne, & qui n'eſpéroient plus de le revoir.

Fin du dix-neuvieme Livre.



LIVRE XX.

SOMMAIRE.

Dans une assemblée des Chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse, laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens : il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux Transfuges, dont l'un, nommé Acante, avoit entrepris de l'empoisonner; l'autre, nommé Dioscore, offroit aux Alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par-tout où il va, pour trouver Adraste; & ce Roi, qui le cherche aussi, rencontre & tue Pisistrate, fils de Nestor. Philoctete survient; & dans le temps où il va percer Adraste, il est blessé lui-même, & obligé à se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses Alliés, dont Adraste fait un carnage horrible : il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque : celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

CEPENDANT les Chefs de l'Armée s'assemblerent pour délibérer s'il falloit s'emparer de Vénuse. (a) C'étoit une Ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucetes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue, pour demander justice sur cette invasion. Adraste, pour les appaiser, avoit mis cette Ville en dépôt entre les mains des Lucaniens; mais il avoit

(a) *Vénuse, aujourd'hui Vénose, est une petite Ville Episcopale du Royaume de Naples, dans la Basilicate, au Nord de Cirenza, dont elle est Suffragante, & éloignée de cinq lieues.*

corrompu par argent, & la garnison Lucanienne, & celui qui la commandoit: de maniere que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Vénuse; & les Apuliens, qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Vénuse, avoient été trompés dans cette négociation.

Un Citoyen de Vénuse, nommé Démophante, avoit offert secrétement aux Alliés de leur livrer la nuit une des portes de la Ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un Château voisin de Vénuse, qui ne pouvoit se défendre si Vénuse étoit prise. Philoctete & Nestor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les Chefs, entraînés par leur autorité, & éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment; mais Télémaque, à son retour, fit ses derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris & trompé, c'est Adraste; lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Vénuse, vous ne feriez que vous mettre en possession d'une Ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des Peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette Ville en dépôt, a corrompu le Commandant & la Garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin, je comprends comme vous, que, si vous preniez Vénuse, vous seriez dès le lendemain maîtres du Château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a

assemblés, & qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr, que de vaincre par de tels moyens? Faut-il repousser la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de Rois ligués pour punir l'impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi! l'Hespérie entiere, soutenue de tant de Colonies Grecques, & de Héros revenus du siege de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraste, que la perfidie & le parjure? Vous avez juré par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Vénuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison Lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste; je le crois comme vous: mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens: elle n'a point refusé de leur obéir; elle a gardé, au moins en apparence, la neutralité. Adraste ni les siens ne sont jamais entrés dans Vénuse; le Traité subsiste; votre serment n'est point oublié des Dieux. (3) Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer? Ne sera-t-on fidele & religieux pour les serments, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation & de votre intérêt. Si vous

(3) *Ne gardera-t-on les paroles données, &c.* Ceci est un reproche tacite de l'infidélité de Louis XIV dans le violement de tant de Traités qu'il a enfreints toutes les fois qu'il l'a pu faire sous quelques prétextes plausibles, & qu'il y a trouvé quelque chose à gagner.

montrez aux hommes cet exemple pernicieux, de manquer de parole & de violer votre ferment, pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? (4) Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous, & de vous détester ? Qui pourra désormais, dans les nécessités les plus pressantes, se fier à vous ? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sinceres, & qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité ? Sera-ce un Traité solemnel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment ? (5) Hé ! ne saura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous, sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impossibles. Vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettez.

Voici, ajouta Télémaque, un intérêt encore plus pressant, qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité & quelque prévoyance sur vos intérêts : c'est qu'une conduite

(4) *Quel voisin ne sera pas contraint, &c.* C'est par la même raison que tous les voisins de Louis XIV furent toujours en défiance, & qu'ils firent contre lui de puissantes ligues pour se garantir de sa mauvaise foi.

(5) *Sera-ce un serment ?* Louis XIV n'étoit pas plus délicat sur la religion du serment : il n'y en eut jamais de plus solemnel que celui par lequel il promit de maintenir l'Edit de Nantes, & il n'y en a point qu'il ait violé si ouvertement.

duite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue, & va la ruiner; votre parjure va faire triompher Adraste.

A ces paroles, toute l'Assemblée émue lui demanda comment il osoit dire qu'une action, qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner? Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société & de la confiance qui est la bonne foi? (6) Après que vous aurez posé pour maxime, qu'on peut violer les regles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper? Où en serez-vous? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de Peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin, & de violer la foi donnée? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres? Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer; vous vous déchirerez assez vous-mêmes; vous justifierez ses perfidies. O Rois sages & magnanimes! ô vous, qui commandez avec tant d'expérience sur des Peuples innombrables! ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune

(6) *Après que vous aurez posé pour maxime, &c.* Ç'a été la maxime des Jésuites Confesseurs de Louis XIV, & c'est encore celle de toute l'Eglise Romaine, qu'on peut violer les regles de la probité pour un grand intérêt, ou, ce qui est la même chose, qu'on peut manquer de foi aux Hérétiques pour l'intérêt de la Religion. De quels maux cette affreuse maxime n'a-t-elle pas été la cause?

homme. Si vous tombiez dans les plus affreuſes extrémités, où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préſerver par votre vigilance & par les efforts de votre vertu; car le vrai courage ne ſe laiſſe jamais abattre. Mais ſi vous aviez une fois rompu la barriere de l'honneur & de la bonne foi, cette perte eſt irréparable; vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance néceſſaire au ſuccès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriſer. Que craignez-vous? N'avez-vous pas aſſez de courage pour vaincre ſans tromper? Votre vertu jointe aux forces de tant de Peuples, ne vous ſuffit-elle pas? Combattons; mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre ſi indignement. Adraſte, l'impie Adraſte, eſt dans nos mains, pourvu que nous ayions horreur d'imiter ſa lâcheté & ſa mauvaiſe foi.

Lorſque Télémaque acheva ce diſcours, il ſentit que la douce perſuaſion avoit coulé de ſes levres, & avoit paſſé juſqu'au fond des cœurs: il remarqua un profond ſilence dans l'Aſſemblée: chacun penſoit, non à lui, ni aux graces de ſes paroles, mais à la force de la vérité qui ſe faiſoit ſentir dans la ſuite de ſon raiſonnement: l'étonnement étoit peint ſur les viſages. Enfin, on entendit un murmure ſourd, qui ſe répandoit peu à peu dans l'Aſſemblée: les uns regardoient les autres, & n'oſoient parler les premiers: on attendoit que les Chefs de l'Armée ſe déclaraſſent, & chacun avoit de la peine à retenir ſes ſentiments. Enfin, le grave Neſtor prononça ces paroles:

Digne fils d'Ulyſſe, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve, qui a tant de fois inſpiré

votre Pere, a mis dans votre cœur le conſeil ſage & généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeuneſſe; je ne conſidere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu : ſans elle les plus grands avantages ſont de vraies pertes; ſans elle on s'attire bientôt la vengeance de ſes ennemis, la défiance de ſes Alliés, l'horreur de tous les gens de bien, & la juſte colere des Dieux. Laiſſons donc Vénuſe entre les mains des Lucaniens, & ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par notre courage.

Il dit, & toute l'Aſſemblée applaudit à ſes ſages paroles : mais en applaudiſſant, chacun étonné, tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, & on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve qui l'inſpiroit.

Il s'éleva bientôt une autre queſtion dans le Conſeil des Rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraſte, toujours cruel & perfide, envoya dans le camp un Transfuge, nommé Acante, qui devoit empoiſonner les plus illuſtres Chefs de l'Armée. Sur-tout (7) il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déjà la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut ſans peine, avec amitié, ce malheureux qui avoit vu Ulyſſe en Sicile, & qui lui racontoit les aventures de ce Héros. Il le nourriſſoit & tâchoit de le conſoler dans ſon malheur; car

(7) *Il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir &c.* Il n'y a dans le regne de Louis XIV que trop d'exemples de pareils deſſeins contre la vie du Roi Guillaume, qui étoit alors la terreur des François. Pluſieurs de ces conſpirations ont été découvertes, & toutes ont échoué à la honte de ceux qui les avoient oſé former.

Acante ſe plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraſte : mais c'étoit nourrir & réchauffer dans ſon ſein une vipere venimeuſe, toute prête à faire une bleſſure mortelle. On ſurprit un autre Transfuge, nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraſte, pour lui apprendre l'état du camp des Alliés, & pour lui aſſurer qu'il empoiſonneroit le lendemain les principaux Rois avec Télémaque, dans un feſtin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris, avoua ſa trahiſon : on ſoupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis ; mais Acante, profondément diſſimulé & intrépide, ſe défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Pluſieurs des Rois furent d'avis qu'il falloit, dans le doute, ſacrifier Acante à la ſûreté publique. Il faut, diſoient-ils, le faire mourir : la vie d'un ſeul homme n'eſt rien, quand il s'agit d'aſſurer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périſſe, quand il s'agit de conſerver ceux qui repréſentent les Dieux au milieu des hommes?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare ! répondit Télémaque. Quoi ! vous êtes ſi prodigues du ſang humain ! O vous ! qui êtes établis les Paſteurs des hommes, & qui ne commandez ſur eux que pour les conſerver, comme un Paſteur conſerve ſon troupeau, vous êtes donc les loups cruels, & non pas les Paſteurs : du moins vous n'êtes Paſteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au-lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on eſt coupable dès qu'on eſt accuſé ; un ſoupçon mérite la mort ; les innocents ſont à la merci des en-

vieux & des calomniateurs ; & à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi égorger plus de victimes.

Télémaque disoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit : Pour moi je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix. J'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois ; & qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais, écoutez, ô vous, qui étant établis Rois, c'est-à-dire, Juges des Peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence & modération ; laissez-moi interroger Acante en votre présence.

Aussi-tôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion ; il le presse sur une infinité de circonstances ; il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste, comme un Transfuge digne d'être puni, pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé, ou non. Mais le visage & la voix d'Acante demeurerent tranquilles. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit : Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau, Acante pâlit, il fut embarrassé. Télémaque, dont les yeux étoient toujours attachés sur lui, l'apperçut ; il prit cet anneau : Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien, nommé Politrope, que vous connoissez, & qui paroîtra y aller secrétement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les tourments les plus cruels : si, au con-

traire, vous avouez dès à présent votre faute, on vous la pardonnera, & on se contentera de vous envoyer dans une Isle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout, & Télémaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des Isles Echinades, (b) où il vécut en paix.

Peu de temps après, un Daunien, d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des Alliés, leur offrir d'égorger dans sa tente le Roi Adraste. Il le pouvoit; car on est maître de la vie des autres quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, (8) parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme, qu'il aimoit éperdument, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il avoit des intelligences secretes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, & pour être favorisé dans cette entreprise par plusieurs Capitaines Dauniens; mais il croyoit avoir besoin que les Rois alliés attaquassent en même-temps le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver & enlever sa femme. Il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le Roi.

Aussi-tôt que Dioscore eut expliqué aux Rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une déci-

(b) *Les Isles Echinades, aujourd'hui Cossulaires, sont situées à l'embouchure du fleuve Acheloüs, vis-à-vis de l'Acarnanie dans l'Epire.*

(8) *Parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme.* Voilà l'enlevement de la Marquise de Montespan, que l'Auteur déguise ici sous des circonstances différentes, pour ne pas trop marquer cet endroit odieux de la vie du Roi.

ſion. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préſervés des traîtres, nous défendent de nous en ſervir. Quand même nous n'aurions pas aſſez de vertu pour déteſter la trahiſon, notre ſeul intérêt ſuffiroit pour la rejetter. Dès que nous l'aurons autoriſée par notre exemple, nous mériterons qu'elle ſe tourne contre nous. Dès ce moment, qui d'entre nous ſera en ſûreté? Adraſte pourra bien éviter le coup qui le menace, & le faire retomber ſur les Rois alliés. La guerre ne ſera plus une guerre; la ſageſſe & la vertu ne ſeront d'aucun uſage: on ne verra plus que perfidie, trahiſon & aſſaſſinats. Nous en reſſentirions nous-mêmes les funeſtes ſuites, & nous les mériterions, puiſque nous aurions autoriſé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraſte. J'avoue que ce Roi ne le mérite pas; mais toute l'Heſpérie & toute la Grece, qui ont les yeux ſur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être eſtimés. Nous nous devons à nous-mêmes; enfin, nous devons aux Dieux juſtes cette horreur de la perfidie.

Auſſi-tôt on envoya Dioſcore à Adraſte, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit aſſez s'étonner de la généroſité de ſes ennemis; car les méchants ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraſte admiroit, malgré lui, ce qu'il venoit de voir, & n'oſoit le louer. (9)

(9) *Cette action noble des Alliés rappelloit un honteux ſouvenir, &c.* Dans toutes les guerres que Louis XIV a eues contre les Alliés, on voit aſſez d'exemples de Gouverneurs de Places corrompus, de transfuges envoyés dans le camp des ennemis, de projets d'aſſaſſinats & d'empoiſonnements; mais on ne trouve point que les Alliés aient commis de leur part rien de ſemblable. Plus Louis XIV s'eſt cru toutes voies permiſes, & plus les Alliés ſe ſont piqués de droiture & de généroſité.

Cette action noble des Alliés rappelloit un honteux souvenir de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie; mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher.

Adraste, qui vit que la réputation des Alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante. Comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, & il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'aurore ouvroit au soleil les portes de l'Orient dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque, prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, & mit en mouvement tous les Officiers. Son casque couvert de crins flottants brilloit déjà sur sa tête, & sa cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'Armée. L'ouvrage de Vulcain avoit, outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée : il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fiere qui promettoit déjà la victoire. Il marchoit, & tous les Rois, oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînés par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs : tout cede à celui que Minerve conduit invisiblement par la main : son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité; il étoit doux,

doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conſeils; mais actif, prévoyant, attentif aux beſoins les plus éloignés, arrangeant toutes les choſes à propos, ne s'embarraſſant de rien, & n'embarraſſant point les autres, excuſant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à perſonne, inſpirant par-tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre? c'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs. Il le répétoit, pour mieux inſtruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris; il lui faiſoit enſuite expliquer familiérement comment il avoit compris ſes paroles, & le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vues, il ne le faiſoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'eſtime & de confiance pour l'encourager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réuſſir; mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais ſuccès; car il excuſoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'horizon paroiſſoit rouge & enflammé par les premiers rayons du Soleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant. Toute la Côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement: c'étoit un bruit confus, ſemblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ſes abymes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil frémiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans tous les cœurs. La

campagne étoit pleine de piques hérissées, semblables aux épis qui couvrent les sillons fertiles dans les temps des moissons. Déjà s'élevoit un nuage de poussiere, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le Ciel. La confusion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettés, que Télémaque, levant les yeux & les mains vers le Ciel, prononça ces paroles : O Jupiter! Pere des Dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la justice & la paix que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'est à regret que nous combattons : nous voudrions épargner le sang des hommes; nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide & sacrilege. Voyez & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains : s'il faut délivrer l'Hespérie & abattre le tyran, ce sera votre puissance & la sagesse de Minerve, votre fille, qui nous donneront la victoire. La gloire vous en sera due : c'est vous, qui, la balance en main, réglez le sort des combats. Nous combattons pour vous; & puisque vous êtes juste, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse, avant la fin du jour, le sang d'une hécatombe (c) entiere ruissèlera sur vos Autels.

Il dit, & à l'instant il pousse ses coursiers fougueux & écumants dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre, Locrien, couvert de la peau d'un lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une massue énor-

(c) *Une hécatombe étoit un sacrifice de cent bœufs.*

me; ſa taille & ſa force le rendoient ſemblable aux Géants. Dès qu'il vit Télémaque, il mépriſa ſa jeuneſſe & la beauté de ſon viſage. C'eſt bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous diſputer la gloire des combats. Vas, enfant, vas parmi les ombres chercher ton pere. En diſant ces paroles, il leva ſa maſſue noueuſe, peſante, armée de pointes de fer : elle paroît comme un mât de navire; chacun craint le coup de ſa chûte: elle menace la tête du fils d'Ulyſſe; mais il ſe détourne du coup, & s'élance ſur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La maſſue, en tombant, briſe la roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge. Le ſang, qui coule à gros bouillons de ſa large plaie, étouffe ſa voix. Ses chevaux fougueux ne ſentant plus ſa main défaillante, & les rênes flottants ſur leur cou, l'emportent çà & là. Il tombe de deſſus ſon char, les yeux fermés à la lumiere, & la pâle mort étant déjà peinte ſur ſon viſage défiguré. Télémaque eut pitié de lui : il donna auſſi-tôt ſon corps à ſes domeſtiques, & garda, comme une marque de ſa victoire, la peau du lion avec ſa maſſue.

Enſuite il cherche Adraſte dans la mêlée; mais, en le cherchant, il précipite dans les Enfers une foule de combattants: Hylée, qui avoit attelé à ſon char deux courſiers ſemblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe l'Aufide; (*d*) Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois preſque égalé Erix

(*d*) *L'Aufide, aujourd'hui Offanto, eſt une riviere du Royaume de Naples, qui naît aux montagnes de l'Apennin, dans la Principauté ultérieure, ſépare la Capitanate de la Baſilicate, & va ſe décharger dans le Golfe de Veniſe. Ce fut près de cette riviere que ſe donna la fameuſe Bataille de Cannes.*

dans les combats du Ceste; Crantor, qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter passant par l'Hespérie, y ôta la vie à l'infame Cácus; (e) Ménécrate, qui ressembloit, disoit-on, à Pollux dans la lutte; Hyppocoon Salapien, qui imitoit l'adresse & la bonne grace de Castor pour mener un cheval; le fameux chasseur Eurimede, toûjours teint du sang des ours & des sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neiges du froid Apennin, qui avoit été, disoit-on, si cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des fleches; Nicostrate, vainqueur d'un Géant qui vomissoit le feu dans les rochers du mont Gargan; (f) Eléante, qui devoit épouser la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris. (g) Elle avoit été promise par son pere à celui qui la délivreroit d'un serpent ailé, qui étoit né sur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un Oracle. Ce jeune homme, par un excès d'amour, se dévoua pour tuer le monstre: il réussit; mais il ne put goûter le fruit de sa victoire; & pendant que Pholoé, se préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats,

(e) *Cacus, fils de Vulcain, étoit un Berger & un voleur, qui se retiroit près du mont Aventin, & qui déroba les bœufs d'Hercule, en les emmenant à reculons dans sa caverne. Les Poëtes feignent qu'il avoit trois bouches, & qu'il jettoit du feu & des flammes quand il vouloit.*

(f) *Le mont Gargan, ou le mont Saint-Ange, est une montagne du Royaume de Naples. On la prend quelquefois pour celle sur laquelle est bâtie la Ville nommée* Monte di St. Angelo, *& autrefois pour toute la Presqu'isle de la Capitanate, qui est entre le Golfe de Manfredonia & celui de Rodi.*

(g) *Le fleuve Liris, aujourd'hui Gariglan, prend sa source dans l'Abruzze ultérieure, au couchant du Lac Célano, passe au travers de la Terre de Labour, & va se décharger dans le Golfe de Gajete.*

& que la Parque avoit tranché cruellement ſes jours. Elle remplit de ſes gémiſſements les bois & les montagnes qui ſont auprès du fleuve; elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le Ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les Dieux, touchés de ſes regrets, & par les prieres du fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui, coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu ſon pere; mais l'eau de cette fontaine eſt encore amere : l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès ſur ſes triſtes bords.

Cependant Adraſte, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empreſſement. Il eſpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adreſſe, & d'une audace extraordinaire, auxquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque, de quelque maniere que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, ſans doute ces trente hommes environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer; mais Minerve les fit égarer.

Adraſte crut voir & entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattants. Il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang; mais au-lieu de Télémaque, il trouve le vieux Neſtor, qui d'une main tremblante jettoit au

hazard quelques traits inutiles. Adraste dans sa fureur veut le percer; mais une troupe de Pyliens se jetta autour de Nestor.

Alors une nuée de traits obscurcit l'air & couvrit tous les combattants. On n'entendoit que les cris plaintifs des mourants, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée: la terre gémissoit sous un monceau de corps morts; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Bellone & Mars, avec les Furies infernales vêtues de robes toutes dégoûtantes de sang, repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle, & renouvelloient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces Divinités ennemies des hommes, repoussoient loin des deux partis la pitié généreuse, la valeur modérée, la douce humanité: ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns sur les autres, que massacre, vengeance, désespoir & fureur brutale. La sage & invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctete marchant à pas lents, & tenant dans sa main les fleches d'Hercule, s'avançoit au secours de Nestor. Adraste n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la poussiere. Déjà il avoit abattu Eusilas, si léger à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable, & qu'il dévançoit dans son Pays les plus rapides flots de l'Eurotas (*b*) & de l'Alphée. (*i*) A ses pieds étoient

(*b*) *L'Eurotas, aujourd'hui Basilipotamos & Iris, est une grande riviere de la Morée, qui se décharge dans le Golfe de Colochine.*

(*i*) *L'Alphée est une grande riviere de la Turquie en Europe, qui traverse la Morée, & se décharge dans le Golfe de l'Arcadie.*

tombés Entiphron, plus beau qu'Hylas, (*k*) aussi ardent chasseur qu'Hyppolite; Ptérélas, qui avoit suivi Nestor au siege de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage & de sa force; Aristogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs, (*l*) avoit reçu secrétement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes. En effet, il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvements, qu'il échappoit aux mains les plus fortes; mais Adraste d'un coup de lance, le rendit immobile, & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillants Capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épis dorés pendant la moisson tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il s'exposoit inutilement. Sa sagesse l'avoit quitté: il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate, son fils, qui de son côté soutenoit avec ardeur le combat, pour éloigner le péril de son pere; mais le moment fatal étoit venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor, combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daunien devoit succomber; mais il l'évita: & pendant que Pisistrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencerent

(*k*) *Hylas, jeune garçon très-beau, fils de Thyodamas, aimé d'Hercule, & ravi par les Nymphes, dit la Fable, en voulant reprendre sa cruche qu'il avoit laissé tomber à l'eau. Mais la vérité est qu'il s'y laissa tomber lui-même, & que sa mort donna lieu au bruit de son prétendu enlevement.*

(*l*) *Achéloüs, fleuve de l'Acarnanie, dans l'Epire, qu'il sépare de la Natolie: il prend sa source du mont Pindus.*

à ſortir avec un ruiſſeau de ſang; ſon teint ſe flétrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prés; ſes yeux étoient déjà preſque éteints, & ſa voix défaillante. Alcée, ſon Gouverneur, qui étoit auprès de lui, le ſoutint comme il alloit tomber, & n'eut le temps que de le mener entre les bras de ſon pere. Là, il voulut parler & donner les dernieres marques de ſa tendreſſe; mais en ouvrant la bouche, il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur, pour repouſſer les efforts d'Adraſte, Neſtor tenoit ſerré entre ſes bras le corps de ſon fils; il rempliſſoit l'air de ſes cris, & ne pouvoit ſouffrir la lumiere. Malheureux, diſoit-il, d'avoir été pere & d'avoir vécu ſi long-temps! Hélas! cruelles deſtinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie ou à la chaſſe du ſanglier de Calydon, (*m*) ou au voyage de Colchos, (*n*) ou au premier ſiége de Troye? je ſerois mort avec gloire & ſans amertume. Maintenant je traîne une vieilleſſe douloureuſe, mépriſée & impuiſſante; je ne vis plus que pour les maux; je n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe. O mon fils! ô mon cher fils Piſiſtrate! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me conſoler; je ne t'ai plus, rien ne me conſolera; tout eſt fini pour moi. L'eſpérance, ſeul adouciſſement des peines des hommes, n'eſt plus un bien qui me regarde. Antiloque, Piſiſtrate, ô chers enfants! je crois que c'eſt au-

(*m*) *Calydon, ancienne Ville d'Etolie, aujourd'hui Aiton dans la Livadie, étoit déſolée par un ſanglier affreux que Méléagre entreprit de dompter, mais dont il ne put venir à bout ſans le ſecours de Théſée.*

(*n*) *Le voyage de Colchos fut entrepris pour aller à la conquête de la toiſon d'or.*

jourd'hui que je vous perds tous deux. La mort de l'un r'ouvre la plaie que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus! Qui fermera mes yeux? Qui recueillera mes cendres? O cher Pisistrate! tu es mort comme ton frere en homme de courage; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En disant ces paroles, il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit; mais on arrêta sa main, & on lui arracha le corps de son fils: & comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où, ayant un peu repris ses forces, il voulut retourner au combat; mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste & Philoctete se cherchoient: leurs yeux étoient étincelants comme ceux d'un lion & d'un léopard, qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caïstre. (o) Les menaces, la fureur guerriere & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches: ils portent une mort certaine par-tout où ils lancent leurs traits. Tous les combattants les regardent avec effroi. Déjà ils se voient l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ses fleches terribles, qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, & dont les blessures sont irrémédiables. Mais Mars, qui favorisoit le cruel & intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il pérît sitôt: il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier les carnages. Adraste étoit encore dû à la justice des Dieux pour punir les hommes, & pour verser leur sang.

(o) *Le Caïstre, aujourd'hui Chiais, est une riviere de la Natolie, en Asie, qui coule entre le Sarabat & le Madre, fort près de la ville d'Ephese, du côté du Nord.*

d'un feu ſombre & étincelant, paroiſſoient ſortir de ſa tête : on le voyoit, comme Oreſte, agité par les Furies; tous ſes mouvements étoient convulſifs. Alors il commença à croire qu'il y a des Dieux; il s'imaginoit les voir irrités, & entendre une voix ſourde qui ſort du fond de l'abyme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait ſentir une main céleſte & inviſible ſuſpendue ſur ſa tête, qui alloit s'appeſantir pour le frapper. L'eſpérance étoit éteinte au fond de ſon cœur; ſon audace ſe diſſipoit, comme la lumiere du jour diſparoît quand le Soleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraſte, trop long-temps ſouffert ſur la terre, ſi les hommes n'euſſent eu beſoin d'un tel châtiment, l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa derniere heure. Il court forcené au-devant de ſon inévitable deſtin; l'horreur, les cuiſants remords, la conſternation, la fureur, la rage, le déſeſpoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, & les tourbillons de flammes qui ſortent du noir Phlégeton (r) prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & ſa bouche demeure ouverte, ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole : tel qu'un homme dormant, qui, dans un ſonge affreux, ouvre la bouche & fait des efforts pour parler; mais la parole lui manque toujours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adraſte lance ſon dard contre Télémaque. Celui-ci intrépide, comme l'ami des Dieux, ſe couvre de ſon bouclier : il ſemble que la victoire le couvrant de ſes ailes, tient déjà une cou-

(r) *Le Phlégéton eſt un fleuve des Enfers qui roule des feux ardents, & dont les flots ſont tout de flamme.*

rônne suspendue au-dessus de sa tête; le courage doux & paisible reluit dans ses yeux: on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît sage & mesuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraste, est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, & laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattants en silence mirent bas les armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives brillants comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois, & portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent. Les deux combattants s'alongent, se replient, s'abaissent, se relevent tout-à-coup, & enfin se saisissent. Le lierre en naissant au pied d'un ormeau, ne serre pas plus étroitement le tronc dur & noueux par ses rameaux entrelassés jusques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattants se serrent l'un l'autre. Adraste n'avoit encore rien perdu de sa force. Télémaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi, & pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec; mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enleve de terre, & le renverse sur le sable. Alors cet impie, qui avoit toujours méprisé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort: il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la desire; il tâche d'émouvoir la compassion de

Télémaque. Fils d'Ulyſſe, lui dit-il; enfin, c'eſt maintenant que je connois les juſtes Dieux : ils me puniſſent, comme je l'ai mérité : il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité. Je la vois, elle me condamne; mais qu'un Roi malheureux vous faſſe ſouvenir de votre pere qui eſt loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur.

Télémaque, qui, le tenant ſous ſes genoux, avoit le glaive déjà levé pour lui percer la gorge, répondit auſſi-tôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des Nations que je ſuis venu ſecourir; je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, Adraſte, mais vivez pour réparer vos fautes; rendez tout ce que vous avez uſurpé; rétabliſſez le calme & la juſtice ſur la Côte de la grande Heſpérie, que vous avez ſouillée par tant de maſſacres & de trahiſons; vivez, & devenez un autre homme; apprenez par votre chûte, que les Dieux ſont juſtes; que les méchants ſont malheureux, qu'ils ſe trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le menſonge; qu'enfin, rien n'eſt ſi doux ni ſi heureux que la ſimple & conſtante vertu; donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre Nation.

A ces paroles, Télémaque laiſſe relever Adraſte, & lui tend la main ſans ſe défier de ſa mauvaiſe foi : mais auſſi-tôt Adraſte lui lança un ſecond dard fort court, qu'il tenoit caché. Le dard étoit ſi aigu, & lancé avec tant d'adreſſe, qu'il eût percé les armes de Télémaque, ſi elles n'euſſent été divines. En même-temps Adraſte ſe jette derriere un arbre, pour éviter la pourſuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie :

Fig. X



G. D. Heumann sc. Sub Directione Academiae Caesareae Franciscae Aug. Vindel.

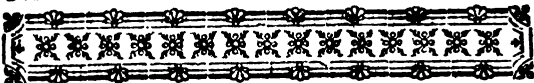
Télemaque tue Adraste.

I. W. Baumgartner delineavit

Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous: l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort: au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux. En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, & fait signe aux siens, qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, & veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage. Mais tout-à-coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du Pere des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi: il le saisit d'une main victorieuse, il le renverse, comme un cruel Aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne; il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur. Il lui enfonce son glaive, & le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châtiment de ses crimes.

Fin du vingtieme Livre.





LIVRE XXI.

SOMMAIRE.

Adraste étant mort, les Dauniens tendent les mains aux Alliés en signe de paix, & leur demandent un Roi de leur Nation. Nestor, inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des Chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager les Pays des vaincus, & céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien-loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des Alliés est de choisir Polydamas pour Roi des Dauniens, & de leur laisser leurs Terres. Il persuade ensuite à ces Peuples de donner la Contrée d'Arpi à Diomede, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son Pays.

A Peine Adraste fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur Chef, se rejouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux Alliés en signe de paix & de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraste, que son pere avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice & d'inhumaniré, s'enfuit lâchement. Mais un esclave, complice de ses infâmies & de ses cruautés, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt. Il le tua par derriere pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des Alliés, espérant une grande récompense d'un crime qui

qui finiſſoit la guerre. Mais on eut horreur de ce ſcélérat, & on le fit mourir.

Télémaque, ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuſe beauté & d'un naturel excellent, que les plaiſirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ſe larmes. Hélas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poiſon de la proſpérité pour un jeune Prince. Plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous les ſentiments de vertu; & maintenant je ſerois peut-être de même, ſi les malheurs où je ſuis né, graces aux Dieux, & les inſtructions de Mentor, ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens aſſemblés demanderent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un Roi de leur Nation, qui pût effacer par ſes vertus l'opprobre dont l'impie Adraſte avoit couvert la Royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le tyran; ils venoient en foule baiſer la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le ſang de ce monſtre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainſi tomba en un moment, ſans aucune reſſource, cette Puiſſance qui menaçoit toutes les autres dans l'Heſpérie, & qui faiſoit trembler tant de Peuples. Semblable à ces terreins qui paroiſſent fermes & immobiles, mais que l'on ſappe peu à peu par-deſſous. Long-temps on ſe moque du foible travail qui en attaque les fondements: rien ne paroît affoibli, tout eſt uni, rien ne s'ébranle. Cependant tous les ſoutiens ſont détruits peu à peu, juſqu'au moment où tout-à-coup le terrein s'abaiſſe & ouvre un abyme. (10) Ainſi une

(10) *Ainſi une Puiſſance injuſte & trompeuſe, &c.* C'eſt ainſi que les proſpérités de Louis XIV, au-lieu d'aſſurer un

puissance injuste & trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude & l'inhumanité sappent peu à peu tous les plus solides fondements de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint, on tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déjà plus : elle tombe de son propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi & de la justice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'Armée s'assemblerent dès le lendemain, pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, & les deux Armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce Conseil, parce que la douleur, jointe à la vieillesse, avoit flétri son cœur, comme la pluie abat & fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin, pendant la naissance de l'aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil qui charme les plus cuisantes peines ; l'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui : toute nourriture étoit amere à cet infortuné vieillard ; la lumiere même lui étoit odieuse. Son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain ; son cœur en défaillance, étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs aliments. A

véritable bonheur à son Royaume, ont creusé peu à peu le précipice où nous le voyons tombé aujourd'hui.

tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémissements & des sanglots. De temps en temps on l'entendoit dire: O Pisistrate, Pisistrate, Pisistrate, mon fils, tu m'appelles, je te suis. Pisistrate, tu me rendras la mort douce. O mon cher fils! je ne desire plus pour tout bien, que de te revoir sur les rives du Styx. Puis il passoit des heures entieres sans prononcer aucune parole, mais gémissant, levant les mains & les yeux noyés de larmes vers le Ciel.

Cependant les Princes assemblés attendoient Télémaque, qui étoit auprès du corps de Pisistrate. Il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains, il y ajoutoit des parfums exquis & versoit des larmes ameres. O mon cher compagnon! lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie. Je te dois mille & mille soins; je t'aimois, tu m'aimois aussi; j'ai connu ta valeur: elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas! elle t'a fait mourir avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle de ton Pere; oui, ta sagesse & ton éloquence, dans un âge mûr, auroient été semblables à celle de ce vieillard, l'admiration de toute la Grece. Tu avois déjà cette douce insinuation, à laquelle on ne pouvoit résister quand tu parlois; ces manieres naïves de raconter, cette sage modération, qui est un charme pour appaiser les esprits irrités; cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conseils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raison. Ta parole simple & sans faste couloit dans les cœurs comme

la rosée sur l'herbe naissante. Hélas ! tant de biens que nous possédions il y a quelques heures, nous sont enlevés pour jamais. Pisistrate, que j'embrassai hier, n'est plus; il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins, si tu avois fermé les yeux de Nestor, & non pas que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, il ne seroit pas le plus malheureux de tous les Peres.

Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate. Il le fit étendre sur un lit de pourpre, où, la tête penchée avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de son ombre, & poussé vers le ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à sa racine, ni à la terre, mere féconde, qui nourrit ses tiges dans son sein: il languit, sa verdure s'efface; il ne peut plus se soutenir; il tombe. Ses rameaux, qui cachoient le Ciel, traînent sur la poussiere, flétris & desséchés: il n'est plus qu'un tronc abattu & dépouillé de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate, en proie à la mort, étoit déjà emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal. Déjà la flamme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissés & pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement. Le corps est bientôt brûlé, les cendres sont mises dans une urne d'or, & Télémaque, qui prend soin de tout, confie cette urne comme un grand trésor à Callimaque, qui avoit été le Gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres tristes, mais précieux restes de celui que vous avez aimé: gardez-les pour son pere; mais attendez à les lui

donner quand il aura assez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un temps, l'adoucit en un autre.

Ensuite Télémaque entra dans l'assemblée des Rois ligués, où, dès qu'on l'apperçut, chacun garda le silence pour l'écouter : il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna, par des acclamations publiques sur tout ce qu'il venoit de faire, augmenterent sa honte : il auroit voulu se pouvoir cacher. Ce fut la premiere fois qu'il parut embarrassé & incertain. Enfin, il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime, sur-tout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu; mais c'est que je crains de les aimer trop : elles corrompent les hommes, elles les remplissent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & présomptueux. Il faut les mériter & les fuir. Les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchants de tous les hommes, qui sont les tyrans, sont ceux qui se font le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux ? Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste, & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, si vous m'estimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainsi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au ciel; & par un air d'indifférence, il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant;

que selon les vraies regles pour leur propre bien, on est moins leur maître que leur tuteur ; on n'en a que de la peine, qui est infinie, & on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le Berger, qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, & d'enlever ceux du voisin : ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les Loix & par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les Villes & les Royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque, quoiqu'elle soit petite & pauvre. J'aurai assez de gloire, pourvu que j'y regne avec justice, piété & courage : encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaise aux Dieux, que mon Pere, échappé à la fureur des vagues, y puisse régner jusqu'à la plus extrême vieillesse, & que je puisse apprendre longtemps sous lui, comment il faut vaincre ses passions, pour savoir modérer celles de tout un Peuple.

Ensuite Télémaque dit : Ecoutez, ô Princes assemblés ici ! ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un Roi juste, il les conduira avec justice ; il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi, & de n'usurper jamais le bien de ses voisins. C'est ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un Roi sage & modéré, vous n'aurez rien à craindre : ils vous devront ce bon Roi que vous leur aurez donné, ils vous devront la paix & la prospérité dont ils jouiront.

jouiront. Ces Peuples, loin de vous attaquer, vous béniront ſans ceſſe, & le Roi & le Peuple feront l'ouvrage de vos mains. Si, (11) au contraire, vous voulez partager leur Pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce Peuple pouſſé au déſeſpoir, recommencera la guerre : il combattra juſtement pour ſa liberté; & les Dieux, ennemis de la tyrannie, combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous ſerez confondus, & vos proſpérités ſe diſſiperont comme la fumée. Le conſeil & la ſageſſe ſeront ôtés à vos Chefs, le courage à vos Armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez, vous ſerez téméraires dans vos entrepriſes; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous : Sont-ce donc là ces Peuples floriſſants qui devoient faire la loi à toute la terre? & maintenant ils fuient devant leurs ennemis; ils ſont le jouet des Nations qui les foulent aux pieds! Voilà ce que les Dieux ont fait; voilà ce que méritent les Peuples injuſtes, ſuperbes & inhumains.

De plus, conſidérez que ſi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réuniſſez contre vous tous les Peuples voiſins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Heſpérie contre l'uſurpateur Adraſte, de-

(11) *Si vous voulez partager leur Pays, &c.* C'eſt ainſi que le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne parlerent au Roi, qui vouloit garder toutes ſes conquêtes de l'année 1672, & les partager avec le Roi d'Angleterre. Mais le conſeil contraire de Louvois ayant prévalu, tout ce qui eſt prédit ici n'a pas manqué d'arriver : les Hollandois ont combattu pour leur liberté : le Ciel s'eſt mêlé de leurs affaires, lorſqu'il a retardé le flot qui devoit amener les Anglois au Texel, & les proſpérités de la France ſe ſont diſſipées comme la fumée.

viendra odieuse; & c'est vous-même que tous les Peuples accuseront, avec raison, de vouloir usurper la tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux, & des Dauniens, & de tous les autres Peuples; cette victoire vous détruira : voici comment.

Considérez que cette entreprise vous désunira tous. Comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de regle pour borner entre vous les prétentions de chacun. Chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance; nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres, pour faire ce partage paisiblement. Voilà la source d'une guerre dont vos petits enfants ne verront pas la fin. (12) Ne vaut-il pas mieux être juste & modéré, que de suivre son ambition avec tant de péril & au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaisirs doux & innocents qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les Peuples étrangers, ne sont-ce pas des biens plus desirables que la folle vanité d'une conquête injuste? O Princes! ô Rois! vous voyez que je vous parle sans intérêt : écoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire & vous déplaire en vous représentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainsi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre,

(12) *Ne vaut-il pas mieux être juste & modéré, &c.* Si le Roi eût usé de plus de modération envers les Hollandois, lorsqu'ils lui envoyerent leurs Ambassadeurs à son camp près d'Utrecht, il n'auroit pas été obligé d'abandonner toutes ses conquêtes.

& que tous les Princes étonnés & en suspens admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, & qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un Etranger, dit-on, est venu aborder sur ces Côtes avec une troupe d'hommes armés, & cet inconnu est d'une haute mine. Tout paroît héroïque en lui; on voit aisément qu'il a long-temps souffert, & que son grand courage l'a mis au-dessus de toutes ses souffrances. D'abord les Peuples du Pays qui gardent les Côtes, ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption; mais après avoir tiré son épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il sauroit se défendre si on l'attaquoit, mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hospitalité. Aussi-tôt il a présenté un rameau d'olivier comme un suppliant. On l'a écouté; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette Côte de l'Hespérie, & on l'amene ici pour le faire parler aux Rois assemblés.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi :

O vous, Pasteurs des Peuples, qui êtes sans doute assemblés ici pour défendre la Patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes Loix. écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs! Je suis Diomede Roi d'Etolie, qui blessai Vénus au siege de Troye. La vengeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'Univers. Neptune, qui ne peut

rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon Royaume, ma famille, & cettedouce lumiere du Pays où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher sur ces rives inconnues un peu de repos & une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux, & sur-tout Jupiter, qui a soin des Etrangers; si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas dans ces vastes Pays quelque coin de terre stérile, quelques déserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpés, pour y fonder, avec mes compagnons, une Ville qui soit du moins une triste image de notre Patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile: nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis seront les nôtres; nous entrerons dans tous vos intérêts : nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos Loix.

Pendant que Diomede parloit ainsi, Télémaque ayant les yeux attachés sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomede commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme majestueux seroit son Pere. Aussi-tôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomede, le visage de Télémaque se flétrit comme une belle fleur que les noirs Aquilons viennent de ternir de luer souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomede, qui se plaignoit de la longue colere d'une Divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son Pere & par lui : des larmes mêlées de douleur

& de joie coulerent sur ses joues, & il se jetta tout-à-coup sur Diomede pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse, que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhésus. Les Dieux l'ont traité comme vous sans pitié. Si les Oracles de l'Erebe ne sont pas trompeurs, il vit encore; mais, hélas! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez, par mes malheurs, de la compassion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est qu'on sait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'Etranger, je puis, ô grand Diomede! (car malgré les miseres qui ont accablé ma Patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats;) je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque secours. Ces Princes que vous voyez, sont humains : ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide, sans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes : il leur manque quelque chose, tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux; il manque à leur vie des exemples de patience & de fermeté. La vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler, puisque les Dieux vous menent à nous : c'est un présent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné le regardoit fixement, & sentoit son cœur tout ému. Ils s'embrassoient comme s'ils avoient été long-

temps liés d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse! disoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentiments & la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctete embrassa le grand fils de Tydée : ils se racontoient leurs tristes aventures. Ensuite Philoctete lui dit : Sans doute vous serez bien-aise de revoir le sage Nestor : il vient de perdre Pisistrate, le dernier de ses enfants; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mene vers le tombeau. Venez le consoler. Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur.

Ils allerent aussi-tôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomede, tant la tristesse abattoit son esprit & ses sens. D'abord Diomede pleura avec lui, & leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur; mais peu à peu la présence de cet ami appaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, & d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois assemblés avec Télémaque, examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conseilloit de donner à Diomede le Pays d'Arpi, (x) & de choisir pour Roi des Dauniens, Polydamas, qui étoit de leur Nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine, qu'Adraste, par jalousie, n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le succès dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas

(x) *Le Pays d'Arpi est le même que celui d'Arpos, dont il a été parlé ci devant.*

l'avoit souvent averti en particulier, qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son état dans cette guerre contre tant de Nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ses voisins: mais les hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire; ils ne sont touchés, ni de leur sincérité, ni de leur zele, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils. En ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si longtemps menacé, n'arrivoient pas. Adraste se moquoit d'une sagesse timide, qui prévoit toujours des inconvénients. Polydamas lui étoit insupportable: il l'éloigna de toutes les Charges, il le laissa languir dans la solitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrace; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes; il devint sage à ses dépens; il se réjouit d'avoir été malheureux; il apprit peu à peu à souffrir, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, & à cultiver en lui les vertus secretes qui sont encore plus estimables que les éclatantes; enfin, à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan, dans un désert, où un rocher en demi voûte lui servoit de toit. Un ruisseau qui tomboit de la montagne, appaisoit sa soif; quelques arbres lui donnoient leurs fruits: il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ, il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains. La terre le payoit

de ses peines avec usure, & ne le laissoit manquer de rien : il avoit non-seulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des Peuples que l'ambition insensée d'un Roi entraîne à leur perte; là il attendoit chaque jour que les Dieux justes, quoique patients, fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissoit, plus il croyoit voir de près sa chûte inévitable; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, & (13) la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des Rois & des Royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit seulement, par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Télémaque proposa pour le faire régner. Il y avoit déjà quelque temps qu'il connoissoit son courage & sa vertu; car Télémaque, selon les conseils de Mentor, ne cessoit de s'informer par-tout des qualités bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considérable, non-seulement dans les Nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir & d'examiner par-tout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliere.

(13) *L'imprudence heureuse dans ses fautes, & la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des Rois & des Royaumes.* Jamais cette maxime ne s'est mieux vérifiée qu'en la personne de Louis XIV. Ce qui sembloit devoir affermir pour jamais sa puissance, l'a précipitée tout-à-coup par un étrange renversement.

Les Princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté. Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il sait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand Capitaine, & il peut nous jetter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondit : (14) Polydamas, il est vrai, sait la guerre, mais il aime la paix ; & voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultés de la guerre, est bien plus capable de l'éviter qu'un autre qui n'en a aucune expérience : il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille, il a condamné les entreprises d'Adraste, il en a prévu les suites funestes. Un Prince foible & ignorant est plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra & qui décidera tout par lui-même. Le Prince foible, ignorant & sans expérience, ne verra que par les yeux d'un Favori passionné, ou d'un Ministre flatteur, inquiet & ambitieux. Ainsi ce Prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire. Vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra jamais être sûr de lui-même : il vous manquera de parole ; il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, & en même-temps plus juste

(14) *Polydamas sait la guerre ; mais il aime la paix, &c.* C'est le Prince de Conti, élu Roi de Pologne en 1697. Louis XIV l'éloigna de toutes les Charges, & le laissa languir dans la solitude, comme il est dit plus haut de Polydamas, parce qu'il avoit refusé d'épouser une fille naturelle du Roi, & qu'il avoit fait des railleries de ce Monarque pendant le voyage qu'il fit en Hongrie, n'étant encore que Prince de la Roche-sur-Yon.

& plus noble de répondre fidélement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un Roi digne de commander?

Toute l'Assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous connoissons bien maintenant que les Princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous, & faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour Roi un homme si vertueux & si capable de nous gouverner. Si on eût proposé un homme lâche, efféminé & mal instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre & qu'à corrompre la forme de notre Gouvernement, nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si dure & si artificieuse; mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les Alliés, sans doute, n'attendent rien de nous que de juste & de noble, puisqu'ils nous accordent un Roi qui est incapable de rien faire contre la liberté & la gloire de notre Nation. Aussi pouvons-nous protester à la face des justes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources, avant que nous cessions d'aimer des Rois si bienfaisants. Puissent se ressouvenir nos derniers neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller, de génération en génération, la paix de l'âge d'or dans toute la Côte de l'Hespérie!

Télémaque leur proposa ensuite de donner à Diomede les campagnes d'Arpi, pour y fonder une Colonie. Ce nouveau Peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un Pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous

que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre eſt trop vaſte pour eux; qu'il faut bien avoir des voiſins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous ſoient obligés de leur établiſſement. Soyez touché du malheur d'un Roi qui ne peut retourner dans ſon Pays. Polydamas & lui étant unis enſemble par les liens de la juſtice & de la vertu, qui ſont les ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les Peuples voiſins qui penſeroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens ! que nous avons donné à votre Terre un Roi capable d'en élever la gloire juſqu'au Ciel. Donnez auſſi, puiſque nous vous le demandons, une Terre qui vous eſt inutile, à un Roi qui eſt digne de toutes ſortes de ſecours.

Les Dauniens répondirent, qu'ils ne pouvoient rien refuſer à Télémaque, puiſque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour Roi. Auſſi-tôt ils partirent pour l'aller chercher dans ſon déſert, pour le faire régner ſur eux. Avant que de partir, ils donnerent les fertiles plaines d'Arpi à Diomede, pour y fonder un nouveau Royaume. Les Alliés en furent ravis, parce que cette Colonie des Grecs pourroit ſecourir puiſſamment le parti des Alliés, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveller les uſurpations dont Adraſte avoit donné le mauvais exemple. Tous les Princes ne ſongerent qu'à ſe ſéparer. Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec ſa Troupe, après avoir embraſſé tendrement le vaillant Diomede, le ſage & inconſolable Neſtor, & le fameux Philoctete, digne héritier des fleches d'Hercule.

Fin du vingt-unieme Livre.



LIVRE XXII.

SOMMAIRE.

Télémaque arrivant à Salente, est surpris de voir la campagne si bien cultivée, & de trouver si peu de magnificence dans la Ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, & lui propose pour modele la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiope, fille de ce Roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'assure que les Dieux la lui destinent; mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendants.

LE jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son Pere seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte & déserte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligents: il reconnut l'ouvrage & la sagesse de Mentor. Ensuite, entrant dans la Ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'Artisans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué; car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat & de la politesse; mais d'autres pensées occuperent

aussi-tôt son esprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Aussi-tôt son cœur fut ému de joie & de tendresse. Malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui; & à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils. Ensuite Télémaque se jetta au cou de Mentor, & l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit : Je suis content de vous. Vous avez fait de grandes fautes; mais elles vous ont servi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inspirent une présomption dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses; mais avouez la vérité; ce n'est guères vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous? N'étiez-vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude, & par votre imprudence? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune, quand il appaise les tempêtes & suspend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit, avec cu-

riosité, les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit les sages conseils de Mentòr. Ensuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, & lui disoit: Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raison. Est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par-tout avant mon départ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses; les habits sont simples; les bâtiments qu'on y fait sont moins vastes & moins ornés; les Arts languissent; la Ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant: Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la Ville? Oui, reprit Télémaque, j'ai vu par-tout le labourage en honneur & les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une Ville superbe en or & en argent, avec une campagne négligée & stérile, ou une campagne cultivée & fertile, avec une Ville médiocre & modeste dans ses mœurs? Une grande Ville fort peuplée d'Artisans, occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un Royaume pauvre & mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, & dont tout le corps exténué & privé de nourriture, n'a aucune proportion avec cette tête. C'est le nombre du Peuple & l'abondance des aliments, qui forme la vraie force & la vraie richesse d'un Royaume Idoménée a maintenant un Peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son Pays: tout son Pays n'est plus qu'une Ville; Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la Ville dans la cam-

pagne les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient superflus dans la Ville. De plus, nous avons attiré dans ce Pays beaucoup de Peuples étrangers. Plus ces Peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail. Cette multiplication si douce & si paisible, augmente plus son Royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette Ville que les Arts superflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faste & dans la mollesse; mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux Arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idoménée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cachoit une foiblesse & une misere qui eussent bientôt renversé son Empire. Maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumés au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes Loix, sont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat que vous croyez déchu, sera la merveille de l'Hespérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque! qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des Peuples, auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remede. La premiere, est une autorité injuste & trop violente dans les Rois; la seconde, est le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les Rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontés absolues, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils sap-

pent les fondements de leur puissance ; ils n'ont plus de regles certaines, ni de maximes de gouvernement. Chacun à l'envi les flatte : ils n'ont plus de Peuples ; il ne leur reste que des esclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité ? Qui donnera des bornes au torrent ? Tout cede, les Sages s'enfuient, se cachent & gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine & violente qui puisse amener cette puissance débordée dans son cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat sans ressource. Rien ne menace tant d'une chûte funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin ; elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout-à-coup, si on ne le relâche ; mais qui est-ce qui osera le relâcher ? Idoménée étoit gâté jusqu'au fond du cœur par cette autorité si flatteuse. Il avoit été renversé de son Trône ; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous aient envoyés ici pour le désabuser de cette puissance aveugle & outrée qui ne convient pas à des hommes : encore a-t-il fallu des especes de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal, presque incurable, est le luxe. Comme la trop grande autorité empoisonne les Rois, le luxe empoisonne toute une Nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinements de volupté. Toute une Nation s'accoutume à regarder comme des nécessités de la vie, les choses superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, & on ne peut plus se passer des choses

qu'on

qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des Arts, & politesse de la Nation : ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu. (1) Il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du Peuple. Les proches Parents du Roi veulent imiter sa magnificence; les Grands, celle des Parents du Roi; les gens médiocres veulent égaler les Grands : car qui est-ce qui se fait justice? Les petits veulent passer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut, les uns par faste, & pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mauvaise honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une Nation se ruine, toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien, pour soutenir une vaine dépense, corrompt les ames les plus pures. Il n'est plus question que d'être riche : la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux; instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la Patrie, sacrifiez tous vos intérêts; vous êtes méprisé, si vos talents ne sont relevés par le faste. Ceux mêmes qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir; ils dépensent comme s'ils en avoient. On emprunte, on trompe, on use de

(1) *Le luxe répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du Peuple, &c.* Voilà l'état de la France dépeint dans ce qui précede & dans ce qui suit. On a vu la campagne déserte, pendant que Paris étoit dans la magnificence. Toute la Nation s'est ruinée pour vouloir imiter les Grands amollis par l'exemple du Roi; & ce luxe général, joint aux énormes dépenses de la guerre, a plongé tout le Royaume dans la misere où il est à présent.

mille artifices indignes pour parvenir ; mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une Nation ; il faut lui donner de nouvelles Loix. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un Roi Philosophe, qui sache, par l'exemple de sa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, & encourager les Sages qui seront bien-aises d'être autorisés dans une honnête frugalité ?

Télémaque écoutant ce discours, étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil. Il sentoit la vérité de ces paroles, & elles se gravoient dans son cœur, comme un savant Sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie & du mouvement. Télémaque ne répondit rien ; mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la Ville. Ensuite il disoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les Rois. Je ne le connois plus, ni lui ni son Peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici, est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter : le hazard & la force ont beaucoup de part au succès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos Soldats ; mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête. Il a fallu que vous ayiez travaillé seul contre un Roi & contre tout son Peuple, pour le corriger. Les succès de la guerre sont toujours funestes & odieux : ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste ; tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cher-

chent-ils dans cette application à faire du bien? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide, en ravageant la terre & en répandant le sang humain!

Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Télémaque si désabusé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta : il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon & louable; mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idoménée modere ses passions, & s'applique à gouverner son Peuple; mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre. Longtemps il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées & des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés! Ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télémaque! vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idoménée, continuoit Mentor, est sage & éclairé; mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas assez le gros de ses affaires, pour former des plans. L'habileté d'un Roi, qui est au-dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même. (2) C'est une vanité grof-

(2) *C'est une vanité grossiere, &c.* Louis XIV eut cette vanité : il voulut persuader au monde qu'il faisoit tout par lui-même après la mort du Cardinal Mazarin : il est vrai qu'il

ſiere que d'eſpérer d'en venir à bout, ou de vouloir perſuader au monde qu'on en eſt capable. Un Roi doit gouverner en choiſiſſant & en conduiſant ceux qui gouvernent ſous lui. Il ne faut pas qu'il faſſe le détail; car c'eſt faire la fonction de ceux qui ont à travailler ſous lui. Il doit ſeulement s'en faire rendre compte & en ſavoir aſſez pour entrer dans ce compte avec diſcernement. C'eſt merveilleuſement gouverner, que de choiſir & d'appliquer, ſelon leurs talents, les gens qui gouvernent. Le ſuprême & le parfait gouvernement conſiſte à gouverner ceux qui gouvernent. Il faut les obſerver, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaiſſer, les changer de places, & les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par ſoi-même, c'eſt défiance, c'eſt petiteſſe, c'eſt ſe livrer à une jalouſie pour les détails, qui conſument le temps & la liberté d'eſprit néceſſaire pour les grandes choſes. Pour former de grands deſſeins, il faut avoir l'eſprit libre & repoſé; il faut penſer à ſon aiſe dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuſes. Un eſprit épuiſé par le détail, eſt comme la lie du vin qui n'a plus de force ni de délicateſſe. (3) Ceux qui gouvernent par

travailloit avec Louvois & Colbert; mais ces deux Miniſtres lui donnoient le plan des affaires tout dreſſé, & il avoit tout l'honneur du travail, ſans en avoir la peine. Il étoit excellent pour travailler en ſecond, appliqué, exact, infatigable, capable de bien exécuter, mais très-peu de penſer.

(3) *Ceux qui gouvernent par le détail, ſont toujours déterminés par le préſent, &c.* C'eſt préciſément ce que fit Louis XIV. Il voulut entrer dans tous les détails, & rien ne le détermina que le préſent : pourvu qu'on lui fournît de l'argent comptant pour les dépenſes d'une campagne, il ne s'embarraſſoit pas des ſuites, ni des moyens ruineux employés pour avoir cet argent.

le détail, sont toujours déterminés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné. Ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils sont, & cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrecit leur esprit; car on ne juge sainement des affaires, que quand on les compare toutes ensemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la suite & de la proportion. Manquer à suivre cette regle dans le gouvernement, c'est ressembler à un Musicien qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux, & qui ne se mettroit point en peine de les unir & de les accorder, pour en composer une musique douce & touchante. C'est ressembler aussi à un Architecte, qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il assemble de grandes colonnes & beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre & à la proportion des ornements de son édifice. Dans le temps qu'il fait un sallon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour ni au portail: son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques qui ne sont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage, loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte; car il fait voir que l'Ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue, pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage. C'est un caractere d'esprit court & subalterne. (4) Quand on est né avec ce génie borné

(4) *Quand on est né avec le génie borné au détail, on n'est propre qu'à exécuter sous autrui.* C'est la raison pour laquelle Louis XIV n'a jamais rien fait par lui-même: tout son bonheur est venu d'avoir eu de bons Ministres; non qu'il ne

au détail, on n'eſt propre qu'à exécuter ſous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque! Le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la Muſique, & de juſtes proportions comme l'Architecture.

Si vous voulez que je me ſerve encore de la comparaiſon de ces Arts, je vous ferai entendre comment les hommes qui gouvernent par le détail, ſont médiocres. Celui qui, dans un concert, ne chante que certaines choſes, quoiqu'il les chante parfaitement, n'eſt qu'un Chanteur: celui qui conduit tout le concert, & qui en regle à la fois toutes les parties, eſt le ſeul Maître de Muſique. Tout de même celui qui taille les colonnes, ou qui éleve un côté du bâtiment, n'eſt qu'un Maçon; mais celui qui a penſé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans ſa tête, eſt le ſeul Architecte. Ainſi ceux qui travaillent, qui expédient & qui font le plus d'affaires, ſont ceux qui gouvernent le moins: ils ne ſont que les Ouvriers ſubalternes. Le vrai génie qui conduit l'Etat, eſt celui qui ne faiſant rien, fait tout faire, qui penſe, qui invente, qui pénetre dans l'avenir, qui retourne dans le paſſé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui ſe roidit ſans ceſſe pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau, qui eſt attentif nuit & jour pour ne laiſſer rien au hazard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand Peintre travaille aſſiduement depuis le matin juſqu'au ſoir, pour expédier plus promptement ſes ouvrages? Non, cette gêne & ce travail ſervile

fût peut-être né avec les meilleures diſpoſitions, mais parce qu'elles furent bornées par l'éducation, qui eſt une ſeconde naiſſance. Il ne fut jamais que Subalterne.

éteindroient tout le feu de ſon imagination ; il ne travailleroit plus de génie : il faut que tout ſe faſſe irréguliérement & par ſaillies, ſuivant que ſon goût le mene, & que ſon eſprit l'excite. Croyez-vous qu'il paſſe ſon temps à broyer des couleurs & à préparer des pinceaux? Non, c'eſt l'occupation de ſes Eleves : il ſe réſerve le ſoin de penſer; il ne ſonge qu'à faire des traits hardis qui donnent de la nobleſſe, de la vie & de la paſſion à ſes figures; il a dans ſa tête les penſées & les ſentiments des Héros qu'il veut repréſenter; il ſe tranſporte dans les ſiecles & dans toutes les circonſtances où ils ont été. A cette eſpece d'enthouſiaſme il faut qu'il joigne une ſageſſe qui le retienne, que tout ſoit vrai, correct & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie & d'efforts de penſées pour faire un grand Roi, que pour faire un bon Peintre? Concluez donc que l'occupation d'un Roi doit être de penſer, de former de grands projets, & de choiſir les hommes propres à exécuter ſous lui.

Télémaque lui répondit : Il me ſemble que je comprends tout ce que vous dites; mais ſi les choſes alloient ainſi, un Roi ſeroit ſouvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'eſt vous-même qui vous trompez, repartit Mentor. Ce qui empêche qu'on ne ſoit trompé, c'eſt la connoiſſance générale du Gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai diſcernement des eſprits, vont toujours comme à tâtons : c'eſt un hazard quand ils ne ſe trompent pas; ils ne ſavent pas même préciſément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre; ils ne ſavent que ſe défier, & ſe défient plutôt des honnêtes gens

qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le Gouvernement, & qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir. Ils reconnoissent du moins en gros, si les gens dont ils se servent sont des instruments propres à leurs desseins, & s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent pas dans les détails accablants, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, & pour observer s'il s'avance vers la fin principale: s'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guères dans l'essentiel. Ils sont, outre cela, au-dessus des petites jalousies, qui marquent un esprit borné & une ame basse: ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à se laisser un peu tromper: on est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres. Les grandes ne laissent pas de s'acheminer, & c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévérement la tromperie quand on la découvre; mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un Artisan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux, & fait tout de ses propres mains; mais un Roi dans un grand Etat ne peut tout faire, ni tout voir: il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire sous lui; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin, Mentor dit à Télémaque : Les Dieux vous aiment, & vous préparent un regne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici, est fait moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre instruction ; tous les sages établissements que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, (5) si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est temps que nous songions à partir d'ici : Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussi-tôt Télémaque ouvrit son cœur à son Ami, mais avec quelque peine sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe ; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est pas une passion aveugle, comme celle dont vous m'avez guéri dans l'Isle de Calypso : j'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'amour m'avoit faite auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé ; le temps & l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même ; mais pour Antiope, ce que je ressens n'a rien de semblable : ce n'est point amour passionné, c'est goût, c'est estime, c'est persuasion. Que je serois heureux, si je passois ma vie avec elle ! Si jamais les Dieux me rendent mon Pere, & qu'ils me permettent

(5) *Si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée.* C'est ainsi que Mr. de Fénélon parloit à son Eleve, destiné à remplir le Trône du Roi son Aïeul. Toutes ces instructions, tous ces exemples ne tendoient qu'à former en lui un bon Roi.

de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine & de broderie, son application à conduire toute la maison de son pere depuis que sa mere est morte, son mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même, qui paroît en elle, de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flûtes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle est accompagnée de graces. Quand il la mene avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse & adroite à tirer de l'arc, comme Diane au milieu de ses Nymphes : elle seule ne le sait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la divinité qui habite dans les Temples. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vue offrir des sacrifices, & détourner la colere des Dieux, quand il a fallu expier quelque faute, ou détourner quelque funeste présage ! Enfin, quand on la voit avec une troupe de filles, tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, & qui inspire aux hommes les beaux arts. Elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux, & elle surpasse la plus exquise peinture par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! Il n'aura à craindre que de la perdre, & de lui survivre.

Je prends ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je ſuis prêt à partir. J'aimerai Antiope tant que je vivrai ; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit poſſéder, je paſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe & amertume ; mais enfin je la quitterai. Quoique je ſache que l'abſence peut me la faire perdre, je ne veux ni lui parler, ni parler à ſon Pere de mon amour ; car je ne dois en parler qu'à vous ſeul juſqu'à ce qu'Ulyſſe, remonté ſur ſon Trône, m'ait déclaré qu'il y conſent. Vous pouvez reconnoître par-là, mon cher Mentor, combien cet attachement eſt différent de la paſſion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télémaque ! je conviens de cette différence. Antiope eſt douce, ſimple, ſage ; ſes mains ne mépriſent point le travail ; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout, elle ſait ſe taire & agir de ſuite ſans empreſſement ; elle eſt à toute heure occupée, elle ne s'embarraſſe jamais, parce qu'elle fait chaque choſe à propos : le bon ordre de la maiſon de ſon Pere eſt ſa gloire ; elle en eſt plus ornée que de ſa beauté. Quoiqu'elle ait ſoin de tout, & qu'elle ſoit chargée de corriger, de refuſer, d'épargner, (choſes qui font haïr preſque toutes les femmes) elle s'eſt rendue aimable à toute la maiſon : c'eſt qu'on ne trouve en elle ni paſſion, ni entêtement, ni légéreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un ſeul regard elle ſe fait entendre, & on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis ; elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter ; elle reprend avec bonté, & en reprenant, elle encourage. Le cœur de ſon Pere ſe repoſe ſur elle, comme

un Voyageur abattu par les ardeurs du soleil, se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque; Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les Terres les plus éloignées: son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornements; son imagination, quoique vive, est retenue: elle ne parle que pour la nécessité; & si elle ouvre la bouche, la douce persuasion & les graces naïves coulent de ses levres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, & elle en rougit. Peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute si attentivement. (6) A peine l'avons-nous entendue parler.

Vous souvenez-vous, ô Télémaque! d'un jour que son Pere la fit venir? Elle parut les yeux baissés, couverte d'un grand voile; & elle ne parla que pour modérer la colere d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves. D'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma; enfin, elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux; & sans faire sentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice & de compassion. Thétys, quand elle flatte le vieux Nérée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irrités: ainsi Antiope, sans chercher à prendre aucune autorité, & sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur

(6) *A peine l'avons-nous entendue parler.* Tout ce portrait convient à Marie-Thérese d'Autriche, Infante d'Espagne, destinée à être l'épouse de Louis XIV. C'est ainsi qu'en parla le Maréchal de Grammont au retour de son Ambassade, pour la demander au nom du Roi; & il dit entre autres choses, qu'à peine l'avoit-il entendue parler. La suite a justifié ce caractere: la Reine étoit une Princesse très-bonne & très-vertueuse.

de ſon époux, comme elle touche maintenant ſa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle eſt juſte; les Dieux vous la deſtinent. Vous l'aimez d'un amour raiſonnable; il faut attendre qu'Ulyſſe vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos ſentiments; mais ſachez que ſi vous euſſiez pris quelques détours pour lui apprendre vos deſſeins, elle les auroit rejettés, & auroit ceſſé de vous eſtimer. Elle ne ſe promettra jamais à perſonne; elle ſe laiſſera donner par ſon Pere; elle ne prendra jamais pour Epoux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui rempliſſe toutes les bienſéances. Avez-vous obſervé comme moi, qu'elle ſe montre encore moins, & qu'elle baiſſe plus les yeux depuis votre retour? Elle ſait tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naiſſance, ni vos aventures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous: c'eſt ce qui la rend ſi modeſte & ſi réſervée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque: il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver votre Pere, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouſe digne de l'âge d'or. Fût-elle bergere dans la froide Algide, au-lieu qu'elle eſt fille d'un Roi de Salente, vous ſerez trop heureux de la poſſéder.

Fin du vingt-deuxieme Livre.





LIVRE XXIII.

SOMMAIRE.

Idoménée craignant le départ de ses deux Hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assurant qu'il ne les pourra régler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter, & tient ferme pour ramener Télémaque. Idoménée essaie encore de les retenir, en excitant la passion de ce dernier pour Antiope : il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Télémaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de répugnance à la quitter, & à prendre congé du Roi son pere ; mais étant encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, & s'embarque pour sa Patrie.

IDOMÉNÉE, qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne songeoit qu'à le retarder. Il représenta à Mentor, qu'il ne pouvoit régler sans lui un différend qui s'étoit élevé entre Diophanès, Prêtre de Jupiter conservateur, & Héliodore, Prêtre d'Apollon, sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées ? (1) Laissez-en la décision aux Etru-

(1) *Pourquoi vous mêleriez-vous des choses sacrées?* Voici qui confirme ce que l'on a dit ci-devant, qu'Idoménée est la figure de Charles I, & de Jacques II, Rois d'Angleterre. L'affaire de la Lithurgie & de l'Episcopat, dont le premier voulut être l'arbitre, & les changements que le second vouloit introduire dans la Religion & dans le Gouvernement, furent ce qui les renversa du Trône.

riens qui ont la tradition des plus anciens Oracles, & qui sont inspirés pour être les Interpretes des Dieux. Employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité ni prévention. Contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite. Souvenez-vous qu'un Roi doit être soumis à la Religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler. La Religion vient des Dieux; elle est au-dessus des Rois. (2) Si les Rois se mêlent de la Religion, au-lieu de la protéger, ils la mettront en servitude. Les Rois sont si puissants, & les autres hommes sont si foibles, que (3) tout sera en péril d'être altéré au gré des Rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux Amis des Dieux, & bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiroient pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée se plaignit de l'embarras où il étoit sur un grand nombre de procès entre divers Particuliers, qu'on le pressoit de juger. Décidez, lui répondoit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de Jurisprudence, & à interpréter les Loix; mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulieres: elles viendroient toutes en foule vous assiéger; vous seriez l'unique Juge de

(2) *Si les Rois se mêlent de la Religion, au-lieu de la protéger, ils la mettront en servitude.* C'est ce qui est arrivé en France: la Religion Réformée y a été mise en servitude par une autorité usurpée injustement, jusqu'à ce qu'elle ait été bannie ensuite par une proscription encore plus injuste.

(3) *Tout sera en péril, &c.* C'est ce qui a mis l'Angleterre en trouble, & ce qui a commencé de brouiller la France dès le temps de Mr. de Fénelon, tant à l'occasion de son Livre des *Maximes des Saints*, qu'à l'occasion des V. Propositions.

votre Peuple; tous les autres Juges qui sont sous vous, deviendroient inutiles; vous seriez accablé, & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, sans que vous pussiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras. Renvoyez les affaires des Particuliers aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager : vous ferez alors les véritables fonctions de Roi.

On me presse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée, qui m'ont suivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudroient trouver une espece de récompense (4) en épousant certaines filles riches. Je n'ai qu'un mot à dire, pour leur procurer ces établissements.

Il est vrai, répondoit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot; mais ce mot lui-même vous coûteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux peres & aux meres la liberté & la consolation de choisir leurs gendres, &, par conséquent, leurs héritiers? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos Citoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des Serviteurs fideles à récompenser, donnez-leur des Terres incultes; ajoutez-y des rangs & des hon-

(4) *En épousant certaines filles riches, &c.* On blâme ici quantité de mariages forcés que le Roi a fait faire par son autorité, ou pour récompenser ses Officiers, ou pour placer certaines filles qui ne lui avoient pas déplu avant leur mariage.

neurs proportionnés à leur condition & à leurs ſervices; ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris ſur vos épargnes, ſur les fonds deſtinés à votre dépenſe; mais ne payez jamais vos dettes en ſacrifiant les filles riches, malgré leur parenté.

Idoménée paſſa bientôt de cette queſtion à une autre. Les Sibarites, (a) diſoit-il, ſe plaignent de ce que nous avons uſurpé des Terres qui leur appartiennent, (5) & de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux Etrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Céderai-je à ces Peuples? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions ſur nous.

Il n'eſt pas juſte, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cauſe; mais il n'eſt pas juſte auſſi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idoménée? Il ne faut croire, pourſuivit Mentor, acune des deux parties; mais il faut prendre pour arbitre un Peuple voiſin, qui ne ſoit ſuſpect d'aucun côté. Tels ſont les Sipontins : ils n'ont aucun intérêt contraire au vôtre. Mais ſuis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre? Ne ſuis-je pas Roi? Un Souverain eſt-il obligé à ſe ſou-

(a) *Les Sibarites étoient les Peuples de l'ancienne Sibari, Ville de la grande Grece, en Italie, qui étoit ſi puiſſante, qu'elle avoit ſous ſa domination vingt-cinq autres Villes avec leurs dépendances. Cette Ville fut ruinée per les Crotoniates, & l'on en voit encore les ruines ſous le nom de Sibari Rouinata, dans la Calabre Citérieure.*

(5) *Les Sibarites ſe plaignent de ce que nous avons uſurpé des Terres qui leur appartiennent. &c.* Ceci regarde encore les réunions faites en vertu des Chambres de Briſach & de Metz; mais particuliérement l'invaſion de pluſieurs Places que le Roi prit aux Pays-Bas en 1681, en pleine paix. Les Eſpagnols s'en plaignirent : le Roi vouloit retenir Aloſt ou avoir Luxembourg : il prit le Roi d'Angleterre pour arbitre, & attaqua néanmoins Luxembourg peu après. Add.

mettre à des Etrangers ſur l'étendue de ſa domination ?

Mentor reprit ainſi le diſcours : Puiſque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit eſt bon. D'un autre côté, les Sibarites ne relâchent rien : ils ſoutiennent que leur droit eſt certain. Dans cette oppoſition de ſentiments, il faut qu'un arbitre choiſi par les parties vous accommode, ou que le ſort des armes décide : il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une République, où il n'y eût ni Magiſtrats, ni Juges, & où chaque famille ſe crût en droit de ſe faire juſtice à elle-même par violence ſur toutes ſes prétentions contre ſes voiſins, vous déploreriez le malheur d'une telle Nation, & vous auriez horreur de cet affreux déſordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui eſt la République univerſelle, ſi chaque Peuple, qui n'y eſt que comme une grande famille, ſe croit en plein droit de ſe faire par violence juſtice à ſoi-même ſur toutes ſes prétentions contre les autres Peuples voiſins ? Un particulier, qui poſſede un champ comme l'héritage de ſes Ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des Loix, & par le jugement du Magiſtrat. Il ſeroit très-ſévérement puni comme un ſéditieux, s'il vouloit conſerver par la force ce que la juſtice lui a donné. (6) Croyez-vous que les Rois puiſſent employer d'abord la vio-

(6) *Croyez-vous que les Rois, &c.* Le Roi employa d'abord la violence pour ſoutenir les prétentions de la Reine en 1667, ſur les Pays-Bas. Il les envoya, à la vérité, déclarer à Madrid ; mais ſes Armées furent auſſi-tôt en campagne, & la plupart des Places furent conquiſes avant qu'on fût en état de s'y oppoſer.

lence, pour ſoutenir leurs prétentions, ſans avoir tenté toutes les voies de douceur & d'humanité ? La juſtice n'eſt-elle pas encore plus ſacrée & plus inviolable pour les Rois par rapport à des Pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés ? Sera-t-on injuſte & raviſſeur, quand on ne prend que quelques arpents de terre ? Sera-t-on juſte, ſera-t-on Héros, quand on prend des Provinces ? Si on ſe prévient, ſi on ſe flatte, ſi on s'aveugle dans les petits intérêts des Particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de ſe flatter & de s'aveugler ſur les grands intérêts d'Etat ? Se croira-t-on ſoi-même dans une matiere où l'on a tant de raiſon de ſe défier de ſoi ? Ne craindra-t-on point de ſe tromper dans ces cas, où l'erreur d'un ſeul homme a des conſéquences affreuſes ? L'erreur d'un Roi qui ſe flatte ſur ſes prétentions, cauſe ſouvent des ravages, des famines, des maſſacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funeſtes s'étendent juſques dans les ſiecles les plus reculés. Un Roi qui aſſemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occaſions ? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre ſon équité, ſa bonne foi, ſa modération ; (7) il publie les ſolides raiſons ſur leſquelles ſa cauſe eſt fondée. L'arbitre choiſi eſt un médiateur amiable, & non un Juge de rigueur. On ne ſe ſoumet pas aveuglément à ſes déciſions ; mais on a pour lui une grande défé-

(7) Le Roi publia les raiſons ſur leſquelles ſes prétentions étoient fondées ; mais loin de s'en rapporter à un arbitre, il les appuya du droit du Canon ; & ſi des Avocats payés par Louvois, travaillerent pour la forme à les établir, ce ne fut que pour lui donner gain de cauſe, ſans ſeulement ouïr les Parties.

rence : il ne prononce pas une ſentence en Juge Souverain ; mais il fait des propoſitions, & on ſacrifie quelque choſe par ſes conſeils, pour conſerver la paix. Si la guerre vient, malgré tous les ſoins qu'un Roi prend pour conſerver la paix, il a, du moins, alors pour lui le témoignage de ſa conſcience, l'eſtime de ſes voiſins, & la juſte protection des Dieux. Idoménée, touché de ce diſcours, conſentit que les Sipontins fuſſent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le Roi voyant que tous les moyens de retenir les deux Etrangers lui échappoient, eſſaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope, & il eſpéra de le prendre par cette paſſion. Dans cette vue, il la fit chanter pluſieurs fois pendant des feſtins. Elle le fit, pour ne déſobéir pas à ſon Pere ; mais avec tant de modeſtie & de triſteſſe, qu'on voyoit bien la peine qu'elle ſouffroit en obéiſſant. Idoménée alla juſqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée ſur les Dauniens & ſur Adraſte ; mais elle ne put ſe réſoudre à chanter les louanges de Télémaque : elle s'en défendit avec reſpect, & ſon Pere n'oſa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulyſſe ; il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés ſur lui, jouiſſoit du plaiſir de remarquer ſon trouble ; mais Télémaque ne faiſoit pas ſemblant d'appercevoir le deſſein du Roi : il ne pouvoit, en ces occaſions, s'empêcher d'être fort touché ; mais la raiſon étoit en lui au-deſſus du ſentiment, & ce n'étoit plus ce même Télémaque qu'une paſſion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'Iſle de Calypſo. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond ſilence. Dès qu'elle avoit

fini, il se hâtoit de tourner la conversation sur quelque autre matiere.

Le Roi ne pouvant par cette voie réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller; mais il fallut exécuter l'ordre de son Pere. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & semblable à ceux que Castor domptoit pour les combats : elle le conduit sans peine. Une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur : elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le Roi la voit, & il ne peut se lasser de la voir. En la voyant, il oublie tous ses malheurs passés. Télémaque la voit aussi : il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse & de toutes ses graces.

Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon. Ses longues soies étoient dures & hérissées comme des dards; ses yeux étincelans étoient pleins de sang & de feu; son souffle se faisoit entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux, quand Eole les rappelle dans son antre, pour appaiser les tempêtes; ses défenses longues & crochues, comme la faux tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher, étoient déchirés. Les plus hardis chasseurs, en le poursuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope, légere à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près : elle lui lance un trait, qui le perce au-dessus de l'épaule. Le sang de l'animal farouche ruissele, & le rend plus furieux : il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussi-tôt le cheval d'Antiope,

malgré sa fierté, frémit & recule. Le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes Villes. Le coursier chancele & est abattu. (8) Antiope se voit par terre, hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier, animé contre elle. Mais Télémaque, attentif au danger d'Antiope, étoit déjà descendu de cheval : plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abattu, & le sanglier qui revient pour venger son sang : il tient dans ses mains un long dard, & l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'instant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les Chasseurs. Il la présente à Antiope : elle en rougit, elle consulte des yeux son Pere, qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors de péril, & lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En la prenant, elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand ; car je vous dois la vie.

A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit. Elle baissa les yeux, & Télémaque, qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse ! Mais plus heureux encore, s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous ! Antiope, sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

(8) *Antiope se voit par terre, &c.* Ceci regarde une partie de chasse où Louis XIV mena Madame de la Valliere en Amazone, & où elle fit une chûte, dont le Roi fut fort affligé.

Idoménée auroit, dès ce moment, promis sa fille à Télémaque; mais il espéra d'enflammer davantage sa passion, en le laissant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salente par le desir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui-même; mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque, fut précisément ce qui le pressa de partir : ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins, pour lui inspirer un desir impatient de s'en retourner à Ithaque : il pressa Idoménée de le laisser partir.

Le vaisseau étoit déjà prêt; ainsi Mentor, qui régloit tous les moments de la vie de Télémaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit à chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu, & pour lui faire acquérir de l'expérience.

Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télémaque; mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle & dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux Hôtes, dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison. Là, il soulageoit son cœur en poussant des gémissements, & en versant des larmes. Il oublioit le besoin de se nourrir : le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines; il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes: semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés ou la seve coule pour sa nourriture; cet

arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, & que la hache du Laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir, sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui font sa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte & des branches seches. Tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque attendri n'osoit lui parler: il craignoit le jour du départ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il seroit demeuré long-temps dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit: Je suis bien-aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain, votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commodités & de vos intérêts; mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez, par l'expérience de vos maux, à compatir à ceux des autres. Sans cette compassion, on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité, pour gouverner les hommes; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse; mais je ne veux point que la mauvaise honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté avec une amitié tendre & sensible; il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir, le plus qu'on peut, le coup qu'il est impossible de leur épargner entiérement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aimerois

mieux

mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussi-tôt : Vous vous trompez, mon cher Télémaque. Vous êtes né comme les enfants des Rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obéisse à leurs volontés; mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger; mais c'est pour leur propre commodité : ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontents. Les peines & les miseres des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux. S'ils en entendent parler, ce discours les importune & les attriste. Pour leur plaire, il faut toujours leur dire que tout va bien ; & pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions & aux passions injustes d'un homme importun ? ils en donneront toujours la commission à une autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occasions. Ils se laisseroient plutôt arracher les graces les plus injustes, ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir. On les presse, on les importune, on les accable, & on réussit en les accablant. D'abord on les flatte, & on les encense pour s'insinuer. Mais dès qu'on est dans leur confiance, & qu'on est auprès d'eux dans

les emplois de quelque autorité, on les mene loin, on leur impose le joug; ils en gémissent, ils veulent souvent le secouer, mais ils le portent toute leur vie. (9) Ils sont jaloux de ne paroître point gouvernés, & ils le sont toujours: ils ne peuvent même se passer de l'être; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vignes, qui, n'ayant par elles-mêmes aucun soutien, rampent toujours autour du tronc de quelque arbre.

Je ne souffrirai point, ô Télémaque! que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre, jusqu'à n'oser parler à Idoménée, vous ne serez plus touché de ses peines, dès que vous serez sorti de Salente : ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez parler vous-même à Idoménée; apprenez dans cette occasion à être tendre & ferme tout ensemble; montrez-lui votre douleur de le quitter; mais montrez-lui aussi, d'un ton décisif, la nécessité de votre départ.

Télémaque n'osoit ni résister à Mentor, ni aller trouver Idoménée : il étoit honteux de sa crainte, & n'avoit pas le courage de la surmonter; il hésitoit, il faisoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer; mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faisoit disparoître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Hespérie, & ce fils du sage Ulysse, qui doit être, après lui,

(9) *Ils sont jaloux de ne paroître point gouvernés, & ils le sont toujours.* Telle fut encore la conduite de Louis XIV. Il ne vouloit pas qu'il fût dit que ses Ministres le gouvernoient, & personne ne fut jamais plus gouverné que lui.

l'oracle de la Grece? Il n'ose dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa Patrie pour revoir son Pere! O Peuples d'Ithaque! combien seriez-vous malheureux un jour, si vous aviez un Roi que la mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petites choses! Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats & le courage dans les affaires. Vous n'avez point craint les armes d'Adraste, & vous craignez la tristesse d'Idoménée? Voilà ce qui déshonore les Princes qui ont fait les plus grandes actions. Après avoir paru des Héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Télémaque sentant la vérité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui-même. Mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis, les yeux baissés, languissants & abattus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre. Il n'osoit le regarder, ils s'entendoient sans se rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence. Ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin, Idoménée, pressé d'un excès de douleur, s'écria: A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment? Après m'avoir montré ma foiblesse, on m'abandonne. Hé bien! je vais retomber dans tous mes malheurs. Qu'on ne me parle plus de bien gouverner. Non, je ne puis le faire. Je suis las des hommes. Où voulez-vous aller, Télémaque? Votre Pere n'est plus, vous le cherchez inutilement. Ithaque est en proie à vos ennemis; ils vous feront périr si vous y retournez. Quel-

qu'un d'entre eux aura épousé votre mere. Demeurez ici, vous serez mon gendre & mon héritier; vous régnerez après moi : pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir absolu; ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez; répondez-moi; n'endurcissez point votre cœur; ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi! vous ne dites rien? Ah! je comprends combien les Dieux me sont cruels : je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crete, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin, Télémaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne suis point à moi; les destinées me rappellent dans ma Patrie. Mentor, qui a la sagesse des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir. Que voulez-vous que je fasse? Renoncerai-je à mon Pere, à ma Mere, à ma Patrie, qui me doit être encore plus chere qu'eux? Etant né pour être Roi, je ne suis pas destiné à une vie douce & tranquille, ni à suivre mes inclinations. Votre Royaume est plus riche & plus puissant que celui de mon Pere; mais je dois préférer ce que les Dieux me destinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux, si j'avois Antiope pour épouse, sans espérance de votre Royaume. Mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce soit mon Pere qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les Alliés? Il est temps que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les Dieux, qui m'ont donné à Mentor, ont aussi

donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni Pere, ni Mere, ni Patrie assurée : il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, & consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt. Arrachez-moi la vie ; la vie n'est rien ; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parloit, sa voix devenoit plus forte, & sa timidité disparoissoit. Idoménée ne savoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit, par ses regards & par ses gestes, de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles :

Ne vous affligez point ; nous vous quittons, mais la sagesse qui préside aux conseils des Dieux demeurera sur vous. Croyez seulement que vous êtes trop heureux, que Jupiter nous ait envoyés ici pour sauver votre Royaume, & pour vous ramener de vos égarements. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous servira fidélement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des Peuples, la compassion pour les misérables, seront toujours dans son cœur. Ecoutez-le, servez-vous de lui avec confiance, sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer, est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayiez ce courage, notre absence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux ;

mais si la flatterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur, pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre à la douleur; mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager, & pour n'abuser jamais de votre confiance : je puis vous répondre de lui. Les Dieux vous l'ont donné comme ils m'ont donné à Télémaque. Chacun doit suivre courageusement sa destinée; il est inutile de s'affliger. Si jamais vous avez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son Pere & à son Pays, je reviendrai vous voir. Que pourrai-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible? Je ne cherche ni biens, ni autorité sur la terre; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié que vous m'avez témoignée?

A ces mots, Idoménée fut tout-à-coup changé : il sentit son cœur appaisé, comme Neptune de son trident appaise les flots en courroux & les plus noires tempêtes : il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible; c'étoit plutôt une tristesse & un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des Dieux, commencerent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne se point décourager; du moins souvenez-vous d'Idoménée. Quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité, n'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laissé un Roi malheureux qui n'espere qu'en vous. Al-

lez, digne fils d'Ulyſſe, je ne vous retiens plus. Je n'ai garde de réſiſter aux Dieux qui m'avoient prêté un ſi grand tréſor. Allez auſſi, Mentor, le plus grand & le plus ſage de tous les hommes; ſi toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, & ſi vous n'êtes point une Divinité ſous une forme empruntée, pour inſtruire les hommes foibles & ignorants: allez, conduiſez le fils d'Ulyſſe, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraſte. Allez tous deux; je n'oſe plus parler. Pardonnez mes ſoupirs; allez, vivez, ſoyez heureux enſemble. Il ne me reſte plus au monde que le ſouvenir de vous avoir poſſédés ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu aſſez le prix! jours trop rapidement écoulés, vous ne reviendrez jamais; jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent.

Mentor prit ce moment pour le départ. Il embraſſa Philoclès, qui l'arroſa de ſes larmes, ſans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour ſe retirer de celles d'Idoménée; mais Idoménée prenant le chemin du Port, ſe mit entre Mentor & Télémaque. Il les regardoit, il gémiſſoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus ſur le rivage, couvert de Matelots; on tend les cordages; on leve les voiles; le vent favorable ſe leve. Télémaque & Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du Roi, qui les tient long-temps ſerrés entre ſes bras, & qui les ſuit des yeux auſſi loin qu'il le peut.

Fin du vingt-troiſieme Livre.



LIVRE XXIV.

SOMMAIRE.

Pendant leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultés sur la maniere de bien gouverner les Peuples; entr'autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une Isle, où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit, & lui parle sans le reconnoître; mais après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son Pere, & éprouve sa piété & sa patience en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin, la Déesse, cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme, & se fait connoître : elle donne à Télémaque ses dernieres instructions, & disparoît. Après quoi Télémaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulysse, son pere, chez le fidele Eumée.

DÉJ'A les voiles s'enflent, on leve les ancres, la terre semble s'enfuir, & le Pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, (*a*) dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacés, & les monts Acrocérauniens, (*b*) qui montrent encore un front orgueilleux au Ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pen-

(*a*) *Leucate est un Promontoire de l'Epire.*

(*b*) *Les monts Acrocérauniens sont ceux de la Chimere dont on a déjà parlé, aussi dans l'Epire.*

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paroissoient comme un songe ; mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit, & s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premieres lueurs de l'aurore ; mais qui ensuite semblent sortir comme d'un cahos, quand la lumiere, qui croît insensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différents caracteres d'esprit, pour les choisir & les appliquer selon leurs talents ; mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes pour les connoître ; & pour les connoître, il en faut voir, & traiter avec eux. Les Rois doivent converser avec leurs Sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois, dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? C'est à force d'en voir, & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualités des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui aient long-temps étudié leurs caracteres ; vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais Poëtes ? C'est la fréquente lec-

ture & la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la Poésie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la Musique? C'est la même application à observer les bons Musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas? Et comment les connoîtra-t-on, si l'on ne vit pas avec eux? Ce n'est pas vivre avec eux, que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifférentes & préparées avec art. Il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur tous les ressorts secrets qui y sont, de les tâter de tous côtés, de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être; il faut savoir ce que c'est que le vrai & solide mérite, pour discerner ceux qui en ont d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne cesse de parler de vertu & de mérite, sans savoir ce que c'est précisément que le mérite & la vertu. Ce ne sont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice, de raison & de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables & vertueux; il faut savoir les maximes d'un bon & sage gouvernement, pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité: en un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe; pour jûger des esprits, il faut avoir tout de même des principes constants, auxquels tous nos jugements se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine, & quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes. Ce but unique & essentiel est de ne vou-

loir jamais l'autorité & la grandeur pour soi; car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orgueil tyrannique; mais on doit se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons & heureux : autrement on marche à tâtons & au hazard pendant toute la vie; on va comme un navire en pleine mer qui n'a point de Pilote, qui ne consulte point les astres, & à qui toutes les Côtes voisines sont inconnues; il ne peut que faire naufrage.

Souvent les Princes, faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre : elle leur paroît trop austere & indépendante; elle les effraie & les aigrit; ils se tournent vers la flatterie. Dès lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu; dès lors ils courent après un vain fantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre; car les bons connoissent bien les méchants; mais les méchants ne connoissent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne savent que se défier de tout le monde également : ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses; ils craignent les hommes, & se font craindre d'eux; ils fuient la lumiere; ils n'osent paroître dans leur naturel. Quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être; car la curiosité maligne de leurs Sujets pénetre & devine tout; mais ils ne connoissent personne : les gens intéressés qui les obsedent, sont ravis de les voir inaccessibles. Un Roi inaccessible aux hommes, l'est aussi à la vé-

rité. (1) On noircit par d'infames rapports, & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces ſortes de Rois paſſent leur vie dans une grandeur ſauvage & farouche, où, craignant ſans ceſſe d'être trompés, ils le ſont toujours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs paſſions & tous leurs préjugés : les bons mêmes ont leurs défauts & leurs préventions. De plus, on eſt à la merci des rapporteurs, nation baſſe & maligne qui ſe nourrit de venin, qui empoiſonne les choſes innocentes, qui groſſit les petites, qui invente le mal plutôt que de ceſſer de nuire, qui ſe joue pour ſon intérêt de la défiance & de l'indigne curioſité d'un Prince foible & ombrageux. (2)

Connoiſſez donc, ô mon cher Télémaque! connoiſſez les hommes; examinez-les; faites-les parler les uns ſur les autres; éprouvez-les peu à peu; ne vous livrez à aucun; profitez de vos expériences, lorſque vous aurez été trompé dans vos jugements; car vous ſerez trompé quelquefois: apprenez par-là à ne juger promptement de perſonne, ni en bien, ni en mal. Les méchants ſont trop profonds pour ne ſurprendre pas les bons par leurs déguiſements; mais vos erreurs paſſées

(1) *Un Roi inacceſſible aux hommes, l'eſt auſſi à la vérité.* Louis XIV ſe communiquoit très-peu. Toutes les fois qu'il donnoit des audiences, tout y étoit concerté. Le temps où on le voyoit le plus, c'étoit à ſon lever; mais on ne l'entretenoit que de ce qui pouvoit lui plaire. Il étoit ſérieux, même dans le particulier; ce qui empêchoit les Courtiſans de prendre en ſa préſence aucune liberté.

(2) Le Roi étoit fort ombrageux; ce qui faiſoit qu'il ne ſe laiſſoit approcher que de très-peu de perſonnes. Il n'eut jamais de favoris; mais il ſe laiſſoit aiſément prévenir. Il étoit ſuperſtitieux, & cette foibleſſe fit qu'on abuſa ſouvent de ſa crédulité.

vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talents & de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture: ils aiment mieux de l'estime & de la confiance que des trésors; mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son Maître lui a donné trop d'autorité & de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume (3) deux ou trois vrais amis d'une sagesse & d'une bonté constante, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons, auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même dans les autres Sujets.

Mais faut-il, disoit Télémaque, se servir des méchants, quand ils sont habiles, comme je l'ai oui dire tant de fois? On est souvent, répondit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une Nation agitée & en désordre, on trouve souvent des gens injustes & artificieux, qui sont déjà en autorité: ils ont des emplois importants qu'on ne peut leur ôter; ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes, qu'on a besoin de ménager. Il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverser: il faut bien s'en servir pour un temps; mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu à peu inu-

(3) Le Roi n'eut point d'amis; il avoit trop de hauteur & de réserve: il n'eut que de lâches flatteurs qui l'empoisonnerent dès l'enfance par leur encens. Autant qu'il étoit sensible à l'amour, autant l'étoit-il peu à l'amitié qui naît de la communication & de la confiance.

tiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuser, & vous tenir ensuite, malgré vous, par votre secret; chaîne plus difficile à rompre, que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passageres; traitez-les bien; engagez-les par leurs passions même à vous être fideles; car vous ne les tiendrez que par-là : mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secretes; ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur (4) ni de vos affaires. Quand votre Etat devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes sûr, peu à peu les méchants, dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchants. Mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons: il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité; il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchants; & quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire cesser. Un Prince sage, qui ne voudra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le temps à se passer des

(4) *Ne leur donnez jamais la clef de votre cœur.* C'est ce que Louis XIV fut très-bien pratiquer, moins, à la vérité, par prudence, que par habitude à la dissimulation. Il étoit impénétrable; & comme il parloit toujours laconiquement, on ne pouvoit guères savoir ce qu'il pensoit. Il ne s'ouvroit pas même à ses Maîtresses; il eut la gloire de n'en être pas possédé.

hommes corrompus & trompeurs; il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons Sujets dans une Nation; il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor. L'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, & qui deviendroient de grands hommes, si l'émulation & l'espérance du succès les animoit au travail? Combien y a-t-il d'hommes que la misere & l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime? Si donc vous attachez les récompenses & les honneurs au génie & à la vertu, combien de Sujets se formeront d'eux-mêmes? Mais combien en formerez-vous, en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers? Vous exercerez leurs talents, vous éprouverez l'étendue de leur esprit & la sincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez suivis toute votre vie de degré en degré : vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Télémaque, ils apperçurent un vaisseau Phéacien, (c) qui avoit relâché dans une petite Isle déserte & sauvage, bordée de rochers affreux.

(c) *Phéacien, c'est-à-dire, de Corcyre, aujourd'hui Corfou, Isle de la mer Ionienne sur les Côtes de l'Epire, dont elle n'est séparée que par un canal d'une à deux lieues de largeur.*

En même-temps les vents se turent; les doux zéphyrs même semblerent retenir leur haleine; toute la mer devint unie comme une glace; les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaisseau; l'effort des rameurs déjà fatigués, étoit inutile. Il fallut aborder en cette Isle, qui étoit plutôt un écueil qu'une Terre propre à être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme, on n'auroit pu y aborder sans un grand péril. Ces Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatients que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpés. Aussi-tôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulysse, Roi d'Ithaque, dans la maison du Roi Alcinoüs. (*d*)

Celui auquel il s'étoit adressé par hazard, n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu, qui avoit un air majestueux, mais triste & abattu: il paroissoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la question de Télémaque. Mais enfin il lui répondit: Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hospitalité; mais il n'y est plus, & vous l'y chercherez inutilement: il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux appaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses Dieux Pénates.

A peine cet Etranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jetta dans un petit bois épais, sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement: plus il le re-

(*d*) *Alcinoüs étoit Roi des Phéaciens, qui reçut Ulysse après son naufrage.*

gardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume. (5) Je plains les malheureux depuis que je le suis; je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu; à peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre: Je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux.

Mentor souriant, répondit: Voilà à quoi servent les malheurs de la vie: ils rendent les Princes modérés & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospérités, ils se croient des Dieux: (6) ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter; ils comptent pour rien les hommes; ils veulent se jouer de la nature entiere. Quand ils entendent parler de souffrances, ils ne savent ce que c'est: c'est un songe pour eux; ils n'ont jamais vu la distance du bien & du mal. L'infortune seule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils sentent qu'ils sont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de

(5) *Je plains les malheureux depuis que je le suis.* Autant que Louis XIV plaignoit peu les malheureux, parce qu'il étoit trop accoutumé aux prospérités, autant le Duc de Bourgogne, son petit-fils, étoit compatissant & plein de sensibilité pour les misérables.

(6) *Ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter, &c.* C'est ce que fit Louis XIV. Il fit couper une montagne pour conduire des eaux à Versailles: il ne trouva rien d'impossible pour contenter sa somptuosité, & se joua de la nature entiere pour faire de Versailles un séjour délicieux.

compassion pour le Peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir ? Ce Peuple, que les Dieux vous auront confié, comme on confie un troupeau à un Berger, sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence. Car les Peuples ne souffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Télémaque étoit plongé dans la tristesse & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choses sont vraies, l'état d'un Roi est bien malheureux. Il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander; il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux; il se doit tout entier à eux; il est chargé de tous leurs besoins; il est l'homme de tout le Peuple & de chacun en particulier; il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende sages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir, n'est pas la sienne; il ne peut rien faire, ni pour sa gloire, ni pour son plaisir : son autorité est celle des Loix; il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses Sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des Loix pour les faire régner : il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir; il est l'homme le moins libre & le moins tranquille de son Royaume : c'est un esclave qui sacrifie son repos & sa liberté pour la liberté & la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le Roi n'est Roi que pour avoir soin de son Peuple, comme un Berger de son troupeau, ou comme un Pere de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien

à faire à tant de gens? Il corrige les méchants par des punitions; il encourage les bons par des récompenses; il représente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le Genre-humain. N'a-t il pas assez de gloire à faire garder les Loix? Celle de se mettre au-dessus des Loix, est une gloire fausse, qui n'inspire que de l'horreur & du mépris. S'il est méchant, il ne peut être que malheureux; car il ne sauroit trouver aucune paix dans ses passions & dans sa vanité. S'il est bon, il doit goûter le plus pur & le plus solide de tous les plaisirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompense.

Télémaque, agité au-dedans par une peine secrete, sembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ses véritables sentiments, un esprit de contradiction & de subtilité, pour rejetter les vérités que Mentor expliquoit. Télémaque opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi! disoit-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais; & pour faire du bien à des méchants, qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire?

Mentor lui répondoit patiemment: Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, & ne laisser pas de leur faire du bien. Il faut les servir, moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait, n'est jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent, & le récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique chan-

geante & capricieuse, ne laisse pas de faire tôt ou tard une espece de justice à la véritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puissants, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs : cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en seront que plus méchants, &, par conséquent, plus ingrats. C'est leur faire un présent funeste; c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le désintéressement : en les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats; vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu : si elle est solide, elle les attachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi, en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des Princes qui ne les ont jamais portés qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi? Le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que si, au contraire, il travailloit par ses exemples & par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leur vertu, ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança, avec empressement, vers les Phéaciens, dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux pour lui de-

mander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le vieillard répondit: Nous venons de notre Isle, qui est celle des Phéaciens; nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse, comme on vous l'a déjà dit, a passé dans notre Patrie; mais il en est parti.

Quel est, ajouta aussi-tôt Télémaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre vaisseau parte? C'est, répondit le vieillard, un Etranger qui nous est inconnu; mais on dit qu'il se nomme Cléomenes; qu'il est né en Phrygie; qu'un Oracle avoit prédit à sa mere avant sa naissance, qu'il seroit Roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa Patrie; & que, s'il y demeuroit, la colere des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste.

Dès qu'il fut né, ses Parents le donnerent à des Matelots, qui le porterent dans l'Isle de Lesbos. (*e*) Il y fut nourri en secret aux dépens de sa Patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable & adroit à tous les exercices du corps; il s'appliqua même, avec beaucoup de goût & de génie, aux Sciences & aux beaux Arts; mais on ne put le souffrir dans aucun Pays.

La prédiction faite sur lui, devint célebre. On le reconnut bientôt par-tout où il alla; par-tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes. Ainsi il est errant depuis sa jeunesse, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter. Il a souvent passé chez des Peuples fort éloignés du sien; mais à peine

(*e*) *Lesbos, aujourd'hui Métélin, est une Isle de l'Archipel, à deux lieues de la Côte de la Natolie, entre Smyrne & le Détroit de Gallipoli.*

eſt-il arrivé dans une Ville, qu'on y découvre ſa naiſſance, & l'oracle qui le regarde. Il a beau ſe cacher & choiſir en chaque lieu quelque genre de vie obſcure, ſes talents éclatent, dit-on, toujours malgré lui, & pour la guerre, & pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes. Il ſe préſente toujours en chaque Pays quelque occaſion imprévue qui l'entraîne, & qui le fait connoître au Public. C'eſt ſon mérite qui fait ſon malheur: il le fait craindre & l'exclut de tous les Pays où il veut habiter. Sa deſtinée eſt d'être eſtimé, aimé, admiré par-tout, mais rejetté de toutes les Terres connues.

Il n'eſt plus jeune, & cependant il n'a pu encore trouver aucune Côte ni de l'Aſie, ni de la Grece, où l'on ait voulu le laiſſer vivre en quelque repos. Il paroît ſans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il ſe trouveroit trop heureux que l'Oracle ne lui eût jamais promis la Royauté. Il ne lui reſte aucune eſpérance de revoir jamais ſa Patrie, car il ſait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La Royauté même, pour laquelle il ſouffre, ne lui paroît point deſirable: il court, malgré lui, après elle, par une triſte fatalité, de Royaume en Royaume, & elle ſemble fuir devant lui, pour ſe jouer de ce malheureux juſqu'à ſa vieilleſſe. Funeſte préſent des Dieux, qui trouble tous ſes plus beaux jours, & qui ne lui cauſe que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus beſoin que de repos!

Il s'en va, dit-il, vers la Thrace, chercher quelque Peuple ſauvage & ſans Loix, qu'il puiſſe aſſembler, policer & gouverner pendant quelques années: après quoi l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans

les Royaumes les plus florissants. Il compte alors de se retirer dans un Village de Carie, où il s'adonnera à l'Agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage & modéré, qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, & qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet Etranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation, Télémaque tournoit souvent ses yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée; le vent soulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télémaque: Il faut que je parte; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage; on s'embarque; on n'entend que des cris confus sur le rivage par l'ardeur des Mariniers impatients de partir.

Cet Inconnu avoit erré quelque-temps au milieu de l'Isle, montant sur le sommet de tous les rochers, & considérant delà l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, & il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, & servant de jouet à une rigoureuse fortune loin de sa Patrie. Au moins, disoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque; mais ce Cléomenes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui, adoucissoit la peine de Télémaque.

Enfin, cet homme voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpés, avec autant de vîtesse & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux

blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses fleches les cerfs & les sangliers. Déjà cet Inconnu est dans le vaisseau, qui fend l'onde amere, & qui s'éloigne de la terre. Alors une impression secrete de douleur saisit le cœur de Télémaque. Il s'afflige sans savoir pourquoi; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer.

En même-temps il apperçoit sur le rivage tous les Mariniers de Salente, couchés sur l'herbe, & profondément endormis. Ils étoient las & abattus: le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs & si diligents à profiter du vent favorable; mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Phéacien, prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement & un trouble secret tiennent ses yeux attachés vers ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée. Il n'écoute pas même Mentor qui lui parle, il est tout hors de lui-même, dans un transport semblable à celui des Ménades, (*f*) lorsqu'elles tiennent le thyrse en main, & qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hebre, (*g*) & les montagnes de Rhodope & d'Ismare. (*h*)

Enfin,

(*f*) *Les Ménades, ou Bacchantes, étoient les Prêtresses de Bacchus.*

(*g*) *L'Hebre est un fleuve de Thrace, appellé aujourd'hui Mariza.*

(*h*) *Rhodope & Ismare sont aussi dans la Thrace.*

Enfin, il revient un peu de cette espece d'enchantement; ses larmes recommencent à couler de ses yeux, & alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer : la cause de votre douleur, qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor; c'est la nature qui parle & qui se fait sentir; c'est elle qui attendrit votre cœur. L'Inconnu, qui vous a donné une si vive émotion, est le grand Ulysse. Ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui sous le nom de Cléomenes, n'est qu'une fiction, pour cacher plus sûrement le retour de votre Pere dans son Royaume. Il s'en va droit à Ithaque; déjà il est bien prêt du Port, & il revoit enfin ces lieux si long-temps desirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais sans le connoître. Bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra; mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettte votre reconnoissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons & aux insultes des cruels Amants de Pénélope. Ulysse, votre pere, est le plus sage de tous les hommes : son cœur est comme un puits profond; on ne sauroit y puiser son secret : il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la blesse; mais il ne la dit que pour le besoin; & la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses levres fermées à toute parole inutile. Combien a-t-il été ému en vous parlant? Combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir? que n'a-t-il pas souffert en vous voyant? Voilà ce qui le rendoit triste & abattu.

Pendant ce discours, Télémaque attendri &

troublé, ne pouvoit retenir un torrent de larmes; les sanglots l'empêcherent même longtemps de répondre. Enfin, il s'écria: Hélas! mon cher Mentor, je sentois bien dans cet Inconnu je ne sais quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles; mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit, avant son départ, que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, & sans faire semblant de le connoître? Quel est donc ce mystere? Serai-je toujours malheureux? Les Dieux irrités veulent-ils me tenir comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuse amuse, s'enfuyant de ses levres avides? Ulysse! Ulysse! m'avez-vous échappé pour jamais? Peut-être ne le verrai-je plus? Peut-être que les Amants de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient? Au moins, si je le suivois, je mourrois avec lui. O Ulysse! ô Ulysse! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil, (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble de peur que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon (*i*) à Mycenes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'embrasserois; je serois déjà avec lui dans le Port d'Ithaque; nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant: Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes sont faits. Vous voilà tout désolé, parce que vous avez vu votre Pere sans le reconnoître. Que

(*i*) *Agamemnon, Roi de Mycenes, étant revenu de la guerre de Troie chargé de lauriers, fut tué dans sa maison par Egiste, aidé de Clitemnestre, sa propre femme, qui l'avoit déshonoré pendant son absence.*

n'euffiez-vous pas donné hier, pour être affuré qu'il n'étoit pas mort? Aujourd'hui vous en êtes affuré par vos propres yeux; & cette affurance, qui devroit vous combler de joie, vous laiffe dans l'amertume. Ainfi le cœur malade des mortels, compte toujours pour rien ce qu'il a le plus defiré dès qu'il le poffede, & il eft ingénieux pour fe tourmenter fur ce qu'il ne poffede pas encore. C'eft pour exercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainfi en fufpens. Vous regardez ce temps comme perdu : fachez que c'eft le plus utile de votre vie; car il vous exerce dans la plus néceffaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de foi & des autres: l'impatience, qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'eft qu'une foibleffe & une impuiffance de fouffrir la peine. Celui qui ne fait pas attendre & fouffrir, eft comme celui qui ne fait pas fe taire fur un fecret: l'un & l'autre manquent de fermeté pour fe retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main affez ferme pour arrêter, quand il faut, les courfiers fougueux. Ils n'obéiffent plus au frein, ils fe précipitent; & l'homme foible, auquel ils échappent, eft brifé dans fa chûte. Ainfi l'homme impatient eft entraîné par fes defirs indomptés & farouches dans un abyme de malheurs: plus fa puiffance eft grande, plus fon impatience lui eft funefte. Il n'attend rien, il ne fe donne le temps de rien mefurer; il force toutes chofes pour fe contenter; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il foit mûr; il brife les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre; il veut moiffonner quand le fage Laboureur feme: tout ce qu'il fait à la

hâte & à contretemps, eſt mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ſes deſirs volages. Tels ſont les projets inſenſés d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui ſe livre à ſes deſirs impatients pour abuſer de ſa puiſſance. C'eſt pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les Dieux exercent tant votre patience, & ſemblent ſe jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous eſpérez, ſe montrent à vous, & s'enfuient comme un ſonge léger que le réveil fait diſparoître, pour vous apprendre que les choſes mêmes qu'on croit tenir dans ſes mains, échappent dans l'inſtant. Les plus ſages leçons d'Ulyſſe ne vous ſeront pas auſſi utiles que ſa longue abſence & les peines que vous ſouffrez en le cherchant.

Enſuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une derniere épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit, avec ardeur, preſſer les Matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire ſur le rivage un grand ſacrifice à Minerve. Télémaque fait, avec docilité, ce que Mentor veut. On dreſſe deux autels de gazon, l'encens fume, le ſang des victimes coule. Télémaque pouſſe des ſoupirs tendres vers le Ciel, il reconnoît la puiſſante protection de la Déeſſe.

A peine le ſacrifice eſt-il achevé, qu'il ſuit Mentor dans les routes ſombres d'un petit bois voiſin. Là il apperçoit tout-à-coup que le viſage de ſon ami prend une nouvelle forme : les rides de ſon front s'effacent, comme les ombres diſparoiſſent, quand l'aurore de ſes doigts de roſe ouvre les portes de l'Orient, & enflamme

tout l'horizon ; ses yeux creux & austeres se changent en des yeux bleus d'une couleur céleste, & pleins d'une flamme divine ; sa barbe grise & négligée disparoît ; des traits nobles & fiers, mêlés de douceur & de grace, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnoît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclose au Soleil. On y voit la blancheur des lys mêlée de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse, avec une majesté simple & négligée ; une odeur d'ambroisie se répand de ses cheveux flottants ; ses habits éclatent comme les vives couleurs dont le Soleil, en se levant, peint les sombres voûtes du Ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre ; elle coule légérement dans l'air comme un oiseau le fend de ses ailes ; elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les Villes & les Nations les plus guerrieres. Mars même en seroit effrayé ; sa voix est douce & modérée, mais forte & insinuante ; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, & qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur délicieuse ; sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athenes, (*k*) & sur sa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Télémaque reconnoît Minerve.

O Déesse ! dit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son Pere ! Il vouloit en dire davantage ; mais la voix lui manqua : ses levres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient,

(*k*) *L'oiseau triste d'Athenes est le hibou, dont les Athéniens regardoient le vol comme un présage de la victoire, parce que cet oiseau étoit consacré à Minerve, leur Déesse.*

avec impétuosité, du fond de son cœur. La Divinité présente l'accabloit, & il étoit comme un homme qui dans son songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration, & qui par l'agitation pénible de ses levres ne peut former aucune voix.

Enfin, Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la derniere fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous. Je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des Terres inconnues, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences sensibles, les vraies & les fausses maximes par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs; car quel est l'homme qui peut gouverner sagement, s'il n'a jamais souffert & s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité? Vous avez rempli, comme votre Pere, les Terres & les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court & facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment. Combattez avec lui, & obéissez-lui comme le moindre de ses Sujets: donnez en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope, & vous serez heureux avec elle pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse & la vertu. Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveller l'âge d'or; écoutez tout le monde; croyez peu de gens; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même; craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé : aimez les Peuples; n'oubliez rien pour en être aimé : la crainte est nécessaire



G. D. H. sc. Sub Directione Academiae Caesareo Franciscae Aug. Vindel.

Minerve quitte la figure de Mentor, et se sépare de Télemaque.

I. W. Baumgartner delineavit

quand l'amour manque ; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remedes violents & les plus dangereux. Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voulez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvénients, & sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, & à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir, n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage & magnanime. Fuyez la mollesse, le faste, la profusion ; mettez votre gloire dans la simplicité ; que vos vertus & vos bonnes actions soient les ornements de votre Personne & de votre Palais ; qu'elles soient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai honneur. N'oubliez jamais que les Rois ne regnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des Peuples. Les biens qu'ils font, s'étendent jusques dans les siecles les plus éloignés : les maux qu'ils font, se multiplient de génération, en génération, jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais regne fait quelquefois la calamité de plusieurs siecles. Sur-tout, soyez en garde contre votre humeur : c'est un ennemi que vous porterez par-tout avec vous jusqu'à la mort ; il entrera dans vos conseils, & vous trahira si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes ; elle donne des inclinations & des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider des plus grandes affaires par les plus petites raisons ; elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible,

vil & insupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque! cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme. Avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les purs plaisirs, la vraie liberté, la douce abondance & la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse! mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est temps que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sevre les enfants, lorsqu'il est temps de leur ôter le lait, pour leur donner des aliments solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur, où elle disparut. Télémaque soupirant, étonné & hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au Ciel; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut son Pere chez le fidele Eumenes. (*l*)

(*l*) Eumenes. *Homere donne à ce fidele serviteur le nom d'*Eumée : *c'étoit l'Intendant des troupeaux d'Ulysse, qui avoit soin de ses autres Pasteurs, & chez qui Ulysse alla d'abord à son arrivée en Ithaque.*

Fin du vingt-quatrieme & dernier Livre.

ODE.

ODE.

I.

MOntagnes, * de qui l'audace
Va porter jufques aux Cieux
Un front d'éternelle glace,
Soutien du féjour des Dieux:
Deffous vos têtes chenues
Je cueille au-deffus des nues
Toutes les fleurs du Printemps;
A mes pieds contre la terre
J'entends gronder le tonnerre,
Et tomber mille torrents.

I I.

Semblables aux monts de Thrace,
Qu'un Géant audacieux
Sur les autres monts entaffe
Pour efcalader les Cieux,
Vos fommets font des campagnes
Qui portent d'autres montagnes,
Et s'élevant par degrés,
De leurs orgueilleufes têtes
Vont affronter les tempêtes
De tous les vents conjurés.

I I I.

Dès que la vermeille Aurore
De fes feux étincelants
Toutes ces montagnes dore,
Les tendres agneaux bêlants
Errent dans les pâturages;
Bientôt les fombres bocages
Plantés le long des ruiffeaux,
Et que les Zéphyrs agitent,
Bergers & troupeaux invitent
A dormir au bruit des eaux.

* Montagnes d'Auvergne, où il étoit alors.

I V.

Mais dans ce rude payſage,
Où tout eſt capricieux
Et d'une beauté ſauvage,
Rien ne rappelle à mes yeux
Les bords que mon fleuve arroſe,
Fleuve où jamais le vent n'oſe
Les moindres flots ſoulever,
Où le ciel ſerein nous donne
Le Printemps après l'Automne,
Sans laiſſer place à l'Hyver.

V.

Solitude, * où la riviere
Ne laiſſe entendre autre bruit
Que celui d'une onde claire,
Qui tombe, écume & s'enfuit,
Où deux Iſles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font pour le charme des yeux
Tout ce que le cœur deſire:
Que ne puis-je ſur ma lyre
Te chanter du chant des Dieux!

V I.

De Zéphyr la douce haleine,
Qui reverdit nos buiſſons,
Fait ſur le dos de la plaine
Flotter les jaunes moiſſons,
Dont Cérès remplit nos granges.
Bacchus lui-même aux vendanges
Vient empourprer le raiſin,
Et du penchant des collines
Sur les campagnes voiſines
Verſe des fleuves de vin.

* Carenac, petite Abbaye ſur la Dorgogne, qu'il avoit alors.

VII.

Je vois au bout des campagnes,
Pleines de sillons dorés,
S'enfuir vallons & montagnes
Dans des lointains azurés,
Dont la bizarre figure
Est un jeu de la nature.
Sur les rives du canal,
Comme en un miroir fidele,
L'horizon se renouvelle
Et se peint dans ce crystal.

VIII.

Avec les fruits de l'Automne
Sont les parfums du Printemps,
Et la vigne se couronne
De mille festons pendants.
Ce fleuve aimant les prairies,
Qui dans les Isles fleuries
Ornent ses canaux divers,
Par des eaux ici dormantes,
Là rapides & bruyantes,
En baigne les tapis verds.

IX.

Dansant sur les violettes,
Le Berger mêle sa voix
Avec le son des musettes,
Des flûtes & des haut-bois:
Oiseaux, par votre ramage
Tous soucis dans ce bocage
De tous cœurs sont effacés.
Colombes & tourterelles
Tendres, plaintives, fidelles,
Vous seules y gémissez.

X.

Une herbe tendre & fleurie
M'offre des lits de gazon,
Une douce rêverie
Tient mes ſens & ma raiſon.
A ces charmes je me livre,
De ce nectar je m'enivre,
Et les Dieux en ſont jaloux.
De la Cour flatteurs menſonges,
Vous reſſemblez à mes ſonges,
Trompeurs comme eux, mais moins doux.

X I.

A l'abri des noirs orages,
Qui vont foudroyer les Grands,
Je trouve ſous ces feuillages
Un aſyle en tous les temps.
Là pour commencer à vivre,
Je puiſe ſeul & ſans Livre
La profonde vérité:
Puis la fable avec l'hiſtoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue antiquité.

X I I.

Des Grecs je vois le plus ſage, *
Jouet d'une indigne ſort,
Tranquille dans ſon naufrage,
Et circonſpect dans dans le port;
Vainqueur des vents en furie,
Pour ſa ſauvage patrie,
Bravant les flots nuit & jour.
O combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage
Méritent mieux mon amour!

* Ulyſſe.

XIII.

Je goûte loin des allarmes
Des Muſes l'heureux loiſir :
Rien n'expoſe au bruit des armes
Mon ſilence & mon plaiſir.
Mon cœur, content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aſpire
Qu'à chanter un ſi doux bien.
Loin, loin, trompeuſe fortune,
Et toi faveur importune,
Le monde entier ne m'eſt rien.

XIV.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux,
Cet heureux coin de la terre
Me plaît & rit à mes yeux.
Là, pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours;
Là repoſera ma cendre;
Là Tircis * viendra répandre
Les pleurs dus à nos amours.

* Mr. l'Abbé de Langeron.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A.

B.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

T.

Fin de la Table du Tome second.



